

LE
S
A
X
I
E
R
A
G
E
S
F
I
X
T
H
C
E
N
T
U
R
Y

SOMMAIRE DU N°6

POESIE NOUVELLE ROMAN

Aurélien Peysac	7
Emily Dickinson : <i>traduit par Brigitte Cohen</i>	24
Quevedo : <i>traduit par Bernard Pons</i>	26
Pierre-Antoine Fabre	34
Esther Marguerite	37
François Angot	38
Frédéric Girard	74
Christophe Tarkos	77
Peter Nim : <i>traduit par Raoul E. Bing</i>	78
Pierre Donkov	87
Jacques Montroyal	89
Armelle Cloarec	91

BEAUX-ARTS

14 questions à un peintre : <i>Réponses de Dominique Pons</i>	104
14 questions à un peintre : <i>Réponses d'Alberto Cont</i>	106
David Smith : <i>traduit par P. Schneider et P.Lavalette</i>	108

REFLEXIONS

Entretien avec François Fédier : <i>Heidegger, politique, modernité</i>	119
Gérard Guest : <i>De la Merveille</i>	174

DIVERS

Saxifrage a lu : <i>La petite chronique d'Anna Magdalena Bach</i>	188
Saxifrage a vu : <i>Le jardin de Celibidache</i>	195
Un lecteur de Saxifrage signale une parution	202
Alain Livory : <i>Les noms des oiseaux dans la langue française</i>	204
Pierre-Antoine Fabre : <i>Rome, décembre 1997</i>	210

Des listes et des listes

Patricia Vandam : <i>Fleurs odorantes</i>	221
Françoise Posselle : <i>Eglises romanes charentaises</i>	222
Titou Berenghier : <i>Lieux-dits</i>	223
Eva Straszna, Jean Le Floch : <i>Films</i>	224
Questions de listes : <i>Réponses de B. Fontaine et de D. Cochet</i>	226

Jean Courteuge : <i>Le ciel au printemps</i>	230
Miam-Miam : <i>La confiture melon, amandes</i>	232

Pour vos envois	233
ABONNEMENTS	235

SAXIFRAGE est une revue présentant des poèmes, des nouvelles, des textes d'esthétique, des interviews, des questionnaires, des textes critiques et de réflexion. Elle prétend, au travers de ces différentes écritures, rassembler des «alliés substantiels», contribuer à des rencontres.

Nous planterons des oyats pour retenir les dunes et laisser l'horizon à son mouvement, ici et au loin essaient les saxifrages. Elles sont la sève dans les ruines, la résistance, elles sont frêles mais non dénuées de constance et de l'amour qu'il faut, et songeuses elles sont joyeuses, travaillent, elles ont la puissance du possible.

SAXIFRAGE

POESIE NOUVELLE ROMAN

ENVOI DE:

Aurélien Peysac

TITRE:

AU JOUR LE JOUR

22.10. 94.

(fin d'après-midi)

*con su penacho de yedra
la tapia de enfrente*

tras los barrotes

*sacudido del viento
se estremece el avellano*

al erizo de la reja
asoma la tapia de enfrente su yedra
mientras del viento sacudido
se estremece el avellano

Les pommes de terre commençaient à germer. Il les émonda avant de les mettre bouillir.
Combien de temps cela prendrait-il?

Le téléphone sonna: F., qui sortait de chez le dentiste, venait aux nouvelles. S'informant de son voyage, elle l'accueillait dans sa retraite.

D'après elle, il faudrait au moins vingt-cinq minutes.

Goûtant une pomme de terre, il se revit à Tarbes, – assis dans son lit, malade.

Sa mère lui avait servi, sur un plateau, des pommes de terre en robe des champs, avec une noix de beurre. Sur le plateau, il y avait aussi un œuf à la coque. Il décida, donc, de compléter son dîner par un œuf apprêté de cette même façon.

Quand il le mangea, il se rappela le temps où (plus tard, au Vésinet) il piquait avec une aiguille des œufs qu'il laissait, une fois gobés, là où il les avait pris.

A travers la fenêtre, fermée, m'arrivent de la ruelle menant à l'embarcadère les voix de deux enfants .

Gobe tous les œufs que tu voudras, disait-elle –, mais, s'il te plaît, jette les coquilles à la poubelle!

Lu, dans un journal que m'a donné F., à mon départ, le compte rendu de l'exposition Poussin, qui se tient en ce moment au Grand Palais et à Chantilly.

Écouté Byrd, et Dowland.

Regardé l'album de photos que J-M. nous a apporté de Nice lors du séjour qu'il a fait ici pendant les dernières vacances de Pâques.

Plusieurs fois, au cours de cette veillée (du 21.10.), je me suis rappelé Ed. assise en face de moi, et lisant...

23.10.94

La photographie de...

De qui, cette photographie?

Un visage sans nom

L'idée me vient, pour en parler – pour parler d'elle

(quand je dis elle, ce n'est pas à la photographie que je pense, mais à la *personne* photographiée) –, de la désigner par: I.

(I., comme Inconnue; comme Isa (?) / Ida)

ou bien par: E.

(E., comme Elle; comme...

Jamais, jusqu'ici, cette image ne s'était associée, dans ma pensée, à celle d'Ed. ; mais...)

Une image

*perdue et trouvée*¹

¹ Comme "*enfant perdu, enfant trouvé* " : Je viens de relire *Mon Premier Souvenir* .

image perdue,
par la j. f. (jeune fille encore / jeune femme?) qui,
s'étant un jour fait photographe – ayant, un instant, pris la pose
où je la vois figée, – s'en est allée:
quittant la pose, elle s'est remise en mouvement, – est sortie de chez le photographe.
Elle s'est reprise à vivre, – sans plus se soucier, probablement, de cette
empreinte qu'en mourant, elle laisserait derrière elle, – sans deviner, bien sûr, qui, un
jour, la regarderait, elle, telle que, ce jour, à Morannes, je la regarde;

image détachée, isolée, mais qui, très fortement, *tient à* tout ce dont je la sens séparée: à
la vie entière dont cette figure est le chiffre; à l'être qui s'offre et se dérobe dans cette
unique apparition;

image,
par moi, trouvée : entre toutes les autres photos de l'album, d'abord, – mais aussi, et
surtout, entre toutes celles que je suis capable de voir.

je sais que *tu* n'es plus; *tu* m'es, je le sens, toute présente

plus qu'à parler d'elle, c'est à te parler à toi que cette image de toi m'incite

tu ne me regardes pas,
mais cette manière qui est la tienne sur la photo de regarder ailleurs...

Cet ailleurs ne serait-il pas l'ici – pour toi, invisible, inimaginable –, d'où, maintenant,
je te regarde?

Est-ce parce que je t'aime que tu m'apparais?

Sa voix?

Sa voix?

Inouïe, elle se lit sur son visage.

Ce visage parle d'une voix claire, fraîche –, un peu grêle... Si j'entendais cette voix, sans doute me surprendrait-elle; mais je la reconnaîtrais – pour *sienna* .

En venant, cette fois, à Morannes, je ne savais pas que tu m'y attendais.

“ Ce paysage que tu ne voulais pas voir
Ta cécité m'en a gardé le souvenir.”

Voir, comme souvenir de ce qui n'a pas été vu.
“Je” et “tu” ne sont ici que les deux personnes d'un seul et même drame.

Le refus de voir s'y montre comme prise en charge de ce qu'il y a à voir;
et la cécité, comme *délivrance du regard*.

(Voir serait donc une histoire d'amour – entre “toi” et “moi” –;
l'affaire de l'amour, qui, chacun le sait, est aveugle).

“ L'esprit n'est tenu en éveil et vivement sollicité par le besoin de se développer en présence des objets qu'autant qu'il reste en eux quelque chose de mystérieux qui n'a pas encore été révélé.”

Hegel, cité par Breton, dans *L'amour fou* .

“ Un être qu'on ignore est un être infini.”

Char

(Citations cherchées et recopiées en pensant à I.)

*“Remansos para estar solo conmigo” **

O. Paz, *Pasado en claro*

Cette courbe (ce méandre) de la Sarthe, où, à Morannes, je me retire, n'est-il pas, comme La Rqbr., *un remanso* ?

* *conmigo* / *contigo* ?

24.10.

(après-midi)

Sorti entre 2h et 4h.

En voiture, je passe à Chemiré et à Brissarthe, – sans m'y arrêter.

Grand vent. Averses intermittentes. Éclatantes éclaircies.

Par moments, soleil et nuages se partagent le ciel. A la frontière, il m'arrive de me retourner pour voir d'où vient l'averse, alors que, devant moi, le ciel est bleu.

Arrêt à Châteauneuf. Je descends jusqu'à la rivière, très large, à cet endroit, et bruyante (forte dénivellation, chute, écluses). Contournant l'église, j'atteins la Grand'Place. Au centre: statue de Robert-le-Fort (sculptée par Denis d'Anjou). Armé de son bouclier et d'une francisque, ce valeureux guerrier qui s'illustra, je crois, en combattant les Normands, apparaît ici tellement râblé, trapu, que l'on dirait un nain. Le magasin d'antiquités, comme presque toutes les boutiques du bourg, est fermé: “pour cause de santé”, dit un écriteau accroché à la porte.

Chassé par la pluie, je regagne Brissarthe. M'y arrête, cette fois –; juste le temps d'entrevoir la rivière et son port de pêche (dans l'une des barques, vertes ou bleues, amarrées à la berge, un enfant, recroquevillé sous son imperméable, fixait obstinément des yeux le flotteur immobile de sa ligne); d'entendre aussi, en passant, près de l'église, devant la porte ouverte du café restaurant, la rumeur d'un banquet.

De nouveau, il pleut. Je reprends ma voiture et, lentement, me dirige vers Chemiré.

Une éclaircie m'accueille à l'entrée du village. Je descends de voiture, avec l'intention de faire quelques pas. A côté du cimetière commence un “chemin de grande randonnée”. Je m'y engage.

Marché pendant une heure, à peu près.

Surpris, d'abord, par l'impression de pénétrer en terre inconnue.

Chemin creux. Très profond. Bordé de haies – broussailleuses, pleines d'oiseaux –, voûté par endroits comme un tunnel de verdure, tapissé de hautes herbes, bourbeux aussi...

Première brèche dans le mur des ronces: un champ labouré (et aplani sans doute au rouleau – champ labouré, hersé et roulé); champ à flanc de coteau; spacieux, mais délimité sur son pourtour par des arbres.

Espace à la fois ouvert et clos.

Sereine étendue.

Temple horizontal (même si, ouvert, labouré, à flanc de colline, il ondule – s'élève doucement, amplement).

A regarder cela, il me semble voir ce que "labeur" veut dire: non tant la dureté du travail, l'espace qu'il ouvre, – le *champ* qu'il donne.

(...)

Un peu plus loin, à la vue d'un autre champ, ai vérifié qu'à la campagne aussi (pas seulement chez Van Gogh) la terre peut se dire violette.

(...)

Retrouvé, dans une prairie, "ces animaux très anciens" – les vaches.

Peut-être leur "ancienneté" (a-t-elle partie liée avec la *lenteur*) tient-elle, en partie, à la *lenteur* avec laquelle elles paissent et se meuvent.

(...)

Prodigieusement limpide en sa robe de soleil et de bruine, une vache.

(...)

J'ignorais que le mouton eût l'œil si près du bonnet: il le porte en cap.

(...)

Grattant le sol des deux pattes et picorant du bec, une poule me rappelle et Descartes et Bergson: vivante mécanique ou animal machine, elle prête à rire, la pauvre bête!

(...)

Pelote sur pattes et masque de cuir: le mouton.

(...)

Mon périple : Départ du cimetière de Chemiré. Montée, par un chemin creux, jusqu'à la ferme Beaumont. De Beaumont, descente, en passant par les fermes Beauregard et Bon-temps (!), jusqu'à la départementale D29. Retour à Chemiré.

24.10.

(soir)

mujer en agraz

rien à voir avec "la femme enfant"; un être qui serait / était / est *entre* l'enfant et la femme.

C'est dans cet intervalle séparant un plus tout à fait d'un pas encore qu'elle a été cueillie – et à jamais figée – par...

Par qui?

Disons, par le cyclope.

25.10.

(soir)

Tout – ou presque tout – ce que j'ai dit de cette photo pourrait se dire de n'importe quelle – de presque n'importe quelle – autre photo.

Pourquoi celle-ci, plutôt qu'aucune autre, requiert-elle mon attention?

La manière dont je l'ai "trouvée" et le concours, enchevêtré, de circonstances qui a présidé à cette "trouvaille" font penser au hasard;

or, quand je dis que cette photo *requiert* mon attention, j'exprime le sentiment que j'éprouve d'être, de la part de cette photo (ou, plutôt, du visage qui s'y montre), l'objet d'une exigence à laquelle je ne puis (ni, d'ailleurs, ne souhaite) me soustraire – , d'une exigence indéclinable.

Ce visage me "cherchait"

(il continue de me solliciter – de requérir l'attention dont, peut-être¹, il a besoin pour apparaître; une attention dont je découvre, en la lui accordant, que – de toujours², sans doute – j'étais disposé à la lui porter);

il m'a trouvé.

Nous nous sommes rencontrés.

Qu'il s'agisse, là, d'une rencontre, me paraît clair.

Et ce que, maladroitement, vainement,³ j'essaie de m'expliquer n'est sans doute rien autre que le miracle de la rencontre.

Moins que d'expliquer la rencontre, il s'agit pour moi de la consommer.

J'ai à répondre de mon regard.

¹ Répondant à cette sollicitation, j'entends ne pas m'attribuer une importance personnelle. Si ce visage, comme la rose, est "sans pourquoi", peut-être bien est-il aussi "sans pour qui". (C'est, sur la photographie, ce que me semble signifier le regard d'I.)

Cf. Char: "*Peu importe que je sois né, tu deviens visible à la place où je disparais.*"

² En apercevant, par hasard, ce visage, c'est l'attente où, à mon insu, je me trouvais de le voir, qui m'apparaît.

³ Toute rencontre, amoureuse (en est-il d'autres?), ayant lieu par miracle, échappe à l'explication.

25.10.
(après-midi)

Par une cavée parallèle à celle que j'avais empruntée hier, je suis remonté à la ferme Beaumont.

M'arrêtant de loin en loin pour essayer d'apercevoir les oiseaux qui, au bruit de mes pas, faisaient frémir les buissons, j'ai cru reconnaître un chardonneret – le jabot roux d'un chardonneret –, entendre *jaser* un geai...

Outre les ronces, des sureaux formaient de chaque côté de la sente une épaisse muraille végétale. Plus haut, se rejoignaient en berceau les branches des châtaigniers (certains d'entre eux, très vieux, se desquamaient), dont les bogues, éclatées, jonchaient le sol.

Percées de soleil à travers les ramures à demi dépouillées de leurs feuilles: les rayons descendaient jusqu'au fond du chemin selon un angle de 45°; il me semblait voir le soleil se lever (*asomarse*) au-dessus d'une crête de montagne. Pensé aux "coups de lumière" qui parfois vous surprennent, dans la nef d'une église.

La soif, après cette promenade, m'a-t-elle attiré jusqu'à Saint-Denis-d'Anjou? N'était-ce pas plutôt une vague curiosité de revoir des humains? Ceux-ci, au bar Jupiter, étaient aussi rares que dans les rues du village: à peine trois paroissiens (*parroquianos*) et la patronne – quinquagénaire en pantalons et à cheveux teints, qui fume des gitanes et parle d'une voix rauque, – Christiane, de son prénom.

25.10.
(après-midi)

"... cette photo – ou, plutôt, le visage qui s'y montre..."

Comment ce visage se montre-t-il là?

– Avec, dans son regard, une sorte de *détachement*.

I., dont le buste apparaît de face, tourne un peu la tête vers la droite (sa droite, à elle) et lève – très légèrement, à peine – les yeux.

Son regard n'est donc pas "normal" au plan de la photo; il n'est pas dirigé vers l'objectif.

I. détourne son regard de la personne (de l'opérateur ou, aussi bien, de l'éventuel spectateur) devant laquelle, pourtant, elle accepte de poser, ou d'apparaître.

Ce regard, détourné, ne *fuit* pas (nulle peur, ou crainte, ou défiance dans ce regard qui n'a rien de *fuyant*), il ne se pose pas, ne fixe rien de visible, ne s'arrête sur rien; il se perd.

26.10.

(matin)

En ce regard perdu, I. s'absente; elle se retire de l'image d'elle-même qu'elle laisse ainsi apparaître.

Par la perte, consentie, de son regard, elle se rend visible –, s'offre – sans réticence, ni provocation (mais avec une sorte de confiance qui, associée au détachement, confère à cette figure son aplomb) – comme étant à regarder.

Sur ses yeux grand ouverts, ses paupières semblent près de s'abaisser – comme a dû s'abaisser, tomber, le rideau de l'obturateur, à l'instant de la prise de vue.

– A vous de (me?) voir, croyez-vous l'entendre dire.

En une ligne, étroite, ses lèvres se résument.

En même temps qu'elle la laisse venir, I. se déprend de l'image qu'elle offre comme sienne.

D'où, peut-être, malgré les ornements dont elle se pare (ces fleurs¹ qu'elle porte – épanouie, l'une, dans ses cheveux; l'autre, piquée sur sa poitrine), l'aspect de *dépouille visuelle* que revêt ici cette beauté défunte.

26.10.

(10h 20)

Que ne puis-je, ô mon amour, te fermer les yeux!

¹ D'une blancheur virginale, ces fleurs ne seraient-elles pas, aussi, mortuaires?

Entre 2h et 3h, promenade le long de la Sarthe, sur la rive opposée à Chemiré. Pâturages. Des vaches y font la sieste; couchées sur l'herbe, elles paraissent plus massives encore que debout – des collines. Immobiles à mon passage, elles m'accompagnent du regard. L'une d'elles, qui s'était levée (l'arrière-train monte le premier; puis, successivement, les deux pattes de devant se déploient, avec peine – on dirait, quand la bête se redresse, qu'elle trébuche –, se raidissent); l'une de ces vaches, donc, se livre sous mes yeux à un exercice de contorsionniste: balançant sa lourde tête, elle la rejette, en pliant latéralement le cou, contre son flanc, pour, du bout de sa langue, toute tirée, se lécher la base de la queue. Son œil, dans cet effort, s'exorbita.

Comme je m'appliquais à décrire cette acrobatie, je me suis laissé distraire par "un bruit cadencé rappelant le choc d'un marteau battant le fer". Il ne s'agissait, en l'occurrence, ni de marteau, ni de fer; mais – je l'ai deviné, d'abord, et, en levant les yeux, constaté – du bruit que faisait un pic en martelant de son bec l'écorce d'un arbre. Levant les yeux, j'ai vu l'oiseau (un pic, en effet) et l'arbre (le pêcher du voisin), et, derrière l'arbre, le clocher de Morannes, illuminé par un rayon de soleil, et...

Je peux encore voir, par la fenêtre (face à laquelle, contrairement à mon habitude, je me suis assis cet après-midi), le clocher (qui, pendant que j'écrivais, s'est obscurci; peut-être va-t-il, d'un instant à l'autre – le vent ne cessant d'apporter et de chasser des nuages –, se rallumer, briller dans le ciel à nouveau dégagé), l'arbre du voisin; quant au pic, "il est depuis longtemps parti", allais-je écrire; or, voilà qu'à l'instant même, il est revenu: je l'ai entendu à nouveau, de nouveau je le vois – fiché, planté, dans une branche du pêcher, comme un clou.

17h 22

Couleurs:

bleu clair * au ras des toits
" outremer foncé – bleu "fumé", plus haut
" gris violet des nuages
tache, jaune de Naples, sur la face occidentale du clocher

* Comment dire, montrer, ce bleu qui ne se trouve sur aucune palette, dont le nom ne figure dans aucun dictionnaire (je pense, pourtant, au mot espagnol "añil"); qui n'est pas le "bleu ciel", bien que je l'aie vu, à l'instant, au ciel... – un bleu qui appelle et récuse toutes les

comparaisons... – un bleu qui ne se laisse pas qualifier, et qui, peut-être, n'est essentiellement que cela: qualité – la qualité ("irrécupérable", dirait Borges) d'un instant?

Bleu à en pleurer

Bleu (de) douleur Bleu (de) joie

(soir)

Conversation téléphonique avec F. : "Nous ne vivons pas, me dit-elle, sur la même planète".

27. 10.

(matin)

Bleu douleur bleu joie

Que s'est-il passé?

Ce bleu, qui me provoquait, m'a fait toucher le fond de mon incapacité à dire.

"Dis ce que tu vois!" : telle, la provocation.

Ce que je voyais – plus je le voyais – m'échappait, dans l'effort même que je faisais pour le dire. Les mots qu'il me fallait – de toute urgence – trouver pour continuer, pour commencer vraiment à voir –, pour répondre à l'appel de ce bleu qui exigeait d'être dit –; les mots qu'exigeait de moi ce bleu, par lequel je me sentais appelé à la parole, tenu de dire –, ces mots-là – et, avec eux, tous les mots – et la voix qu'il eût fallu entendre pour les dire, – me fuyaient. Ils m'ont manqué. Le bleu s'est éteint. J'avais manqué de parole. Manqué à voir.

J'ai pleuré.

Douloureusement, de misère.

Mais aussi, je crois, comme pleure à sa naissance un enfant.

(Comme, aussi, à l'instant où j'ai vu ma mère rendre son dernier soupir.)

Dans l'extrême indigence où je me trouvais d'elle, j'ai senti la parole me brûler, comme un baiser, les lèvres et les yeux.

27.10.

(après-midi)

Le bleu s'est éteint...

(Tournant la tête vers l'autre fenêtre de l'atelier, j'ai vu ce qu'en s'effaçant le bleu m'avait laissé – me montrait:)

Après il ya eu, entre les feuillages du noisetier, dans la lumière décroissante du crépuscule qui se faisait d'instant en instant plus intime, la rivière.

Recueillant en son large miroir à peine ridé par le vent les derniers éclats du soleil en allé, la rivière était là, devant moi, qui, silencieusement, coulait.

27.10.

(soir)

les oiseaux qui, à l'approche de mes pas, faisaient frémir les buissons

*“Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile”*

Rimbaud, *Ophélie*.

fr vr : bruit de l'oiseau qui prend son v(r)ol
frisson dit bien le son de ce *fr* (*ôlement*)

A propos d'oiseaux, lu, dans l'*Eloge des oiseaux*, de Leopardi:

“... ç'a été une disposition importante de la nature que d'assigner à un même genre d'animaux le chant et le vol...”

“Chant qui est une sorte de rire auquel l'oiseau se laisse aller quand il éprouve contentement et bien-être.”

“Chez l'homme, la plus tourmentée et la plus misérable de toutes les créatures (...), le rire est une sorte de folie de courte durée, ou bien de divagation et de délire. “

Depuis si longtemps morte, tu n'as pas changé: mortelle tu étais, mortelle je te reconnais telle que du plus loin que je me souviens je t'ai toujours attendue.

Mortelle, oh combien! mais en toute ingénuité.

28.10.

(matin)

Diaphane, ton corps garde le secret de sa beauté dernière

Elle ne cillera pas

Sans avant ni après et néanmoins toute présente

pas même à son entrée dans la chambre noire

ton visage lui arrête la lumière qui jusqu'à moi te trahit

28.10.

(après-midi)

L'impression d'avoir à me souvenir pour enfin te voir:

I., comme *Délie* ?

L'idée m'a effleuré, hier soir, de chercher, dans un autre album, une photo d'Ed. à dix-sept ans. (Elle en avait dix-huit quand je l'ai connue).

29.10

(après-midi)

La blancheur en laquelle se résorbe sa robe (aube, peut-être, de communiant ou bien robe de fiancée, robe de bal) n'est-elle pas, F., cette même lueur encore de point du jour, de cri du coq et de séparation qu'à Nyons, déjà, tu m'avais dite?

30.10
(matin)

Elle attend, pour se montrer – pour se laisser entrevoir –, que je sois seul.

Elle est la forme que prend, ici, à Morannes, ma solitude.

Flor de soledad.

Photographiée, c'est du rapport entre lumière et écriture qu'elle m'entretient.

Ecrire d'elle: "poursuivre noir sur blanc".

Au risque, pour répondre à son appel, de l'offusquer.

Poignante par l'oubli que tu respirez.

30.10.
(après-midi)

– M'auras-tu bientôt assez vue!

Ou, plus brutale:

– Veux-tu ma photo?

Mais elle n'a cure de se savoir regardée.

La nudité de son cou.

Sur fond de nuages peints, un vrai fantôme.

Dire sa *contenance* .

Ce port de tête

Cette offrande de fleurs

ni outremer ni rouge sang

blanches
toutes les deux

mise en scène

ne pas écrire le roman de la même I.

pour voir, seulement

histoire de voir

Cillera-t-elle?

Il s'efface à ton aspect

31.10.
(matin)

Je suis venu à Morannes (le 22.10.) avec le désir de “faire le point”. Il me fallait, pour “retrouver le fil”, me retrancher, non seulement de mon entourage, mais du travail que j’avais en cours – en suspens, plutôt. Je suis donc arrivé ici dans une “disposition” comparable à celle qui m’avait, une autre fois, conduit à La Roquebrussanne. Ayant emporté avec moi des notes, des carnets, je ne les ai pas ouverts. J’ai laissé venir.

L., d’abord, a commencé de se montrer –, elle m’a visité. C’était le premier soir. Je n’ai pas essayé d’écrire; me suis contenté d’éprouver.

Pourquoi, le lendemain, les premiers mots que j’ai jetés sur le papier me sont-ils venus en espagnol?

La fenêtre qu’ils essayaient de montrer – celle que j’avais devant moi – était à la fois interdite (par des barrots) et franchissable: *tras la reja*.

[Je remarque, ici, qu’en espagnol *reja* désigne la grille d’une fenêtre et aussi le soc, qui, déchirant la terre, l’ouvre à la lumière.

V. mes souvenirs, récents, des peintures de Braque: “La charrue”, “La sarceuse” .

V. aussi, ma rencontre (encore à venir, le 22.10.) avec le champ (promenade de Chemiré.)]

Un récit de mon arrivée à Morannes s’ensuivit, dans lequel je crois aujourd’hui déceler comme une vibration (ou un léger ébranlement) du temps –, peut-être, déjà, un premier “frisson d’elle”.

Cet album se trouvait-il parmi ceux que nous avons feuilletés, Fr. (je le voyais, ce soir-là, pour la dernière fois), ma mère et moi, en attendant (c'était au Grand-Jardin¹) l'heure du train qui devait me ramener de Nice à Paris?

D'un vanneur de blé aux vents

Me rendant à nouveau du cimetière de Chemiré à la ferme Beaumont, j'essaie, à grand-peine ("j'ahane"), de me rappeler ce poème. Les circonstances dans lesquelles je l'avais appris resurgissent. Je m'entends réciter ces vers dans la cuisine des Dalles, un soir, tandis que maman, qui m'écoutait et reprenait ma diction, préparait le dîner:

A vous troupe légère
 Qui d'aile passagère
 Par le monde volez
 Et d'un sifflant murmure
 L'ombrageuse verdure
 Doucement ébranlez,

L'effort auquel je me livre pour retrouver ce texte oublié ne ressemblerait-il pas à celui que, pour m'apparaître, I. exige de moi?

Une fois la deuxième strophe du poème récitée,

J'offre ces violettes
 Ces lis et ces fleurettes
 Et ces roses ici,
 Ces vermeillettes roses
 Tout fraîchement écloses
 Et ces œillets aussi.

j'ai su qu'elle (I.) m'y avait attendu.

¹ V. L'Alba

2.11.
(matin)

à l'instant où tu m'apparais la vie est devant toi

et ce pas à franchir en-deçà duquel je te vois revenue

3.11.
(après-midi)

visible mais à perte
de vue voracement visible
si elle s'offre
au regard elle
le prend
visible mais imperceptible
-ment pas sans effusion de regard
visible
vampiriquement visible
mais vue
jamais

seule
-ment visible

rien
à voir
à la faveur
de quoi
à voir
il y a

ENVOI DE : Brigitte Cohen

Traduction d'un poème d'Emily Dickinson

TITRE :

If I'm lost – now
That I was found
Shall still my transport be –
That once – on me – those Jasper Gates
Blazed open – suddenly –

That in my awkward – gazing – face –
The Angels – softly peered –
And touched me with their fleeces,
Almost as if they cared –
I'm banished – now – you know it –
How foreign that can be –
You'll know – Sir – when the Savior's face
Turns so – away from you –

Si je suis perdue maintenant
Alors que j'étais sauvée
Ma joie demeurera encore
D'avoir vu une fois ces Portes de Jaspe
Enflammées, s'ouvrir à moi tout à coup

Sur mon visage confus, sidéré,
Les Anges doucement ont posé leurs regards
Et de leurs duvets ils m'ont effleurée.
On aurait dit que cela leur importait.
Je suis bannie, maintenant, vous le savez.
Combien cela peut être étrange,
Vous le saurez, Monsieur, lorsque le visage du Sauveur
Se détournera ainsi, loin de vous.

ENVOI DE:

Bernard Pons

TITRE:

QUATRE SONNETS DE QUEVEDO

Si quien ha de pintaros ha de veros,
y no es posible sin cegar miraros,
¿quién será poderoso a retrataros
sin ofender su vista y ofenderos?

En nieve y rosas quise floreceros,
mas fuera honrar las rosas y agraviaros;
dos luceros por ojos quise daros,
mas ¿cuándo los soñaron los luceros?

Conocí el imposible en el bosquejo;
mas vuestro espejo a vuestra lumbre propia
aseguró el acierto en su reflejo.

Podráos él retratar sin luz impropia,
siendo vos de vos propia en el espejo
original, pintor, pincel y copia.

S'il est besoin pour vous peindre de vous voir,
et si à vous regarder l'on devient aveugle,
de vous pourtraire qui aura le pouvoir
sans se blesser la vue et sans vous blesser?

De neige et de roses j'ai pensé vous parer,
mais c'était les roses honorer et vous offenser;
deux étoiles pour yeux j'ai pensé vous donner,
mais les étoiles en ont-elles rêvé de pareils?

A l'esquisse j'ai connu mon échec;
mais votre miroir à vos propres yeux
assura en son reflet le succès.

Seul saura vous rendre sans impropre lumière
ce miroir, où de vous même vous serez
l'original, le peintre, le pinceau et la copie.

A UNA DAMA BIZCA Y HERMOSA

Si a una parte miraran solamente
vuestros ojos, ¿cuál parte no abrasaran?
Y si a diversas partes no miraran,
se helaran el ocaso o el Oriente.

El mirar zambo y zurdo es delincuente;
vuestras luces izquierdas lo declaran,
pues con mira engañosa nos disparan
facinorosa luz, dulce y ardiente.

Lo que no miran ven, y son despojos
suyos cuantos los ven, y su conquista
da a l'alma tantos premios como enojos.

¿Qué ley, pues, mover pudo al mal jurista
a que, siendo monarcas los dos ojos,
los llamase vizcondes de la vista?

A UNE DAME BISCLE ET POURTANT BELLE

Si vos yeux regardaient d'un côté seulement,
quel serait le côté qu'ils n'embrasseraient pas?
S'ils ne regardaient pas de côtés opposés,
soit le couchant soit l'Orient gèlerait.

Criminel le regard cagneux et gaucher;
preuve en est la lumière torse de vos yeux
qui par insidieuse mire nous décochent
leur rai assassin, à la fois doux et brûlant.

Ce qu'ils ne regardent pas, ils le voient; s'emparent
de quiconque les voit, et leur conquête
est pour l'âme récompense autant que peine.

Quelle loi, alors qu'ils sont rois tous les deux,
a bien pu induire le mauvais juriste
à nommer les yeux bisclomtes de la vue?

A UNA DAMA TUERTA Y MUY HERMOSA

Para agotar sus luces la hermosura
en un ojo no más de vuestra cara,
grande ejemplar y de belleza rara
tuvo en el sol, que en una luz se apura.

Imitáis, pues, aquella arquitectura
de la vista del cielo, hermosa y clara;
que muchos ojos, y de luz avara,
sola la noche los ostenta oscura.

Si en un ojo no más, que en vos es día,
tienen cuantos le ven muerte y prisiones,
al otro le faltara monarquía.

Aún faltan a sus rayos corazones,
victorias a su ardiente valentía
y al triunfo de sus luces aun naciones.

A UNE DAME BORGNE ET TRES BELLE

La beauté , pour consumer tout son éclat
dans un œil seulement de votre visage,
a suivi l'exemple singulier et admirable
du soleil, qui en une lumière se résume.

De la vue du ciel en cette architecture
vous imitez donc la belle clarté;
d'yeux nombreux, en lumière avarés,
seule la nuit, obscure, se pare.

S'il vous suffit d'un œil, qui en vous est jour,
pour vouer qui le voit à la mort et aux fers,
quel règne le second pouvait-il attendre?

Manquent encore pour ses foudres des cœurs,
des victoires pour son ardente valeur
et pour le triomphe de ses lumières des nations.

A OTRA DAMA DE IGUAL HERMOSURA
Y DEL TODO CIEGA

Invidia, Antandra, fue del sol y el día,
en que también pecaron las estrellas,
el quitaros los ojos, porque en ellas
el fuego blasonase monarquía.

A poder vos mirar, la fuente fría
encendiera cristales en centellas;
viera cenizas sus espumas bellas,
tronara fulminando su armonía.

Hoy ciega juntamente, y desdeñosa,
sin ver la herida ni atender al ruego,
vista cegáis al que miraros osa.

La nieve esquiva oficio hace de fuego;
y en el clavel flagrante y pura rosa
vemos ciego el desdén, y al amor ciego.

A UNE AUTRE DAME D'ÉGALE BEAUTE
ET TOUT A FAIT AVEUGLE

Par envie, Antandra, le soleil et le jour
vous ôtèrent les yeux, même péché commirent
les étoiles, voulant qu'en elles seules
le feu de son empire pût se faire gloire.

Si vous pouviez regarder, la fontaine froide
d'étincelles illuminerait son cristal,
en cendres elle verrait sa belle écume,
elle tonnerait foudroyant son harmonie.

Aveugle aujourd'hui et non moins dédaigneuse,
sans voir la blessure ni entendre aucun vœu
vous ôtez la vue à qui ose vous regarder.

La neige en sa froideur du feu tient le rôle;
et dans l'œillet resplendissant et la rose pure
nous voyons aveugle le dédain, et l'Amour aveugle.

ENVOI DE : Pierre-Antoine Fabre

TITRE : POUR CEUX QUI SONT MORTS

Il m'arrive souvent, depuis quelques mois, de me trouver soudain dans l'obligation urgente de remettre la main sur deux grands feuillets quadrillés blanc-vert, arrachés d'un bloc. Dans ces moments-là, rien ne compte plus que ces deux feuillets. Tous mes autres papiers ne sont pas ceux-là, ne se définissent plus que de cette absence. Ces deux papiers-là retiennent, de très loin, ce que j'ai consigné qui m'importe le plus, et si je les retrouvais, je serais tout de suite, les reprenant en main, comme réconcilié. Il est écrit là ce qui me sauverait. Et que ces deux feuilles, alors que je conserve, sans humilité, d'infimes brimborions, aient pu disparaître, me jette dans une profonde angoisse. Elles n'ont pas disparu, elles sont là, tapies entre deux chemises, deux paquets de papier dactylographié, deux écrits ostensibles; et elles se refusent à moi. Je ne les mérite pas. Elles m'ont échappé, un jour, mais, très vite après (pendant un court temps, je crois me souvenir que je les retrouvais à mon gré), elles se sont enfuies. Ou alors – mais cette seule pensée... – je les ai perdues. C'était quelques années après la mort, somme toute rapprochée, de mes quatre grands-parents; le premier un peu plus tôt, mais les trois suivants presque en file indienne. Et je notai, ce jour-là – pourquoi ce jour-là, une date, certainement inscrite au haut du premier ou au bas du second feuillet (s'il est bien exact qu'il y en avait deux), m'éclairerait, sûrement, sur ce dernier point – je notai, ce jour-là... Je ne retrouverai pas... Je ne retrouverai jamais exactement ce que j'écrivis, et qui était comme la prunelle de mes yeux. Leur prunelle de chair... Oui, je cherchais à dire quelque chose comme cela: qu'ils étaient morts, et que, de leur mort – alors que Dieu sait comme, de leur vivant, je les négligeai – je tenais ma vie; que le moment même où la leur s'achevait (non, pas ce moment même, mais quelque temps après: quand?) était aussi celui où je ressentais qu'ils me l'avaient donnée. Comme si, dans leur mort, ils me signifiaient ce qu'ils me transmettaient, la vie, alors que, souvent, dans les années passées, j'avais senti, très douloureusement, à quel point leur vie m'aidait peu à vivre. Mais là, quelque chose s'était décidé: leur vie épuisée rejaillissait en moi comme ce

dont, vraiment, par cet épuisement (leurs dernières années, un flux amenuisé, un battement faible, je me souviens d'un souffle, d'un suspens au souffle d'une agonie, d'une respiration transmise), je devenais l'écho. Et ils étaient morts. Et – ces deux pages étaient dominées par cela – ma tendresse pour eux croissait de jour en jour: oui, je les aimais, dans leur simple vie, dans le simple fait qu'ils étaient vivants, et chaque détail de cette seule vie venait m'habiter (je cherchais à définir cela), c'était eux, leur sève, m'animant, me portant... Je ne retrouve plus.

Soudainement, un jour – il y a quelques semaines – j'ai renoncé à rechercher ces feuilles. J'ai renoncé d'un coup à me retrouver dans le témoignage de la perte d'eux, de ces grands-parents morts il y a maintenant... Comme il y a longtemps! Si longtemps déjà que je ressens en moi les premiers stigmates du mal qui, alors, les a emportés (et que je revois en eux, alors que, par exemple, je n'ai jamais vu mes parents vieillir, ou plutôt que – et c'est là une chose bien étrange – je les vois toujours, dans mes souvenirs les plus éloignés, tels qu'ils sont maintenant, le visage de leur jeune maturité me restant inaccessible: place imprenable, inconcevable succession selon laquelle, aujourd'hui, j'ai l'âge que ma mère, que mon père avaient dans ces années-là... Les photographies, à cela, ne peuvent rien. L'intolérable substitution, dans laquelle leur mort s'inscrit, résiste au plus profond). De mes grands-parents, au contraire, le vieillissement et la mort sont presque – si j'ose le dire ainsi – la grâce par laquelle ils ont, à mes parents et à moi-même, donné une vie contemporaine. Ils nous ont donné, à eux comme à moi, la vie.

Ils sont apparus, cette vie donnée désormais reçue, et ces deux feuillets devenus inutiles, perte de moi-même d'un coup submergée par le sentiment que je tenais d'eux l'ivresse où je suis, lorsque, le matin, je sors. Plusieurs fois, déjà, j'avais ressenti que la frénésie de revoir ces feuillets commençait d'œuvrer à ce moment-là, pour me retomber dessus, bien plus tard, le soir, dans la nostalgie du jour. Mais c'est ce jour-là, si je peux isoler, maintenant, un jour, que la plénitude de ce surgissement a comblé l'absence. Plénitude du monde, de dehors: lumière d'une percée, éclat matinal d'une ville tremblante des hommes qui s'y livrent. Air léger, joie intense, ce n'est pas une image. Quelque chose, cet air, m'enveloppe entier. C'est un paysage, le lieu d'une naissance. O mes grands-parents, qui ne savez comment, aujourd'hui, vos fenêtres ouvertes sur le boulevard font venir en moi une pure puissance d'être!

juin 1997

Retrouvé ce jour le feuillet perdu (un seul, au bout du compte). Je le retranscris:

“Cela fait maintenant plusieurs années que mes grands-parents sont morts l'un et l'autre (lui en septembre 1982, elle en avril 1989), et chaque jour qui passe me rapproche

d'eux davantage; comme s'il avait fallu qu'ils achèvent de mourir pour que vienne sourdre en moi la vie qu'ils m'ont donnée, cette vie en eux tout à fait éteinte. Chaque parcelle qu'ils avaient pu garder leur était reprochée, aujourd'hui que tout a été donné, que leur défaite, leur décomposition sont accomplies, aujourd'hui que plus rien n'est retenu de cette vie donnée, de cette vie transmise, j'imagine leurs squelettes allongés côte à côte avec une émotion intense. Et c'est leur propre vie qui revient me hanter, et que je veux maintenant raconter; leur vie que je sens battre en moi comme la seule chose d'eux qui me soit donnée, et qui devient soudain absolument précieuse, dont chaque parcelle resurgit. Mes grands-parents étaient vieux, et je me rappelle seulement leur vieillesse, peut-être parce que je n'ai jamais voulu de leur vivant sauver leur présent ordinaire par une quête, que je pressentais illusoire, de leur passé simple. Je n'ai jamais aimé faire parler les vieillards, les faire parler avant qu'ils meurent, les faire avouer. Je ne regrette pas ce refus de curiosité. Il me donne maintenant mes grands-parents dans leur désaisissement, dans l'abandon d'une vie en train d'être donnée. C'est dans cet abandon et ce désaisissement que je veux maintenant les recueillir."

ENVOI DE: Esther Marguerite

TITRE:

D'abord, le regarder dormir.

Figure angélique, petit ange de Michel-Ange.

Jouir de l'instant.

Percevoir sa respiration. Respiration paisible, apaisante.

Résister au plaisir de l'embrasser de peur de le réveiller.

Pencher simplement son visage contre le sien.

Le sentir, respirer son parfum au rythme de sa respiration.

Le protéger du regard.

L'aimer en silence. L'aimer de toute façon.

Et puis, le prendre dans ses bras, le prendre contre soi. Le serrer jusqu'à l'excès.

Effleurer son visage de ses lèvres, l'embrasser.

La caresse de sa peau.

Et toujours respirer son odeur, s'en imprégner, fermer les yeux pour la retenir et la garder

Pour soi.

Rire avec lui.

Rire de son rire.

La beauté de son rire. Pur. Pur comme il n'existe rien d'aussi pur.

Sauf son innocence.

S'émerveiller de son regard émerveillé.

L'aimer infiniment à la limite de la douleur.

ENVOI DE : François Angot

TITRE : A l'étale (extrait)

«Immense» 3/12

immense et nue

pantelante genoux sur les seins

des danseurs sans partage

les siens tout chauds mordant la terre chaude jusqu'à sa bleuité
mais le bleu est sanguin

et sa poitrine continuelle

mains sur les reins assommant tout contre sa joue

l'extrême de ses seins nus comme la douceur de l'existence
traversée par les lèvres

les siens tout chauds

beaucoup ouverte

anéanti contre sa joue où le bleu calme

chaude pleine de bonté contre sa joue

bleu sur les seins mes étoiles

ailleurs et là dans le mouvement

entre les doigts comme tu échappes

en bout de course comme tu échappes

et rien ne te retient

plus que la beauté du jour plus que la nuit entière dans mon amour

calmé de nécessité ce n'est pas calme

intouchable au creux de tes épaules

propulsés par leur propre poussée

dos soie

contre l'autre

nulle part ôtés de la vue

pour que tu les aimes tous

viens voir

et comme tu le murmures tu nous traverses

tu te donnes tu es en nous

écartant les cuisses dans tes mains montrant les différences entre
chaque chose

immensément serrées immensely tendues immensely épanouies
influentes
toutes en douceur insensées
terriblement justes

les suivre du regard
mobiles elles s'humanisent
elles vont

devenir devenir les plus subtiles du monde
jusqu'à leur pouvoir de croisement
jusqu'à leur ravissant devenir

elles sont inséparables
on ne peut que longer leur souplesse aimantée
suivant leurs lignes obsédantes
les préférées les différentes

impossible de mettre l'amour en parallèle

à portée de main allongées
incessamment offertes et dérobées à la franchise du regard
universelles et spontanées comme un mouvement du cœur

les voyant naître maintenant où elles naissent maintenant
comme un mouvement de perpétuelle échappée
de retour au cœur de la vie et de la mort

intense à l'extrême limite immense
le baiser est le seul échange et le demeurant souvenir

insoutenablement elles sont conduites
elles sont parcourues jusqu'à tout quitter
enfouies dans l'oubli jusqu'à nous toucher

sensibles aux lèvres
comme elles sont distinctes amoureuses

elles sont injoignables
il faut aller à leur rencontre
cruciale au point de l'oublier

oh
s'y
perdre

elles nous contactent elles sont discrètes

l'urgence est de se rendre
depuis le premier battement s'y perdre

visibles
toujours

vivantes l'une contre l'autre

assoupis infiniment l'après-midi
seul le baiser a pu les endormir seul le baiser pourra les réveiller
par la magie du refrain du coloris de ses lèvres
assoupis infiniment l'après-midi

rif dolce

novæ vitæ

dans la nuit éclairée avec cette soudaineté de la mémoire le blanc
vif qui l'unit

la liberté à la forme des siens

e

la marque du bronzage ôte seule son soutien-gorge déchaîne
avec ses bras en spirale aux confins
la plus blanche est la mieux fiancée

une instantanée pression des deux mains un appel
la rondeur de la terre ton adresse mon infiniment légère
le comble du bonheur elle se tourne
cela correspond de façon inouïe
tout l'espace libre à présent
un temps d'amour

épousant ses formes à merveille
le vent du large lui aussi vient de tomber
elle vient de le relever

alliance du rouge au rouge toujours l'extrême
éprouvant sans faiblir l'élasticité de la bleuité
la résistance sacrée
cet alliage où miroite le vif argent et le silence d'or

goûtant le sel de la vie sur ta peau cuivrée
comme tu fais signe à la journée de s'incliner

comme tu es étendue
sidérale

maintenant une simple agrafe de plage en plage laissant pointer
leur forme sonore

simplement laissant le cœur battre
tenant à rien

en prise mis à nu ils captent et émettent à la fois
visiblement l'onde convenue la bonne température
s'espace l'interstellaire le luisant de sa chair
c'est une bouche d'air

blanche ma nourrice

comme neige au soleil ils aspirent
beaucoup plus que l'échange des pleins et des vides
entier est leur rayon d'action

imperceptible est leur oscillation
déclencheurs d'événements cosmiques et de toute passion

au bord immobile un vertigineux détachement
le souffle de la vie

elle prend l'intervalle

viens

mot à mot aujourd'hui éveillé j'ai pleuré par défaut d'amour
puisque tu t'absentes si défaut d'amour il y a ma sans défaillance

nuia

ô soleil jupe

encore s'aiguise en nous la tenaille de ses seins encore résister
à la mort

sans un soutien comme la beauté en vérité comme dans la vie

offerte sans se relâcher dans sa nage courageuse tout l'après-midi
elle va

ample lente invisible mon émue

douceur indétachable de sa gorge l'air sans peser radieux et l'on
m'envoûte sans me laisser l'équilibre

une vrillée d'oxygène un duveté siffleur

sur la chaise les effets de l'après-midi embrasée du temps passé
ensemble et plus douce

les seins comprimés par chantonement

du feu l'espace libre maintenant dans la profonde contre toi mon
aimée

sans lien sur les siens des heures

se dilatent diffus s'éclaircissent

sèchent

à même le sable chaud et scintillant multipliant les vagues
trempés au soleil
résolus

deux respirant loin
le son du rivage toujours absorbé en un visage
sainte trinité

semés de tendre fermeté inondés
baignant tout ce qu'ils touchent et touchant tout
bouleversant tout à leur passage

diapason simple pendentif pente douce évasion
secret penchant de tous les rythmes
terre et ciel dont ils sont source
porteurs de paix porteurs de réconfort
heureux il faut qu'ils s'alimentent

moulés à la nuit et au jour pleine poitrine les mieux à même
sans discontinuer ce n'est qu'une impression d'approche
creusant comme la mer prenant corps s'étoilant s'étoilant
berceurs tempérés au plus loin
voilà l'entrée

brûlant les yeux d'un seul regard
les siens se plaisent

rien que la peau sur les os

les siens comme ils s'enlèvent
sur la terre comme au ciel
le calme plat

bleu aux anses
bien en ligne ils polarisent

ciselés au pur équatorial
si purs que l'on voit au travers

comme l'ordonne leur terrible symétrie
ce n'est pas fini

il faut absolument qu'ils se restaurent
il faut absolument continuer à vivre
suivre leur courbe

comme c'est ourlé

la mieux partagée du monde
verse encore

légèrement inclinée sans t'atténuer doux son des tensions
s'agenouillent en percussions résonnent d'une chaussure ôtée avec
moi sans peine terrassé minutieusement un bas glissé manié sans
une lésion dont la chute de température est devenue à la longue
relais nylon merveilleusement épicé à cru accompagnement splendide
d'éclater aux oreilles en creux ainsi soit-il soyeux à l'appui
d'une cheville déliée ressurgie plus fine se prolongeant frôlée et
agrandie comme les jours grandissent une ceinture à l'envi
bourdonnante en force par son reflux lavée une veste soigneusement
soyeusement posée sur le dossier d'une chaise ses épaulettes un
appel d'air lumière une barrette sur le fil du soyeux un feu de
péripéties courbé jusqu'à l'autre bas comme tu as l'obligeance sur
toute la ligne par bouffées gorgeant la vie de douceur vive et
plus douce beaucoup plus douce

ou bien la traversent sensuels les déliés en équilibre radieux ôtant
nos liens comme les semaines à son poignet se reprennent troublés
sont traversés

chute de ses seins comme un évanouissement l'appui des paumes

son pur du repli de ses fesses inertie sans mouvement tendresse
parfaite

grillons et ciel argentin tu es captive tu brûles

cristal de tes genoux je te suis

bleuet les coudes de mon aimée

allongé sur la terre voyant le ciel

tout en te voyant

mon amour d'un seul mouvement tu es mon amour

tu es la tension extrême

tu es la vue

laisse-moi essayer

une seule fois voir se creuser

la douceur des joues

la blancheur de l'espace un léger mouvement de tout ton corps

elle passe

sans être gantée elle est dangereuse

joignant maintenant ses mains dans son dos protégeant le secret de son amour

nue par nos pas esclaves les déliant

nue par nos pas et silencieuse

«And sweet were the words she said to me
Along with us the summer wind
Went murmuring – O, happily –
But softer than the breath of summer
Was the kiss she gave to me»

gorge serrée de celle que j'aime

fixité de la neige tombée empreintes du carmin de tes lèvres mesure
de ton cœur tendresse de l'espace mesuré régularité du je t'aime

tu cicatrisés tu ouvres la porte savoureusement tout est requis
par éblouissement

le creux des cuisses comprimées

le ciel maintenant de soie tétanisé aux aréoles

bleutés les coudes

toute chaude

encore

serré à sa taille chaleureux

chanter

rêver jusqu'à la ligne des pins et au-delà
où la nuit vivante est pareille au vent
qui est comme mon amour

dans la paille le soir l'été

liberté sur les coudes irrésistibles

«Moi j'endors la foudre aux yeux tendres»

déchiré par elle

les paumes brûlantes comme par sa grâce neigeuse en avant

ENVOI DE : Frédéric Girard

TITRE : SOIR
(*sud – à S.*)

Le soleil fait une chute
vertigineuse ;
voici le noir et le froid
sur le sable et jusqu'au cœur
des pierres enfouies.
On entend la musique d'une harpe de bouche
une respiration
le battement du temps résonne
sous l'énorme ciel.
Des braises montent en tournoyant
elles rêvent qu'elles sont comètes,
étoiles,
ici tout rêve.
Les fourmis rêvent
les rebords des montagnes rêvent
le bois des arbres morts rêve
un chien de prairie rêve
l'homme devant son feu rêve
et le monde s'enroule sur lui-même
en rêvant.

ENVOI DE : Frédéric Girard

TITRE : YUCATAN

Dès que les marins et les soldats débarquèrent, ils furent entourés par plusieurs centaines d'Indiens.

Certains s'approchèrent, d'autres restèrent en retrait, à la lisière des cocoteraies qui bordaient la côte. Il y avait des fruits, quelques cultures, et, insistante, l'odeur des poissons qui pourrissaient sur la plage.

Les Espagnols se méfiaient. Après un long moment d'observation (ils en retirèrent que les Indiens étaient sans armes), ils engagèrent des pourparlers. Le capitaine et le lieutenant de la reine s'installèrent à l'ombre des palmes. Une demi-douzaine d'Indiens, que rien ne distinguait des autres, les suivirent. Les Espagnols s'assirent sur un rocher. Les Indiens restèrent debout.

D'abord les gestes : la main ouverte ; la paume sur la poitrine ; le doigt désignant le bateau ; les bras ouverts comme l'horizon ; la main à la bouche comme pour manger. Ils montrèrent leurs ceintures, leurs baudriers de cuir. Le lieutenant sortit une jolie dague, dont il voulut faire admirer le travail de la lame et le sertissage du manche.

D'abord immobiles et silencieux, les Indiens s'animèrent. Ils affichaient un air soucieux, ils soufflaient bruyamment, ils faisaient des grimaces et répétaient : «Yucatán». Le capitaine et le lieutenant échangèrent un regard, et reprirent patiemment leur gestuelle, qu'ils recommencèrent plusieurs fois.

Les émissaires indiens semblaient irrités. Ils tournaient sur eux-mêmes, piétinaient le sol. «Yucatán!», vociféraient-ils. Un tremblement gagna l'ensemble des indigènes. Et tous de trépigner, d'un bout à l'autre de la plage, et de crier : «YUCATAN, YU-CA-TANI!»

Nos chefs devinrent nerveux. Ils firent ranger les soldats en position de combat, les lances et les mousquets braqués sur l'adversaire. Les matelots restaient en arrière.

Les Indiens hurlaient toujours. Le lieutenant donna l'ordre de tirer, et l'on en vit une dizaine s'effondrer après la première salve. Les autres regardaient les gisants, désemparés, sans songer à s'enfuir. Certains continuaient à crier aux soldats : «Yucatán».

Un deuxième puis un troisième tir laissèrent la moitié des Indiens au sol. Les survivants commençaient à battre en retraite, sauf les femmes qui hésitaient à secourir leurs enfants ou leurs maris. Tous furent poursuivis sans relâche pendant une heure environ, le plus souvent attrapés et achevés à l'arme blanche.

Nous laissâmes sur la plage plus de deux cent cinquante cadavres. Le capitaine n'ordonna pas qu'ils fussent inhumés. Nous partîmes nous installer dans une anse voisine et nous ne revîmes aucun sauvage. Ceux qui avaient pu s'échapper – une trentaine tout au plus – avaient sans doute prévenu les autres tribus.

C'est presque quinze ans plus tard, en revenant sur les mêmes lieux, cette fois en marin expérimenté, que j'eus l'occasion de reparler de cette histoire. Un jeune Indien, qui servait d'interprète, vint s'asseoir devant ma cabane. Il me dévisagea avec attention. Je démêlais de vieux cordages, tranquillement, sur le pas de ma porte.

Il me demanda si j'étais déjà venu sur ce rivage. Je hochai la tête. Si j'avais vu «la grande mort des habitants» ? J'acquiesçai encore. Il me raconta la scène comme s'il l'avait vécue. Alors je pus enfin lui poser cette question :

– Que veut dire «Yucatán» ?

Le vent du soir s'était levé, apportant de la fraîcheur et chassant les moustiques.

– Cela veut dire : «On ne vous comprend pas».

ENVOI DE : CHRISTOPHE TARKOS

TITRE : LE SERRAGE DE LA MAIN

Le serrage de main est de se serrer la main. On ne fait pas le serrage de main. On se donne une poignée de main. Nous nous sommes serrés la main. Nous ne nous serrons pas les mains, nous ne nous faisons pas un serrage de main, nous nous donnons une poignée de main. Nous nous poignons les mains, les mains se serrent. On en a le droit. On se donne une poignée de mains, on a le droit de serrer la main de l'autre, en épousant sa forme, en épousant sa main, les mains collées l'une contre l'autre, dans notre main, on a le droit de toucher sa main. On ne dit pas il m'a fait le serrage de la main, on ne dit pas il m'a poigné la main, on se donne, nous nous donnons la main. Touchons-nous la main. Nous nous touchons la main. On ne dit pas il m'a touché la main, il ne vient pas toucher ma main, je lui donne ma main à serrer, il me donne sa main à serrer, nous nous la prenons, nous nous l'attrapons, nous nous la touchons au même moment. Au moment où je lui prends la main, il prend ma main, je serre sa main dans ma main. Il presse ma main contre sa main, il me prend, il m'attrape, il me serre la main, dans sa main. Il a le droit de me prendre la main. Il n'a pas le droit de me faire un serrage de main. Il ne me poigne pas, il ne me serre pas, il ne me touche pas, il ne m'empoigne pas, je n'aimerais pas qu'il m'empoigne. Il donne, je reçois, je lui donne une poignée, on ne se fait pas un serrage de main, nous nous donnons une poignée de main, une bonne poignée de mains serrées. Nous nous faisons la poignée de main. Serrons-nous la main, il n'y a pas de mal, la main droite, tu peux prendre ma main droite et la serrer dans ta main, laisse-moi toucher ta main, laisse-moi prendre ta main dans ma main, je veux prendre ta main, je veux toucher ta main, je veux la serrer, la prendre, la poigner, l'attraper, en la poignant, en l'attrapant, laisse-moi toucher ta main. Je vais l'attraper, je ne te ferai pas mal, je la serre doucement, je la prends, n'aie crainte, je l'attrape et je la serre doucement, tu n'auras pas mal, tu peux attraper ma main en même temps, si tu veux, nous nous l'attraperons, nous nous la serrons, nous nous la donnerons, en une vraie poignée de main. Serrons-nous, cela ne fait pas mal, serrons nous, nous serons deux amis, serrons-nous la main, tous les deux, ensemble, en même temps, la même main, dans la main, avec la même force, au milieu, entre toi et moi, en un unique serrage de main.

ENVOI DE : Peter Nim

traduit par Raoul E. Bing

TITRE : Porter l'oeil de la nuit dans nos mains

L'indien s'approche autant qu'on le laisse venir . Quelle ville refuserait de comporter la blanche dans ses entrailles ? Mais ce n'est pas chaque nuit qu'elle renaît. Fraîche est la canicule qui transfigure le jour.



Quand les pieds agrippent ce que les bras écaillent, où donc l'accroupie jette-t-elle son regard qui épie ? Jusqu'à la gène flexion nous tiennent droits les genoux, même dans le non-lieu où le gravier vous suit en roulant et le sable en glissant, et où pourtant ils reposent sans se mouvoir. Et là, cela dure - toujours au beau milieu de l'étranglement où un versant a poussé son opposé! ou - o ou-o-ou



Nous avons encore une chose - à part quoi nous n'avons plus rien. Du dernier lieu de culte au premier geste rituel, la seule chose qui ne cesse d'aller avec, c'est l'objet du culte : surface portante inapparente à usage multiple. N'était-ce pas toujours ainsi ? Ne sera-ce pas toujours ainsi ? Le premier geste rituel mène de nouveau l'objet du culte à sa plus haute détermination : celle qui a été abaissée par le dernier lieu de culte - nous laisser mettre debout par lui. Simplement en ceci que le dernier lieu de culte tient haut l'objet du culte, la dévotion obtient en toute droiture de s'en inspirer - ou bien de ce qui s'impose avec lui...

La quiétude elle-même s'étend par-dessus, tout à la ronde.

Rien qu' inférence, que nous autorise le manipule, *grosso modo* "Regardez par ici, vous la voyez en moi". Car d'elle-même elle ne se présente pas.

Elle l'aura cependant déjà fait une fois. Comment serait-elle autrement, ne serait-ce que dans la douceur d'un palanquin, à travers combien de voiles sur des aires d'images, encore devinable ?

Reflet mat : ce qui d'elle nous est représenté - et lui, il fait qu'elle se tient derrière notre dos. Ainsi donc : il est tenu haut, et elle nous met debout...

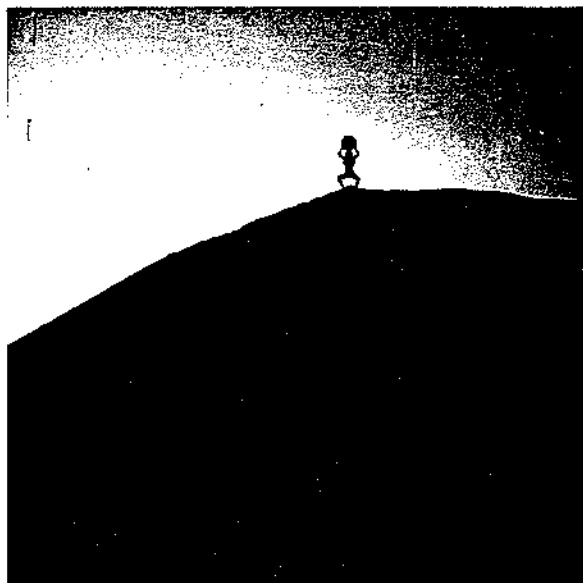
Spectralement les sels se renforcent sur les plissures du non-lieu. Ici et là pénètre le manipule, à force de présomptions.

Debout - il faut se faire une raison!



L'indien s'arrête pour autant qu'il reste au loin. Sur quelle chatte le clair de lune jouait-il sans excès ? Mais là non plus, ce n'est pas tout qui est offert. Sur de légères semelles s'approche l'heure nue, celle qui appartient à toute la terre.

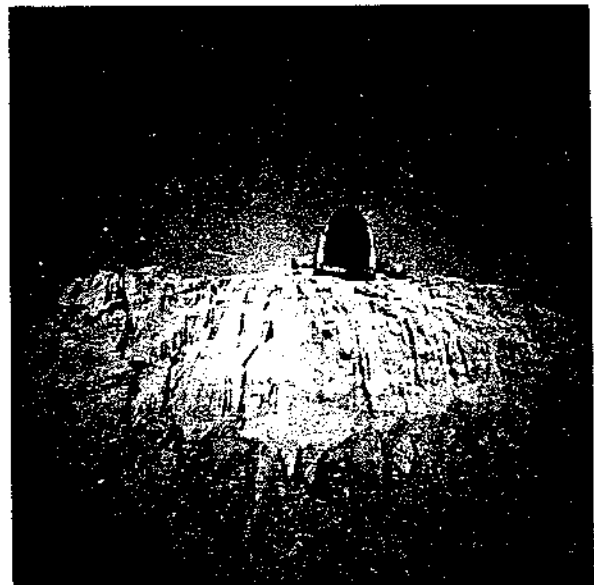
o-ou o-ou.. gracieux défilé pour jouer, jambes qui montent bien vers quelque part, bras - comme s'ils quittaient les lieux dans l'ondulation d'un châle - *quasi una fantasia* ? Attention please : celle qui est retenue, si elle s'abandonne, ou laisse la tâche de la tenir au bon vouloir de quelque chose qui la tienne, elle peut devenir intenable. Comment pourrait-elle alors nous mettre debout, alors que la tenue opère dans l'abandon ? En tant que "réalité ultime", outre mesure devenue lourde -



pillar, pilar, pi— de lignes du non-lieu, rallongées de notre propre longueur : comme si bougeait une ombre claire sur la crête! Et malgré tout se dessine le premier lieu de culte. Devant nous, regardé fixement jusqu'à en devenir l'insigne, un geste rituel dont les acteurs ont fusionné avec l'objet du culte. ou-o-ou- le tout dernier : un signe encore brûlant, comme agrafé au ciel, planté en lui! Est-ce que notre station obéit à sa constitution ? Nous sommes stationnaires, et nous ne le sommes pas : intenablement "édifiants", forcés à se mettre à genoux, presque sans droiture. Comme si aucun objet n'était meilleur que celui qui de la tête aux pieds nous...écrase ?

+

Tant de lumière a la nuit, et avec tant de lumière
laissons de cacher notre jeu!



A présent débarrassé de ce qui n'est pas contraignant, jeté bas de la hauteur qui abaisse -
d'où jamais plus il n'y aura suite, parce que nous se sommes pas allés assez loin ?

Ceux que rien ne met debout finissent par s'insurger - mais du même coup s'accrochent docilement du manipulateur ? Et veulent eux-mêmes être l'objet du culte...

Se perdre pareillement - le manipulateur gagne toujours - être gisant "comme ça", le visage devenu carapace, pesanteur étendue, charnellement vouloir aller soutenir les étoiles ?



A la suite des terrils, de qui l'oreille frissonnante, comme Iris de l'Is..., blotti dans le couloir des Os..., à nouveau mettre debout - pleures-tu ? L'irrigation du lieu-dit...

Nus comme la surface de la terre, allons à la surface de la terre
porter l'œil de la nuit dans nos mains!

DAS AUGEN DER NACHT AUF HÄNDEN TRAGEN

Der Indio kommt so nah er geht. Welche Stadt trüge nicht die weiße in ihren Eingeweiden?
Aber nicht in jeder Nacht wird sie wiedergeboren. Kühl ist die Hitze, die den Tag verklärt.

Wenn die Füße klemmen, was die Arme schuppen, wonach späht die Hocke ? Bis in den
Kniefall halten uns Kniee aufrecht, sogar am Nirgendort, wo Kies nachschiebt und Sand
nachrutscht, doch beide still liegen. Und da geht es lang, immer schön durch die Enge, in
die ein Hang sein Gegenüber getrieben! u-o u-o-u

Eines haben wir noch, sonst haben wir nichts mehr. Von der letzten Kultstätte zur ersten
Kulthandlung wandert allein das Kultgerät mit : eine unscheinbare Tragfläche, die zu
mancherlei zu gebrauchen. War es nicht immer so, wie es immer sein wird? Die erste
Kulthandlung führt das Kultgerät wieder seiner höchsten Bestimmung zu : der von der
letzten Kultstätte erniedrigten, uns von ihm aufrichten zu lassen. Indem sie es einfach
hochhält, ersetzt die Hingebung aufrichtig die Eingebung damit - oder was ihm auferlegt...

+

Die Ruhe selbst steht rund darüber.

Ein bloßer Rückschluß, den uns das Manipul gestattet, grosso modo "Seht her, ich bins" ?
Denn selber stellt sie sich nicht vor.

Sie wird es indes schon einmal getan haben. Wie wäre sie sonst auch in einer Sänfte noch,
durch wieviele Schleier von Bildflächen zu erahnen?

Ein matter Abglanz wird uns von ihr vorgestellt, und der läßt sie uns im Rücken stehen.
Also er wird hochgehalten, und sie richtet uns auf...

Geisterhaft verstärken sich die Salze auf den Verfaltungen des Nirgendortes. Hier und da
drängt das Manipul sich durch Vermutungen ein.

Aufstehen unvermeidlich !

Der Indio bleibt so fern er steht. Auf welcher Katze spielte der Mondschein ohne Zugabe?
Aber nicht alles ist dabei freigestellt. Auf leisen Sohlen nähert sich die nackte Stunde, die der Erde ganz gehört.

o-u o-u.. graziöse Spielvorführung, Beine, die wohin wohl steigen, Arme, als schwängen sie mit der Schale fort - quasi una fantasia ? Attention please : wenn die gehaltene sich, oder sie zu halten, ins Belieben eines Haltenden stellt, kann sie unhaltbar werden. Wie soll sie uns dann noch aufrichten, so der Halt gestellt wirkt ? Als "ein letztes Ding" über die Maßen schwer geworden -

pillar, pilar, pi ----- von Linien des Nirgendortes, um uns selbst verlängert : als wandelte blanker Schatten den Grat ! Doch die erste Kultstätte zeichnet sich ab. Vor uns, erstarrt zum Abzeichen, eine Kulthandlung, deren Träger mit dem Kultgerät verschmolzen. u-o-u- die immerletzte : noch heißes Zeichen, wie an den Himmel geheftet, hineingestemmt ! Und wie es gesetzt, so sind wir gestellt ? Sinds und sinds nicht : untragbar "erbaulich", in die Kniee gezwungen, geradezu unaufrichtig. Ob keines nicht besser als eines, das uns von Kopf bis Fuß... unterdrückt?

+

Soviel Licht hat die Nacht, und mit soviel Licht laßt uns nicht hinterm Berge halten !

Nun abgeworfen, was nicht auferlegt, von der Erhöhung, die erniedrigt - von wo es nicht mehr weitergeht, weil wir nicht weit genug gegangen ?

Die nichts aufrichtet, werden aufständisch - aber deshalb schon zu Willfähigen des Manipuls ? Und wollen selbst das Kultgerät sein...

Sich genauso verlieren - das Manipul gewinnt immer - "und so" daliegen, das Gesicht verschalt, breitlastend fleischlich die Sterne erstützen ?

Dem Schotter nach, wessen schauerndes Ohr, als Iris der Is.. ins Couloir der Os..... geschmiegt, wieder aufzurichten - weinst du ? Die Irgendbenetzung.....

Nackt wie der Erdboden laßt uns am Erdboden
das Auge der Nacht auf Händen tragen !

Note :

Ce texte, conçu à partir des photos reproduites ici en photocopies, a été écrit pour l'exposition «Prises de Lune» de Verena Loeliger et Yves André à la Galerie Filambule de Lausanne, en juin 1991. Comme le précisait Yves André dans une lettre du 18 septembre 1995, les 15 photos grand format (de 45 à 100 dm²) ont été réalisées dans une gravière, près de Neuchâtel, en 1989 et 1990. Le concept de départ proposé par Verena Loeliger a évolué, après des discussions entre les deux artistes, vers un but commun : «Montrer une image de la femme déesse... en liaison avec les profondeurs de la terre, sable, et de la légèreté des astres, lune et étoiles... La réunion de ces éléments... avec la chorégraphie imaginée par Verena m'a semblé intéressante pour faire partager ces instants sortis de notre mémoire», écrit le photographe.

ENVOI DE : Pierre Donkov

TITRE : Au-dessus de nos forces

réduits à la passivité banale et au mépris
 des heures c'est d'autant moins tenable
 on n'épingle pas les êtres pourtant
 la négligence l'indifférence est telle
 et le partage en nous
 si bien qu'elle est déchirante
 la beauté le sourire chaque être
 ne regardez pas
 c'est vous qu'elle appelle
 qui n'entendez qui déformez
 dont le visage se déforme à mesure
 cesse le feu de sa nuance
 vous êtes si accrochés
 dans la misère détenus par la peur
 épuisés de vanité à la poursuite de l'indolore
 recroquevillés dans le semblant
 de la famille petite
 tout devient si étroit
 sans votre abandon
 manque
 mais si vous le sentiez
 comme votre beauté fait trembler
 comme elle s'incarne
 tant et tant
 dans vos yeux parfois la braise
 rendue à l'inverse
 une trace de lutte encore
 avant que l'affadissement ne l'emporte
 notre amour vif

ami soudain en mouvement
blessent tes entraves
crissent sur la peau
tout ton corps
les poignets joints la défiance
se retourne s'appuie
oublie-moi oublie-moi oublie-moi
c'est une mort déplacée
elle défigure
en ne nous touchant pas
le contact est si proche
l'indirect plus absorbant
pourtant une part résiste encore
le poème est ininterrompu
seul à souffrir vraiment
aimant ses ennemis
étouffant pressé tourmenté vers l'éclaircie
continuant
prenant sur lui que tout le souffle disparaisse
jusqu'à ce que la liberté s'impose
et que le souffle lui-même vienne

ENVOI DE : Jacques Montroyal

TITRE : Passengers

I love you from Anchorage to Vancouver
from Vancouver to Montreal
from Montreal to New York
from New York to Cork
from Cork to Liverpool
from Liverpool to Tokyo
the river go
from Tokyo to Singapore
from Singapore to Alice Springs
from Alice Springs to Adelaide
from Adelaide to Hobart
from Hobart to Belo Horizonte
from Belo Horizonte to Rio de Janeiro
from Rio de Janeiro to Paris
"en Concorde" departure to New York
"correspondance pour Nice"
we've decided to spend a day in Chantilly
because of the song of the cream because of the "Très Riches Heures"
I love you
from Chantilly to Reims
from Reims to Strasbourg
thinking and singing a marriage
from Strasbourg to München
from München to Firenze
from Firenze to Orbetello
from Orbetello to Roma

from Roma to Palermo
from Palermo to Siracusa
from Siracusa to Pantelleria
from Pantelleria to Athens
from Athens to Roma
I love you so much
soul eyes
welcome
I want to talk about you
in a sentimental mood
my one and only love
do yo know what it means
from me to you
I love you so much

ENVOI DE : Armelle Cloarec

TITRE :

Enfants, comme vos pas, de loin, annoncent d'ici toute la joie! A un jet de pierre, vos voix embrassent la distance, comme chacun, dans une ronde, sa préférée. La distance, ainsi paraît : chaussée de joncs, jonchée de fleurs.

Si chères et soudaines, les voix enfantines, ce qu'elles annoncent, ici présent, est-ce l'éternité ? Enfants, pour qui attendre, tout autour de vous réuni, suffit à faire un jeu, jusqu'à ce que vous étreigne la pleine joie, la peine entière ; vous parlez chaque fois, «juste au moment où», tout haut le cœur. Comme chacun, nous l'avons su : être un éclat de voix, la joie entière ; rien, en dehors d'une chute. Dans le silence, reçus, ce qui fondait sur nous, alors seulement nous prenait contre lui, le don des larmes, leur lente et chaude montée. «Touché!» Comme vous jetez, à poignées, au jour, ainsi de communion, pure, l'exclamation ! J'entends : «Touché!» D'un jet, premier, d'un seul. Dans la joie, un tour de corde, comme elles font leur entrée, les voix enfantines! «Une fois», ce que c'est, les enfants le savent mais, toute la vie, comment le soutenir : entrer, tout voir ainsi entrer, comme au plus fort du jeu, dans le cependant ; entrer longtemps au beau milieu, soudain sortir ? Comme monte et descend votre voix! Oh! simple géodésie. Au jour, aux tendres pousses du printemps, vous disputez la tête, pour être : c'est à cœur joie, portée entière et contrepoint de ce que «poindre» en silence vous dit, en toute chose, poignante. Vous êtes la petite bande dissipée des nuages, l'éclat du jour, l'heure ; le départ qui laisse, à l'excès, dans l'abandon ; le tour gracile du poignet, le sol sonore de la corde. Vous trouvez tout en même temps : le pied d'appel, la syllabe accentuée, la joie du saut ; de vous-mêmes, rien ne reste en arrière. Vous avancez la main – les tout petits – pour tout saluer, appelez par son nom la pierre aussi bien qu'une sœur ; revenez sur vos pas, oubliez votre but, pour une feuille morte. Avec vous l'emportez, comme vous aimez, en marchant, porter le poids du corps sur une seule jambe, ou le glaïeul confié, au retour du marché, le long du bras, en balancier. En rythme, suivant le pas du cloche-pied, vos questions, d'elles-mêmes reparties, sonnent, ce bonheur, vous le savez ; ainsi : que tout veut dire. Vos jeux sont des poésies, au recueil aussi beau que le pré. Sous le préau, les choses premières, sitôt que nommées, d'elles-mêmes viennent, en cercle, au bord de cristal, chanter. Dès que stipulées, comme fraises, du sépale étoilé, en se détachant, soudent d'un coup tout ensemble. Oh! vous, pour qui le jour dit, en nuits, demande d'être posé, sur les doigts : deux brèves ; celle qui reste : une longue. Enfants, qui habitez l'orée de la connaissance et n'avez pas goûté au fruit dénaturé, en chacun, comme l'été, dans ce qu'il a été, vous revenez nous dire : «Vous brûlez». Oui, si, au céleste parloir, silencieux, nous sommes, du Bois dormant, et sentons que c'est à elle, la Nature, la toute première, la prévenante, prémices de toute beauté, à elle que nous devons de nous reprendre ; alors, oui, à être, nous commençons.

Où va cette jubilation d'enfant
à répéter un mot inconnu ?
«Enfant»
dont portent les attitudes, le mystère d'un nom.
Celui-ci, mon premier, vient du latin «fari» :
parler,
à rapprocher de «fas» :
permission, ordre des dieux.
«In-fans» : qui ne parle pas ?
Parle de ce que parler veut dire.

Jubilation à compter, jusqu'à combien ?
Dizaine, en espalier ; de *onze* à *seize* : rêve
d'azimut. De *zéro*, point, sinon en boucle, le
retour de zootrope... «Où donc la course des
nombres finit-elle ?» La joie de compter suit
l'attrait des manèges. Ainsi, se fait jour l'idée :
que nulle nuit n'arrête, des nombres, la course.
Tout comme, *peut-être*, se poursuit le tour sous
la bâche... Le moment de s'endormir lançait les
premiers raisonnements sur la pente très douce
d'un bateau de sauvetage, pendant que le
mouvement et les pas dans les pièces voisines
indiquaient un quart : très doux régime de veille
dans une salle des machines ; s'endormir, avec
soi, emporter toute question dans la nuit
merveilleuse ; donner à l'une, la finition de
l'autre. *Et si...* Ainsi se levait un rideau – mystère
même – sur des secrets de chapiteaux ou
– défilé de manège, en directions opposées,
comme au cœur de la forêt, l'ensemble, dans le
«séparons-nous» –,
pour les filles, passer sous les rideaux,
c'était sur leur front sentir l'infinité.

Jusqu'à combien coller ?
Pour apprendre
dans l'inquiétude
tendre l'oreille
où
déjà
aux buissons des bruits indi-
ciels nous sommes, l'exégèse,
d'ici-là, l'aiguillon.

La nuit – pour nous,
moins difficilement que le jour –
peut-elle,
une fois le jour dételé,
dire
l'abord : tout à la fois,
l'arrivée et le lieu où l'on arrive,
la présence et le début d'une rencontre,
l'accueil et le jour sous lequel apparaît
l'abordé ?

Avez-vous vu un enfant faire semblant de lire ?
Ce que sa voix entonne, c'est la joie de cueillir.
«Cueille» ou «cueillaison» :
action de cueillir et saison où l'on cueille
Où
tombe
dans la main
mûre au torchon écarlate :
«maintenant».

Disparu : l'afflux en un point de l'effort, en pleine course, le point de côté. (Malgré toutes ses sublimes attentes, manque à l'enfance l'expectative merveilleuse : l'attente du second souffle.)

Nous souvenir : comme nous étions émerveillés que droite et gauche nous traversent ; enfants, la lune nous l'apprit, le ravissement d'être perdus ; brille, devant cherchée, c'est derrière qu'elle se trouve. Vu! Ce soudainement, comme il assemble dans la surprise tous les coins ; comme il plie l'un sur l'autre les bords du temps, le souvenir!

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés, la belle que voilà, ira les ramasser... Ce début de chanson nous l'apprit : la simple causalité est comme le puits par rapport à la feuille, infiniment l'inégal des lois d'enroulement des volubilis, l'inégal des lauriers, dont la coupe imposa de ne plus aller au bois... ce dont la raison, laissée en blanc, entière se retrouve dans la gravité où s'entendent deux futurs à parler du révolu : par deux fois, ce qui viendra apportera de «ne plus»... aller, peut-être même, à nouveau fleurir... De quelle tristesse et de quelle joie devait alors retentir l'invitation : «embrassez qui vous voulez!» Et quel sens de vouloir pouvait alors prendre la tête, voulait ainsi se faire entendre ?

Comme «collines de l'Ile-de-France suffisent», à la journée suffit cet air, simplement offert par la voix d'une boulangère, voix à dessein d'orner, sans intention particulière, d'assortir, avec le pain, la poésie, fève, à peine dissimulée. Comme elle donne, simple dans la joie, la voix : l'humanité! Comme elle connaît d'avance tous les traités de poétique! Oui, c'est à dessein d'orner que celle-ci répète, non qu'elle ne soit pas sûre, mais pour, avec la confirmation, s'allier, avec la voix de celui qui passait, commande, dans l'air, une telle grâce ; sa voix, ses gestes emprunts, comme ils vont ensemble ; en contrepoint, idéalement, accentués. De cette disposition radieuse qu'eut sa voix, un poème moderne pourrait recevoir le signe et la confirmation. Du plus simple, la merveille, comme elle répéta, pour rien d'utile, avec une courbe mélodique exemplaire, rosette ensuite entre ses doigts (où partout repose, surhumaine, l'inspiration poétique, une rosace il y a). L'éclair. D'un nom, l'apparition. Oui, «avec ça, ce sera tout». Emporter ce souvenir, avec, à la main, l'éphémère petite coiffe de papier. Tendresse.

Vu chasser les gnous au Ngorongoro. Dans la réserve, les milans – de quelle fable ? – rafflaient de petits pains dans les mains des touristes. Riz et coton sur les flancs du Reriz. Tendus des filets à Pacha Mama Grande, la Terre Mère, afin que donne enfin la brume, comme perle la pluie sur une toile d'araignée. Au Cap, restée trop longtemps à survoler des bancs de poissons pour des rabatteurs attendant sur la plage mon signal avant de bondir dans des zodiaques. Je guidais leur course avec un talkie-walkie ou était-ce un portable ? Leur donnant le signal et le moment où lancer les filets à l'approche du banc. De mon hélico, attendant qu'ils se déplient en traîne...

Cinq minutes devant la T.V. Prodigeux jumelage : banalité, illumination. Mais pas de retrouvailles. Impossible de dire ici que le monde est petit ; «petit», en l'occurrence, étant pour le monde une tautologie et une forme hypocoristique, semblable à celle par laquelle ma tante appelait «mon mignon» ou «ma mignonne» à peu près tout le monde. Une forme de caresse. Semblable à celle que donne, avec ces mots, une mère à son enfant : «comme il était sage!» (La grammaire, si souvent traversée d'un souffle comme un champ de graminées, voit d'ailleurs ici un «imparfait de mignardise».) Le sens de cet imparfait, une mère ne l'a pas moins qu'un grammairien ; celui d'«hypocoristique», ma tante, pas moins qu'un érudit. Ce n'est pas qu'elles s'y connaissent mieux. Mais elles y sont. Dans le poème. Entrent dans la danse. Embrassent. Bien à vous.

Guirlande de signes :
le point et la virgule
avec ligatures
pour toute notation :
les neumes
dans le plain-chant
indiquaient à la voix
de monter, de descendre, de se tenir à l'unisson,
sans donner la note et le degré précis de
l'ascension,
la mélodie, connue par cœur
étant donnée, ce don faisait :
l'usage.

Rien de «rem» : chose.
– «Oh! Tu t'es fait mal ?»
– «Ce n'est rien.»
Une chose absente. Vraiment ?
«Rien», ainsi revient la joie enfantine à saisir au
vol un mot inconnu, répéter
par sens inné de la mélodie.
Attendre le moment où s'élancer, comme c'était
s'y entendre !
Pas de raison pour que nous abandonne
cette joie.

Fuse,
une fois franchi le seuil,
un temps d'attente respecté,
en dépit du carillon d'entrée :
« Personne ?»
dit en montant la voix, passant
– quelle ligne au Fossbury ? –

comme un regard par dessus l'épaule
– sur quelle phrase ? –
tombe
le poids léger d'un moment.
Personne,
pour répondre, c'est le monde.

Neige : tombe juste il y a,
et Sonotone au sol des pointes de danseuses.
Ce bruit, l'entendez-vous ?

Mots avec retardateurs : à l'instant il semble
qu'ils nous éveillent, dans une chambre
nouvelle. Où sommes-nous ? Entre un mot et ce
qui vient avec lui, ce très léger retard, est-ce le
sentiment du tempo? Entre un mot et
(homonymie) plusieurs directions à suivre ; ou
un mot et, pour un temps, rien ; un mot et une
suite d'aiguillages. L'annonce d'une joie, toute
d'allées et venues. Le temps de retard où, dans
une conversation, c'est un silence, puis un
détour : «*touché par la crue des rivières*» qui me
vient, avant que celui avec qui je parle, l'être le
plus délicat que je connaisse, bientôt me donne
«*inondation*», qui me manquait, s'était évanoui
dans la nature. Ne plus savoir mon propre nom,
c'est bien cette crainte qui me saisit sitôt que
me laisse en plan la suite dansée de
l'enchaînement.

En plan... Ce défaut de mémoire nous place
devant l'absence de trace d'une terre et d'un
ciel de neige.

Neige
du terre
ciel la ?
Fondu enchaîné fondamental. Comment
l'énoncer cet ordre ?
Enseveli sous l'ordinaire,
qui veut qu'une chose se substitue à une autre
qui s'efface,
qui veut la séparation ?

Dans l'air, en suspens, la voix sait toutes les
nuances. Mais d'où lui vient son diapason ?

La rangée de boutons d'une veste,
mis le matin, défaits le soir,
garde un symbole des différences :
droite, gauche ; féminin, masculin...
L'icône d'un bourgeon,
d'un pur passement invisible, l'image.
Dans le souci, rosaire sous les doigts, se fait jour
l'idée, corollaire – petite corolle – il est :
une seule floraison où versent toutes formes
d'annuité, dans le repos des choses,
affleure.

Bleu de travail et bleu des vestes chinoises :
international du poème.
Cortège des sources, qu'aucun calicot jamais ne
précéda.
Seul drapeau : cette risée sur le champs des
coquelicots,
rire de la terre où vagues et nuages jouent
à saute-mouton.

Velcro, vraiment ? Scratch ? Non, c'est la
promesse des fleurs qu'il nous faut ; oui, pour le
matin nous préparer :
assortir.

Au fanion des fanfreluches mêmes,
rayonnement.

Ainsi, le soin des femmes est un hommage au
fanement des fleurs.

Leur nom les y oblige ; à la félicité, les lie
aussi.

Fichu à fleurs des Kolkhoziennes, motifs au
dessin d'initial, à dessein d'être nos établis,
comme tables et tabliers. Secret dessin de
passementerie, qu'un ensemble de mots,
petit nœud nuptial, sur l'envers, laisse voir.
Mots comme « orner », « ourdir », « ordonner » ;
dérivés d'« ordiri » : commencer à tisser et,
peut-être sous l'influence d'« oriri » (→ orient),
« commencer, entreprendre ».

Portée :

L'étendue où arrivent, pas seulement la main, l'ouïe, le regard, la voix, le pas, seulement. Mais tout ce qui a quelque importance. Tout, portail de longues traversées ; opportun, ce qui arrive au port ; vient à nous, sillonne et nous traverse. Dans un chassé-croisé de départs, d'aller-retours, de «en» à «y» : j'y suis. Portée : aptitude à comprendre. Portée d'une balance : le poids qu'elle peut porter. Terme commun : de marin, arpenteur, tisserand, lapidaire (désigne la place dans laquelle doit être logée la pierre que l'on veut sertir)... L'étendue laissée libre sous une pierre placée horizontalement et soutenue en l'air par un ou plusieurs points d'appui. Les cinq lignes de la partition. Le nom des branches – vraiment, le portent-elles encore ? – celles que le cerf a pliées ou rompues avec sa tête, et qui sont autant de traces de son passage. (Il y a des langues où, dans cette phrase : «Le cerf que j'ai chassé hier», les mots «que j'ai chassé hier» s'incorporent avec «cerf» et en suivent toutes les modifications. Ainsi, au chasseur qui suit sa trace sur le sol ou sur les branches, apparaît, différemment d'une langue à l'autre, néanmoins... ce ne peut être le même cerf.)

Chercher le sens d'un mot et trouver ce que l'on est en train de faire. Chercher les traces d'un passage, c'est bien ce que fait celui qu'intrigue la différence des sens d'un mot, que ravit le sens silencieux de leur mutuelle et secrète entente, ou reprend – par défaut de savoir, la crainte qu'une pièce ne manque demandant à reconstituer à cause d'elle un ensemble – la joie enfantine à deviner le sens : «Les chaînes s'ourdissent ordinairement par demi-portée» : sur un mot seulement, en cela restrictivement, déjà cependant, il entend un sens nécessairement tenu secret, entend la poésie.

J'oublie, à côté d'autres, ce sens : «portée : totalité des petits qu'une femelle met bas, en une fois». Et temps de la gestation. Entre celui-ci et le premier donné, merveilleuse est l'ampleur de directions croisées, d'allées ouvertes, dont la joie : se retrouver ici, s'orienter, la surprise même : c'est.

Le monde, l'ici-haut, n'est pas le même pour l'homme et pour tout ce qui, en dehors de lui, est vivant. Qui vient au monde, comme le monde vient à nous ? Donner le jour, pour les animaux se dit mettre bas. La portée de ce qui est, dont l'autre monde fait partie, ils n'en sont pas chargés, chacun, comme il se porte, va, avec lui, tout emporte. Pourtant, ils savent se dévouer. Mais être à portée de, être à même de, être portés : cela, pour eux, ne se peut pas. Cependant, ils nous parlent et, bien souvent, ce qui nous arrive, nous le pressentons dans la portée commune de nos vies dissemblables.

Sur une voile existe un point fictif où semble s'exercer la résultante des forces du vent. Pour un mot, le tour de ses acceptions donnerait-il un point semblable ? Aucun résultat mais un souffle. Non le point commun ou la plus petite étendue, mais... A tel point cependant, la motilité du Motif, souffrant seulement cet aperçu : un pressentiment. En nous, la résultante d'un souffle ?

Motif : Oh! zone qui ceinture la terre, on croit certains jours l'apercevoir : il suffit qu'une jeune fille en marchant glisse un serre-tête, cet épanchement de saule, et l'arc dans le ciel ouvert – tête en avant, phase du cérémoniel séchage des cheveux, avant, après, l'apparition enturbannée où son regard semble soudain celui d'une Asiate ; l'héliport des bras, comme un étui, ce mouvement d'hémélytre, pour placer l'un sur l'autre les coins de la serviette, en arrangement de coiffe, de quel pays, ainsi, le pli ? – le mouvement de revenir, en ramenant toute la chevelure, tout replacer ; ce geste, le voyez-vous ? C'est un principe d'orientation. Corne de brume. Barrette de mémoire vive... Toute grâce récite les grâces. Remercie.

Le motif est là, depuis longtemps dans la langue. Un tissu uni d'impressions dont il nous faut l'échantillon pour voir au jour. Ce n'est pas *dans* la langue qu'il faut dire. (Hors d'elle, pas de dedans, pas de trains pendulaires où s'agencent en souplesse les formes d'un mystérieux être ensemble, être parmi les siens, dont le sens, dans ce qu'aujourd'hui nous entendons par race ou ethnie, a perdu le sens : progrès de la science.) Nouvelles du jour.

Ramage : sur une étoffe, rameaux représentés.

Chants d'oiseaux dans les branches. Babil des tout petits.

Rameaux : dessins de tiges, ramures d'arbres,

fragments de généalogie, lignes des massifs qui se détachent d'une chaîne de montagnes en directions opposées.

«Le ciel n'est pas bleu.» – «Oui.» A la place de «si» après une phrase négative, l'erreur enfantine, distinctement, fait entendre un oui. Plus aucune forme atone. Autrefois, les écoliers répétaient – était-ce comme pour nous, la bande résolue : «*mais ou et donc...*» ? En l'absence de mélodie montante disparaissait, avec la question, la gravité d'une disparition. La suite ne présentait aucun visage. Comme «Montmartre», qu'enfant, tout tabouret monté, on me promettait de voir. Personne. Un nom, de plusieurs façons, pouvait rester en plan. A défaut d'une accentuation juste, à l'appel des présences arrivait : que tel ne puisse se reconnaître ; s'il n'assurait d'un oui l'unité visage nom, dans la lune devait être – : «Dans un grenier, on n'y voit grain ; dans une cave, on n'y voit goutte.» La négation avait l'intensité de la nuit ; mimétique, la blancheur des animaux vivant dans la neige. «Ne... mie» gardait, du pain, la forme amie d'un assentiment.

Petit trésor : «mot», «noix», «pois», «espi», «esperon», «dé», «bouton», «denier», «pomme», «grain», «ail»... entraient aussi en composition avec «ne».

Affirmation ou négation : pressentir ce que la logique et la grammaire, débordées, ont annulé. Comment disent les autres langues ? Le grec, il paraît, comprenait tout autrement.

«Exemple : si je dis : "Le ciel n'est pas bleu", il entend non pas : "Je nie du ciel qu'il soit bleu", mais "Je dis le ciel en lui ôtant la bleuité".» La négation soustrait du ciel, le bleu ; pose le bleu, le ciel et l'abîme. Si peu, et cependant, tout est changé. Je dis le ciel en lui ôtant la bleuité : rien que je puisse ôter qui ne lui appartienne, de quelque façon, ne se tienne devant moi. Rien qui ne lui appartienne. Parfaitement, «ne» le sait une lancée demeurée en suspens, qui, d'un pas, n'avance.

Merveille : qu'à l'explication se soustraient l'ellipse comme l'explétif. Restent pour elle un point de fuite. Belle, l'échappée, où donne-t-elle ? Point n'y répond sinon : de l'obscur, la nécessité sentie, elle-même avère l'éclaircie ?

Taire la vérité, ou taire : arrêter de jouer d'un instrument ; merveilleusement, se taire.

«Silens» : la lune à son déclin, invisible. «Silens» : le bourgeon et le sarment qui n'apparaissent pas encore. «Silens» de «silere», indifféremment traduit par : «être silencieux» et «se taire». Le verbe latin existe à la forme passive. L'on traduit : «être tenu sous silence». Entre le latin et le français, un pas à rattraper. Il faut, à défaut de «être être silencieux», une périphrase.

«Pas de racine commune "sil-" en indo européen : les mots indiquant le silence varient d'une langue à l'autre.»

Enchantement du silence

«Un arbre en fleur», c'est au singulier. «*En fleur* signifie : *dans le temps de la floraison*», dit le dictionnaire. Savoir silencieux de l'usage, qui ne dit pas ce que signifie que soit ainsi laissé en blanc le fleurissant, que jamais n'égale la somme des fleurs, à laquelle jamais ne se résout la floraison.

Retour aux premières formes. «Chanter», remplacé par «finir». Dictée : souci de l'accord, dont il eût fallu nous dire qu'il était partout, si peu dépendait de nous. Joie, comme après une promenade trop longue, qui cependant flattait notre âge, du *point* que distinguait absolument des autres cette délivrance : «*final*». Ensuite, tout relire, reconnaître ce qui, jusque-là, surtout dans le moment où tout arrivait, n'avait pas eu le temps de se présenter à nous. Ne pas se laisser dépasser, suivre le rythme ; ensuite, distinguer les noms, reconnaître les visages. Quelques minutes pour tout relire. Aujourd'hui relire : le simple, énoncé, est un possible oracle.



SAXIFRAGE
E. C. A. T. G. P. S.

BEAUX-ARTS

1. Peut-on parler d'art contemporain aujourd'hui?

Oui, mais il est difficile à déceler dans la surenchère d'une production dite "artistique" et "culturelle".

2. Que pensez-vous de la querelle à propos de "l'imposture de l'art" ?

Que cette imposture soit dénoncée me semble nécessaire, par une prise de position et/ou par le travail.

3. Quels sont les artistes ou les œuvres qui vous ont orienté dans votre métier?

Beaucoup sans doute, mais plus particulièrement Rembrandt, Tàpies, Rothko : la lumière dans l'œuvre gravé de Rembrandt, la matière dans les tableaux de Tàpies, la présence, chez Rothko, de la couleur.

4. Quels sont les contemporains que vous citeriez comme "alliés substantiels" ?

Rothko, Ryman, Hantaï, mais aussi Vermeer, Chardin sont présents et donc contemporains (en moi – dans ma perception et ma conception de la peinture).

5. L'espace vous apparaît-il limité ou illimité?

Dans ma peinture, l'espace d'une surface limitée, est illimité : la peinture déborde et ouvre le champ.

6. Préférez-vous donner dans votre œuvre l'idée du mouvement ou de la stabilité?

Dans un espace animé d'un mouvement interne, je souhaite donner l'idée d'une stabilité telle que la peinture soit, là, présente, comme suspendue.

7. *Avez-vous des couleurs de prédilection?*

Non, du moment que les couleurs vivent, rayonnent, émeuvent par leur présence silencieuse.

8. *Pouvez-vous dire ce qui a le plus changé dans votre travail depuis ses débuts, ce que vous avez appris de lui?*

Par le noir et blanc au début, par la couleur ensuite, mon travail m'a enseigné la plénitude dans le retrait.

9. *Des textes littéraires ou philosophiques vous ont-ils accompagné dans votre pratique et, si oui, quels voisinages vous ont semblé les plus favorables?*

Proust, Ponge, Eckhart, Melville (*Moby Dick*), des textes de poésie ou de réflexion de la revue *Saxifrage*.

10. *Des goûts et des couleurs ne discutons pas?*

Discutons-en au contraire; sinon tout serait à prendre ou à laisser.

11. *La beauté vous semble-t-elle un terme périmé en art?*

Non; essentiel.

12. *Dans votre travail, distinguez-vous un moment théorique?*

Non, en tout cas pas en tant que recherche d'un système à mettre en pratique; mais plutôt des moments de contemplation.

13. *Qu'est-ce qui vous met au travail?*

Une nécessité, un besoin, "une raison de vivre heureux", comme le dit Ponge, ou encore, "de jouir du présent".

14. *"Posséder la vérité dans une âme et un corps" : cela regarde-t-il votre travail?*

Oui, si l'âme et le corps de la peinture sont empreints de beauté.

14 QUESTIONS A DES PEINTRES

REPONSES DE: Alberto CONT

1. *Peut-on parler d'art contemporain aujourd'hui ?*

Il y a des œuvres qui se font aujourd'hui. Elles sont donc contemporaines. Mais la question est de savoir si elles expriment une idée du monde, de l'espace, différente de celle d'hier, si elles inventent un nouveau langage, une nouvelle écriture. Je pourrais même dire que je peins entre autres, pour répondre à cette question.

2. *Que pensez-vous de la querelle à propos de l'imposture de l'art ?*

Je suis bien plus intéressé par le sens de l'Art que par les querelles. Elles ne sont souvent que des règlements de compte entre personnes, critiques, philosophes, etc... motivées par le goût du pouvoir ou répondant à des intérêts personnels.

3. *Quels sont les artistes ou les œuvres qui vous ont orienté dans votre métier ?*

Caravage. La Pietà de Michel-Ange à Saint-Pierre de Rome. La première fois que je l'ai vue, j'ai cru au miracle!

4. *Quels sont les contemporains que vous citeriez comme «alliés substantiels» ?*

Olivier Debré avec qui j'ai passé quatre années aux Beaux-Arts de Paris. La première fois que j'ai vu ses toiles à la Fiac, j'arrivais d'Italie. Ses grands formats, ses masses de couleurs ont provoqué chez moi une émotion intense, une véritable révélation. Nous avons entretenu un rapport très proche, durant mes années de Beaux-Arts et par la suite. Cela m'a poussé à réaliser un travail différent. Je dirais presque en opposition avec le sien. Mais comme chacun sait, les extrêmes se rejoignent. Matisse, Rothko, Stella à ses débuts, Kelly sont des créateurs à qui je voue une grande admiration.

5. *L'espace vous apparaît-il limité ou illimité ?*

L'espace me paraît illimité. Sa définition, sa représentation évoluent au fur et à mesure du temps et de l'idée que l'on a du monde qui nous entoure. Le pari des artistes est d'en définir de nouvelles représentations.

6. *Préférez-vous donner dans votre œuvre l'idée du mouvement ou de la stabilité ?*

Cela n'est pas quelque chose qui me préoccupe.

7. *Avez-vous des couleurs de prédilection ?*

Je travaille avec les couleurs les moins naturalistes possible. Je cherche des couleurs très artificielles, pour éviter qu'un bleu ressemble à un ciel, un rouge à du feu ou un vert à un pré, mais que le bleu ne soit que du bleu, le rouge que du rouge, le vert que du vert.

8. *Pouvez-vous dire ce qui a le plus changé dans votre travail depuis ses débuts, ce que vous avez le plus appris de lui ?*

Ce qui a changé dans mon travail est la disparition du geste pour laisser la couleur s'épanouir en liberté. Je me suis aperçu que moins le spectateur voyait ma présence, plus la couleur vivait par elle-même.

9. *Des textes littéraires ou philosophiques vous ont-ils accompagné dans votre pratique et, si oui, quels voisinages vous ont semblé les plus favorables ?*

Rien n'a été une vraie révélation ou un outil essentiel pour l'évolution de mon travail.

10. *Des goûts et des couleurs ne discutons pas ?*

Mais bien sûr!

11. *La beauté vous semble-t-elle un terme périmé en art ?*

Assurément pas. Mais l'intérêt est d'en définir de nouveaux canons.

12. *Dans votre travail, distinguez-vous un moment théorique ?*

Je pense que mon instinct de peintre me permet d'être bien plus intelligent, sensible et perspicace en peignant. Durant cette phase, j'arrive à aller plus loin. Vient ensuite le travail de décryptage, d'analyse de l'instinct, avant de se relancer à nouveau dans la peinture.

13. *Qu'est ce qui vous met au travail ?*

Le désir d'être pleinement dans l'instant, d'oublier le passé, de ne pas penser au futur, de vivre le moment intensément.

14. *« Posséder la vérité dans une âme et un corps » : cela regarde-t-il votre travail ?*

Mon intérêt se porte sur la quête de la vérité.

Alberto Cont est représenté par la Galerie Corinne Caminade

ENVOI DE :

Textes de David Smith

TITRE :

Traduits par Paul Lavalette et Pascal Schneider

Dream

A dream is a dream never lost
 I've had it inside a 4-8-4 on the top of a Diesel Engine,
 they have been in a size dream.
 I found an old flatcar
 asked for, and was given it—

Had I used the flatcar for the base
 and made a sculpture on the top
 the dream would have been closer

I could have loaded a flatcar with
 vertical sheets, inclined planes, uprights—
 with holes, horizontals supported—

I could have made a car with
 the nude bodies of machines,
 undressed of their details and teeth—

I could have made a flatcar with
 a hundred anvils of varying sizes and character
 which I found at forge stations.

I could have made a flatcar with
 painted skeletal wooden patterns

In a year I could have made a train

the flatcar I had is now melted in the open hearth and rolled into sheet. The beauty of the ballet of a white-to-red-to-black sheet in a fast-rolling mill at different speeds running back and forth billowing steam with the quenches is a memory for me of automotion fed by my flatcar.

The trucks were too old for the tracks, it was quite antique – despite the offer to put this flat on a modern flat for transport to Spoleto – the tunnels along the coast ruled out height for the work. The closest to realization came when Mulas chose to put finished work on the flat for his photos. So many dreams have been lost to lack of material, workspace, storage, etc., that one more becomes another wish.

Rêve

Un rêve est un rêve qui ne se perd jamais
J'en ai eu un dans une motrice, en haut d'un moteur diesel,
ils étaient dans un rêve grandeur nature.
J'ai trouvé un vieux wagon-plateau
je l'ai demandé, on me l'a donné —

Si j'avais utilisé le plateau comme socle
et fait une sculpture dessus
le rêve aurait été plus proche

J'aurais pu charger un plateau avec
des plaques verticales, des plans inclinés, des montants —
avec des vides, des portées horizontales —

J'aurais pu faire un wagon avec
les corps nus de machines,
déshabillées de leurs accessoires et de leurs engrenages —

J'aurais pu faire un wagon avec
une centaine d'enclumes de tailles et de modèles variés
que j'ai trouvées dans des ateliers de forge.

J'aurais pu faire un wagon-plateau avec
des motifs squelettiques en bois peint

En un an j'aurais pu faire un train

Le wagon-plateau que j'avais est maintenant fondu au four et laminé en plaque. La beauté de la danse d'une plaque, qui va du blanc au rouge au noir dans un train de laminage rapide, courant d'avant en arrière à des vitesses différentes, soulevant des nuages de vapeur pendant les bains, est pour moi un souvenir de l'automatisation que mon wagon a alimentée.

Les wagons-plateaux étaient trop vieux pour les voies, il était très vieux – la proposition de mettre ce plateau sur un plateau moderne pour le transporter à Spolète n'y a rien changé – les tunnels le long de la côte manquaient de hauteur pour ce transport. Ce qui a été le plus proche d'une réalisation de ce rêve, c'est quand Mulas a choisi de disposer des œuvres achevées sur le wagon-plateau pour prendre ses photos. Tant de rêves se sont perdus faute de matériel, d'espace de travail, d'entrepôts, etc., qu'un de plus se change en un autre souhait.

The Question—what are your influences—

From the history of art and the myth of woman
from the half of a part chewed chicken rib cage
and out of a fried salted mackerel spine
the structure of August hatched moths that come off the mountains
the color of moths that blind in my arc
out of Beethoven's E flat major, opus 31 and
the statement about intent he made at the time
from brush marks on a wall
the personages that grain pine boards
the grease spots on paper
the creatures in foliage
the statements of nature—the underlying structure
which forms the object, its whole or its parts—
related by associations not yet befouled by commerce
the nature of accident made by man as they fall in unity
as if directed by genes and generations
From Lahey's thrust, from Sloan's cones and cubes
from Matulka's cubist concept and aggressive inquiry
from Graham's eratic finesse from Davis' conversations
over ale at McSorleys or Stewarts over coffee, his
caustic disdain for the stuffed shirts in our professional
world, his enthusiasm for pine top Smith
From all my friends and contemporaries
Directives too come from the way swallows dart
The way trees fall
the shape of rocks
the color of a dry doe in brown
the way bark grows on basswood sprouts
the head of a turtle—the vertebrae
the memory of the soup it made
and the 52 ping pong balls it never laid
the roll of the mountains after the day's work
on the walk from the shop to my house
the way stars track
from bugs and butterflies under magnification
dividing to find the common denominators
the antennae, body movement to shape, the joints of the legs
and feet, squared by the memory of fish and the behavior of man
the ecstasy of a piano sonata and black coffee at midnight
the pieces finished outside the shop
the piece underway—the piece finished conceptually
the odds on the wall, the patterns in the rafters,
the stack of materials, the tools to form it and the work to come
the memory of 1 Atlantic Avenue, the odds on the wall,
the ship's ventilators that hung from the rafters, the
rusty rows of forging tongs
the banks of hardies, the forging beds, the babbitt ladles
the stacks of buffalo horn

Question : d'ou viennent vos influences ?

Elles me viennent de l'histoire de l'art et du mythe de la femme,
d'une demi-carcasse de poulet à moitié machée
et de l'arête d'un maquereau frit et salé,
de la structure des phalènes, écloses en août, qui viennent des montagnes,
de la couleur de celles qui se précipitent dans mon arc,
de l'opus 31 en mi bémol majeur de Beethoven et
de la déclaration qu'il fit à cette époque sur son intention,
des marques au pinceau sur le mur,
des personnages que dessinent les veines des planches de pin,
des taches de graisse sur le papier,
des créatures dans le feuillage,
des formulations de la nature – la structure sous-jacente
qui donne sa forme à la chose, son tout ou ses parties –
liées entres elles par des associations que le commerce n'a pas encore souillées,
et de la nature de l'accident provoqué par l'homme, alors qu'elles se rassemblent dans l'unité
comme si elles étaient sous la direction des gènes et des générations,
de la brusquerie de Lahey, des cônes et des cubes de Sloan,
du concept cubiste et de la recherche agressive de Matulka,
de la finesse fantasque de Graham, des conversations de Davis
sur la bière chez McSorley ou de Stewart sur le café, de son
dédain caustique pour les individus suffisants de notre monde
professionnel, de son enthousiasme pour Smith à son apogée,
de tous mes amis et contemporains,
Je reçois des directives aussi de la façon dont les hirondelles fendent l'air,
de la façon dont les arbres tombent,
de la forme des rochers,
de la couleur brune du poil sec de la biche,
de la façon dont l'écorce pousse sur les rejets de tilleul,
de la tête d'une tortue – ses vertèbres,
le souvenir de la soupe faite avec
et les 52 balles de ping-pong qu'elle n'a jamais pondues –,
de la rondeur des montagnes après le travail de la journée
sur le chemin de l'atelier à la maison,
du chemin tracé par les étoiles,
des scarabés et papillons sous agrandissement,
pendant que je divise pour trouver les dénominateurs communs
les antennes, le mouvement du corps vers sa forme, les articulations des jambes
et des pieds, encadrés par le souvenir du poisson et du comportement humain,
et aussi de l'extase que donnent une sonate pour piano et le café noir à minuit,
des œuvres finies à l'extérieur de l'atelier,
de la pièce en cours – de la pièce finie en pensée,
des nombres impairs sur le mur, des motifs dans la charpente,
du matériel entassé, des outils pour lui donner forme et du travail à venir,
du souvenir du 1, Atlantic Avenue, des nombres impairs sur le mur,
des ventilateurs de bateau qui pendaient des chevrons, des
rangées rouillées de pinces à forger,
des batteries de tranchets, des berceaux des forges et des coulées de régule,
des piles de cornes de bison,

the boxes of barrier reef pearl shell
the baskets of pistol handles in various stages of finish and polish
the rows of every revolver frame ever made, the clatter of
barge fuel pumps, the backwater roll of an incoming ferry
the crunch of Levy the barge oiler walking thru the cinder
yard out the gate for coffee
from the way booms sling
from the ropes and pegs of tent tabernacles
and side shows at country fairs in Ohio
from the bare footed memory of unit relationships on
locomotives sidling thru Indiana,
from hopping freights, from putting the engines together and
working on their parts in Schenectady
From everything that happens to circles
and from the cultured forms of woman and the free growth
of mountain flowers . . .
From no one, individually, but selections
from the cube root of all in varying
context.

des boîtes de coquilles nacrées des barrières de corail,
des paniers de crosses de pistolet à des stades variés de finition et de polissage,
des rangées de carcasses de tous les revolvers imaginables, du vacarme des
pompes à carburant pour péniche, du sillage d'un ferry à son arrivée,
du crissement du pas de Levy, le graisseur de péniche, marchant à travers le dépôt
de cendre et passant la grille pour un café,
de la façon dont les flèches de grue sont suspendues,
des cordes et des piquets des églises de toile
et des petits chapiteaux aux foires agricoles de l'Ohio,
du souvenir pur des rapports entre les cheminots sur
les locomotives qui se glissent à travers l'Indiana,
des cargaisons bringuebalantes, des assemblages de moteurs et
du travail sur leurs éléments séparés à Schenectady,
de tout ce qui arrive aux cercles,
des formes que les femmes cultivent et de la libre croissance
des fleurs de montagne...
De personne, individuellement, mais de sélections
de racines cubiques de tout cela dans des
contextes variables.

traduction de Paul Lavalette

The Question—what is your hope

I would like to make sculpture that would rise from
water and tower in the air—
that carried conviction and vision that had not
existed before
that rose from a natural pool of clear water
to sandy shores with rocks and plants
that men could view as natural without reverence or awe
but to whom such things were natural because they were
statements of peaceful pursuit—and joined in the
phenomenon of life
Emerging from unpolluted water at which men could bathe
and animals drink—that
harboured fish and clams and all things natural to it
I don't want to repeat the accepted fact,
moralize or praise the past or sell a product
I want sculpture to show the wonder of man, that flowing water,
rocks, clouds, vegetation, have for the man in peace who
glories in existence
this sculpture will not be the mystical abode
of power of wealth of religion
Its existence will be its statement
It will not be a scorned ornament on a money changer's temple
or a house of fear
It will not be a tower of elevators and plumbing with every
room rented, deductions, taxes, allowing for depreciation
amortization yielding a percentage in dividends
It will say that in peace we have time
that a man has vision, has been fed, has worked
it will not incite greed or war
That hands and minds and tools and material made a symbol
to the elevation of vision
It will not be a pyramid to hide a royal corpse from pillage
It has no roof to be supported by burdened maidens
It has no bells to beat the heads of sinners
or clap the traps of hypocrites, no benediction
falls from its lights, no fears from its shadow
this vision cannot be of a single mind—a single concept,
it is a small tooth in the gear of man,
it was the wish incision in a cave,
the devotion of a stone hewer at Memphis
the hope of a Congo hunter
It may be a sculpture to hold in the hand
that will not seek to outdo by bulky grandeur
which to each man, one at a time, offers a marvel of
close communion, a symbol which answers to the holder's vision,
correlates the forms of woman and nature, stimulates the
recall sense of pleasurable emotion, that momentarily
rewards for the battle of being

Réponse à la question «Quel est votre espoir ?»

J'aimerais faire de la sculpture qui s'élèverait
des eaux et se dresserait dans les airs
elle entraînerait la conviction et serait porteuse d'une vision sans précédent
elle jaillirait d'un plan d'eau transparente
pour s'étendre aussi naturellement que les rives sablonneuses avec leur rochers et leur
végétation
les hommes pourraient la voir comme une évidence qui n'appellerait ni l'agenouillement
ni la crainte
parce que ce serait chose naturelle comprise dans le phénomène de la vie, une
continuelle déclaration de paix
Sculpture émergant d'une eau non polluée où les hommes pourraient se baigner, les
animaux venir boire : un havre regorgeant de poissons, de coquillages et de tout ce qui
peut s'y trouver naturellement
Je ne veux pas en rester au fait acquis,
moraliser, célébrer le passé ni vendre un produit
Je veux une sculpture qui traduise l'émerveillement de l'homme,
à l'image de ce que sont pour l'homme en paix, savourant l'existence,
l'eau vive, les rochers, les nuages et la végétation
cette sculpture ne sera pas la demeure mystique
du pouvoir, de l'argent ou de la religion
Elle n'aura d'autre message que son existence
Elle ne sera pas un ornement délaissé au milieu des temples de l'affairisme
ou des maisons hantées par la peur
Elle ne sera pas comme une tour bardée d'ascenseurs et de tuyauteries, optimisant sa
rentabilité locative, avec déductions, taxes et gestion de l'amortissement des moins-
values permettant l'encaissement de dividendes
Elle dira qu'en toute quiétude nous avons le temps
que l'homme est voyant, qu'il a été nourri, qu'il a travaillé
elle n'incitera pas à l'avidité ou à la guerre
Mains, esprit, outils, matériau, tout ce qui y entrera
constituera un symbole propice à l'élévation de la vision
ce ne sera pas une pyramide destinée à soustraire au pillage une dépouille royale
elle n'aura pas de toit reposant sur des vierges ployant sous le fardeau
ni de cloches sonnant aux oreilles des pêcheurs
ou couvrant les coups fourrés des hypocrites, on ne recevra nulle bénédiction
de sa lumière, et son ombre n'aura rien d'inquiétant
cette vision ne peut être celle d'un unique esprit – un concept unique
ce serait plutôt comme une petite dent à l'intérieur du rouage humain
elle fut le vœu gravé sur la paroi des grottes
le dévouement d'un tailleur de pierre à Memphis
l'espoir d'un chasseur du Congo
Ce peut être une sculpture qui tienne dans la main
ne cherchant pas à en imposer par une magnificence outrancière
offrant à chaque homme, en propre, la merveille
d'une communion intime, un symbole répondant à la vision de celui qui prend en main,
accordant les formes de la femme et celles de la nature, ravivant
les sens, le plaisir de l'émotion vécue, qui, immédiatement,
donne sa récompense à l'être dans sa lutte

traduction de Pascal Schneider



REFLEXIONS

PRESENTATION :

Nous avons demandé à François Fédier de bien vouloir nous accorder une série d'entretiens, consacrés à deux livres qu'il a publiés en 1995 : *Regarder voir*¹, un recueil de ses derniers textes, et les *Ecrits politiques* de Martin Heidegger².

La parution de ces entretiens s'échelonne sur plusieurs numéros de Saxifrage. Nous donnons ici la retranscription du premier, précédée d'une présentation afin d'en éclairer la lecture.

A travers ces entretiens, nous aimerions tenter de contribuer à dissiper, autant qu'il nous est possible, un certain nombre de confusions relatives à Heidegger, à sa pensée, mais touchant aussi à notre situation contemporaine. Parmi toutes les confusions qu'entretient notre époque, celle qui mêle le nom de Heidegger au nazisme n'est, à nos yeux, pas la moindre.

De celui que l'on présente si volontiers comme «le plus grand penseur de ce siècle», dire qu'il était «réactionnaire», «pro-nazi», «antisémite», «dénonciateur de Juifs pendant la guerre», nous semble relever d'une perversion d'autant plus redoutable que ces attributs paraissent ainsi être parfaitement compatibles avec le fait d'être «le plus grand penseur». De telles affirmations apparaissent à beaucoup comme autant de vérités : c'est vrai puisqu'on le dit et le redit, ce «on» désignât-il un ensemble d'esprits distingués, illustrant la manière dont la «pensée dominante» séduit en tant qu'«indépendance d'esprit», laquelle n'hésite pas à s'afficher comme telle avec toute la modestie de mise et n'aboutit souvent qu'à renchérir sur une orthodoxie de pensée. Le goût journalistique du scandale ne la rebute pas.

Dénoncer un «scandale Heidegger» semble même parfois exercer comme une séduction et devenir le lot, et peut-être la consolation – est-ce à défaut d'être vraiment soi-même, de penser? – de quelques bien-pensants.

Il ne s'agit surtout pas pour nous, bien au contraire, de mettre en quoi que ce soit en cause la liberté des penseurs qui évoquent ou méditent Heidegger avec le sérieux que requiert sa pensée, ni de mettre en doute la pertinence des multiples interprétations

auxquelles elle ouvre. Mais ne pouvons-nous mettre en question le caractère parfois écrasant de la majorité de notre intelligentsia, qui a fait de Heidegger l'une de ses marottes et surveille le «scandale» (Heidegger lui-même) comme une propriété bien défendue où il faut montrer patte blanche pour être toléré?

L'objet reconnu du scandale, c'est principalement l'année du Rectorat, de 1933 à 1934. C'est l'année où Heidegger accepte d'être élu recteur de l'Université de Fribourg. Un engagement qu'il qualifiera de «plus grande stupidité de sa vie».

Qui pourrait dire qu'un tel engagement, qu'une telle «stupidité», n'appellent aucune question? Dix mois de collaboration avec Hitler, c'est tout simplement et indiscutablement dix mois de trop! Mais quelle est cette collaboration? En était-elle une? En 1933, qui est Hitler pour Heidegger? Cela ne mérite-t-il pas que l'on s'interroge sérieusement? Comment cet engagement pourrait-il ne pas heurter la sensibilité de tout homme qui se respecte, tant que l'on ignore ses causes, ses motivations et la réalité de ce qu'il fut comme de ce qui en advint? Peut-on rester dans cette ignorance et soutenir que l'affaire Heidegger est entendue?

Pour juger un penseur et un homme, sa pensée et ses actes, essayer de rester ouvert à la pensée au lieu de s'installer d'emblée dans le cadre d'un tribunal, n'est-ce pas simplement tenter de se comporter en toute justice?

Cela signifie faire preuve de discernement. La confusion qui ne distinguerait pas ce qui s'est passé en Allemagne en 1933 de ce que nous savons aujourd'hui qu'allait devenir le nazisme nous exposerait à cette illusion particulière qui, dans la compréhension de l'histoire, est l'illusion rétrospective, dont l'effet ne se limite pas à fausser la représentation du passé, mais nous rend moins présent notre présent.

Comment nous sortir de cette effrayante méprise : Heidegger, présenté comme à la fois le plus grand philosophe du siècle et un nazi, et même un philosophe nazi?

Devant toute menace de résurgence du nazisme, répéter de bonne foi : «ne jamais oublier» et «plus jamais ça», comment croire que cela dispense de comprendre ce qu'est le nazisme, et ce qui a rendu possible ce régime, non seulement criminel, mais encore manifestant comme jamais à quel point le crime contre l'humanité était possible? Il n'est pas sûr que de tels slogans, qui partent certes de bonnes intentions, correspondent à une lucidité aiguë, capable de conjurer «à jamais» le péril dont le nazisme a montré – ô combien – les effets, péril qui pourrait bien demeurer pour nous.

Qu'est-ce qui a pu permettre quelque chose comme le nazisme? A cette question, notre époque ne peut échapper, et surtout pas en suivant les sourdes directives d'une effrayante fuite en avant. Qu'on veuille encore en hâter le pas en déclarant Heidegger irrecevable, en tentant d'en interdire ou d'en brouiller la lecture (celle qui se fait avec nos propres yeux, sans prévention, mais pour voir), ne peut-il aussi nous en apprendre long sur ce qu'il en est de cette fuite en avant?

Notre époque va-t-elle continuer à n'avoir que trop tendance à s'exclure d'une telle pensée, à l'exclure par exemple en la mettant à l'index (ou en l'étouffant sous des honneurs accaparants), en se contentant de la plagier, de la piller précipitamment ou de la ranger exclusivement parmi les possibles objets d'études de chercheurs spécialisés?

Heidegger, le «plus grand penseur du XX^e siècle», n'a-t-il pas pensé le nazisme comme personne? Même si son engagement en 1933 peut rendre cette pensée – sa pensée – suspecte à beaucoup.

Cette suspicion ne nous semble pas juste si l'on considère aussi bien ce que fut son «engagement» que ce qu'est sa pensée, mais il serait injuste qu'à notre tour nous nous contentions de ne pas la comprendre et de simplement la négliger.

«Le travail de Heidegger, à partir de 1934 – et de plus en plus lucidement au fur et à mesure des années, sera de penser les principes du nazisme, comme s'il présentait que la chute de l'hitlérisme ne scellerait pas le surmontement de ce qui l'a rendu possible», écrit François Fédier.

Lire Heidegger en ne réduisant pas sa pensée et – ou – son «engagement» à du «bien connu», cela ne nous aiderait-il pas à mieux penser les «principes du nazisme»? La fin de non-recevoir que l'on oppose à Heidegger, sa réitération constante, pourrait bien, pour reprendre une terminologie connue, servir objectivement les intérêts de ces principes.

Pour ceux qui auraient échappé aux «révélation» récurrentes sur «l'engagement pro-nazi de Heidegger», citons le livre de Victor Farias : *Heidegger et le nazisme*, paru en France en octobre 1987, le livre de Hugo Ott, paru, dans sa traduction française, en 1990 : *Martin Heidegger. Eléments pour une biographie*.

Notre intention n'est pas de donner ici une bibliographie, ni de rendre compte de l'abondante littérature qui a suivi ou précédé la parution du livre de Victor Farias (qui ne fait pas date pour autant), encore moins de l'écho médiatique qu'elle a reçu. Le numéro 48 de la revue *Le débat* (janvier-février 1988), la réponse qu'apporte aux affirmations de Victor Farias le livre de François Fédier : *Heidegger. Anatomie d'un scandale*, paru en 1988, le livre de Frédéric de Towarnicki, *A la rencontre de Heidegger*, paru en 1993, et la préface et les notes de François Fédier aux *Ecrits politiques* de Heidegger, permettent entre autres de se faire une idée du sérieux des attaques de Victor Farias et de Hugo Ott.

C'est ici au lecteur, s'il le désire, de prendre connaissance des accusations portées, du «dossier», et de se faire une opinion. Nous n'entendons pas ajouter la moindre ligne à ce «dossier».

Pour en rester provisoirement aux faits à partir desquels on conclut au prétendu nazisme de Heidegger, voici quelques éléments qu'on ne comprendra pas sans les rapporter aux circonstances historiques et à ce que, en 1933, Heidegger croyait alors possible. C'est du reste en dégagant ces circonstances comme ce qu'elles ont été pour les Allemands à cette époque (non comme ce que nous savons qu'elles sont devenues) et en faisant apparaître clairement ce que Heidegger pensait d'une chance de révolution, avant 1933 et après –

révolution qu'un temps il ne pensa pas impossible, dans le cadre de ce qui se présentait comme mouvement social et national –, que la préface des *Ecrits politiques* situe les textes présentés.

Heidegger a été élu Recteur de l'Université de Fribourg en avril 1933. «Heidegger n'a pas voulu "être recteur". Dans un moment de péril pour l'université comme pour l'Allemagne, il a proposé à l'ensemble des gens avec lesquels il travaillait, aux collègues et aux étudiants, d'inventer ensemble une nouvelle manière d'être ensemble au service du savoir et au service du peuple», écrit François Fédier dans la préface des *Ecrits politiques*³.

Le 3 mai, comme le lui ont fortement recommandé de le faire des personnes d'horizons très divers, il adhère au Parti national-socialiste «dans la conviction que c'est en passant par là qu'il sera possible d'apporter au mouvement dans son entier assainissement et clarification», comme il l'écrit à son frère.

En février 1934, Heidegger, jugeant que son action n'a décidément plus aucun sens, remet sa démission. Celle-ci ne prendra effet qu'au terme d'une année administrative, c'est-à-dire à la fin avril.

En privé, il parle, dès la fin 1933, de son Rectorat comme d'une erreur. C'est ce même mot qu'il utilise en novembre 1937, dans le cadre universitaire d'un cercle d'étude, pour qualifier ce qui sous-tendait son engagement : «La tentative de mettre en train l'exigence de *se maintenir soi-même*, c'est-à-dire de vouloir se retrouver dans le questionnement, entendu comme milieu pour une nouvelle configuration, cette tentative a-t-elle été une erreur?» Il répond : «Sans contredit – une *erreur*, de quelque manière qu'on veuille prendre la chose.» (Il écrira à ce propos un texte intitulé «Mon erreur».)

Heidegger reste professeur. Il ne rend pas sa carte du parti, ce que beaucoup lui reprocheront. Mais dans un régime totalitaire, ce manquement est-il incompréhensible, et plus encore de la part d'un père de famille et d'un homme occupant une telle position? De plus, même en imaginant que rendre sa carte n'aurait pas mis en péril son existence ou celle de ses proches, Heidegger aurait-il pu, s'il l'avait fait, continuer à dispenser un enseignement tout à fait contraire aux idées du parti? D'anciens élèves de Heidegger à cette époque rapportent que les allusions qu'il pouvait faire pendant ses cours aux fondements du régime, les analyses implicites qu'il pouvait en donner, faisaient craindre pour sa vie. Au début de chaque cours, faisant ici, comme souvent, exception, il refusait de prononcer le «Heil Hitler».

A partir de 1938, défense est faite de mentionner son nom dans les journaux et revues, la réédition de *Etre et Temps* est interdite. Pendant ces années, il subit diverses brimades et calomnies et est l'objet de cabales de la part du parti.

A l'automne 1944, Heidegger est contraint d'interrompre son enseignement. Jugé par les autorités universitaires nazies comme «le moins indispensable» des professeurs, il est incorporé dans la «levée en masse» et affecté à des travaux de fortification sur le Rhin. Il est le plus âgé des appelés du corps enseignant.

Interdit de cours par les autorités françaises d'occupation, fin 1946, il sera réintégré dans l'enseignement en 1951, avec le titre de professeur émérite, à l'Université de Fribourg.

Dans les *Ecrits politiques* que François Fédier choisit, réunit, traduit lui-même pour la plupart et éclaire d'une longue préface et de notes détaillées, figurent les discours et allocutions prononcés par Heidegger pendant son Rectorat, mais aussi un certain nombre de textes se rapportant à cette période du Rectorat, notamment une interview que Heidegger accorda le 23 septembre 1966 au journal «Der Spiegel».

Nous sommes conscients que cette série d'entretiens exige beaucoup du lecteur. Mais abandonner toute prévention, toute manière de «comprendre» celui qui parle comme porte-parole d'une cause ou se posant en défenseur... est-ce autre chose que la condition sans laquelle lire n'est tout simplement pas possible? Sur des questions dont la complexité doit nous stimuler et non nous rebuter, il s'agit de ne céder à aucune mauvaise pente, de tenter, à notre mesure, celle d'une responsabilité simplement humaine, de mieux comprendre.

Ce qui nous intéresse, ce n'est pas seulement l'engagement de Heidegger en 1933, c'est encore la possibilité d'une erreur aussi fatale que celle que représente à nos yeux aujourd'hui la confiance que tant d'Allemands (et beaucoup de responsables européens) ont pu faire à Hitler, bien qu'ils aient refusé de le porter, lui et son parti, démocratiquement au pouvoir – contrairement à ce que voudrait nous faire croire un lieu commun de l'«histoire» qui reste tenace.

Ce qui nous intéresse aussi, c'est de comprendre non seulement l'erreur de Heidegger, mais encore les diverses erreurs que l'on a pu commettre sur cette erreur, et ce que tout cela pourrait signifier. Ce qui nous intéresse surtout, c'est de tenter d'interpréter hier sans nous dispenser de nous demander ce qu'il en est de notre «bel aujourd'hui».

Nous savons que nous n'éviterons pas tous les malentendus. Il est toujours choquant et absurde d'avoir l'impression d'être contraint de se justifier d'accusations qui n'ont même pas été portées, mais le sentiment de devoir montrer des «laisser-passer», dès que l'on évoque Heidegger autrement que pour en dire du mal, ou du moins de devoir prendre par avance, vis à vis de lui, les «distances d'usage», ne relève pas, hélas, d'un délire de persécution.

Il est non moins choquant et impudique de se déclarer soi-même «au-dessus de tout soupçon» et d'en fournir les preuves. Tout homme digne de ce nom est-il tenu d'affirmer comme préalable qu'il éprouve mépris, dégoût, effroi pour le nazisme, l'antisémitisme, le racisme... et ce qui s'y apparente, de près ou de loin? Qu'il ne peut que les combattre avec tous ses moyens?

Comment échapper à un tel piège?

Nous ne pouvons que poser la question au lecteur et lui faire confiance.

Affirmer d'emblée, pour ce qui nous concerne, et d'une façon qui pourrait sembler gratuite, que nous ne sommes ni des fanatiques, ni des extrémistes de gauche ou de droite, ni des militants, ni des antisémites, ni des «pro» ni des «anti» tout court, et surtout pas des pro-Heidegger, des avocats ou des procureurs, serait-il éclairant? Oui, si apparaissait ceci : se sentir obligé de dire qu'on n'est ni l'un ni l'autre montre combien, en touchant aux sujets que nous abordons, nous sommes terriblement «attendus», sur un terrain piégé de fait, précédés par un ensemble de confusions et de soupçons. Nous pressentons ici une menace : que le respect et la considération que nous devons à la mémoire des victimes du nazisme puissent se transformer, insidieusement, dangereusement et infidèlement, en une occasion de classification, un système d'identification réducteur qui ne dit pas son nom. Système qui peut servir à disqualifier par avance ce qu'on n'entendrait pas, effectivement, pour avoir trop l'oreille tendue vers ce que l'on craint de reconnaître et qu'on ne reconnaît jamais aussi vite qu'en n'écoutant pas. Toute vigilance (ou plutôt toute surveillance orientée) qui n'est pas travaillée par le souci de penser laisse la porte grande ouverte au danger qu'elle vise à écarter. Si une accusation cède au fantasmagorique, elle ne peut que contribuer à donner consistance et vie au fantasme qu'elle redoute jusqu'à l'aveuglement, et auquel elle prétend vainement s'opposer.

Nous publions dans ce numéro le premier d'une série d'entretiens. Précisons que dans leur retranscription nous avons voulu rester le plus près possible du caractère oral de l'entretien, de son climat propre et de la façon dont il peut se dérouler. Quitte à ce que certaines tournures soient maladroitement et que des formulations donnent lieu à des hésitations. Disons aussi que le sérieux de ce qui est tenté ne se prive ni du sourire, ni du rire...

Les changements de rythme et de tonalité, les détours, retours et précisions apportées sur l'entente d'un mot, la possibilité d'apparentes ruptures avec l'ordre des questions, le propos envisagé et pas toujours suivi : tout cela tente de restituer, le plus fidèlement possible, l'entretien, son propre cours. Du premier aux suivants, une fois dépassée la phase d'approche des premières questions, laissant toute leur place aux digressions, les entretiens montrent peut-être comment, finalement, l'ordre qu'ils suivent, ils l'apprennent et le reçoivent du vif du sujet.

Nous aimerions non moins vivement remercier François Fédier qui nous a laissé toute liberté pour mener ces entretiens, pour sa disponibilité d'une générosité sans retenue au cours de leur déroulement, et sa façon bien à lui d'être, tour à tour, silencieusement ou en paroles, toujours à l'écoute, entièrement présent.

Si nous avons réussi à rendre au lecteur seulement un aperçu d'un tel présent, nous aurions l'impression que ces entretiens pourraient peut-être s'approcher de ce qui nous tient le plus à cœur : nous permettre d'être face aux questions abordées, comme dans notre vie, dans une meilleure entente, davantage en présence.

15 JANVIER 1997 – MONTPARNASSE, PARIS

F.A. : En préambule à ce premier entretien, je souhaiterais dire ceci : ce qui nous semble le plus pertinent, c'est de commencer par les *Ecrits Politiques* de Martin Heidegger, recueil dont vous êtes en un sens l'auteur, et puis d'aller ensuite à *Regarder voir*, ce qui n'exclut pas que nous puissions nous appuyer sur certains passages de ce recueil (toujours un recueil), dont vous êtes, cette fois dans tous les sens du terme, l'auteur.

L'objet de l'entretien, c'est aussi essentiellement : François Fédier. Enfin... il nous semble que ce n'est pas totalement distinct de Heidegger ou plutôt, disons que la pensée de Heidegger, si elle ne gouverne pas votre pensée toute personnelle, n'en est jamais entièrement exclue.

Quand nous avons discuté ensemble du projet de ces entretiens, est venue dans la conversation l'expression «aller loin». Aller loin au cours de ces entretiens, cela signifierait pour nous pouvoir arriver à mieux entendre la notion, pensée par Heidegger, de «nouveau commencement» et, en même temps, à comprendre quelque chose qui nous semble encore plus difficile à appréhender, que vous nommez «modernité». C'est cela qui nous semblerait aller loin, c'est pouvoir mettre les deux en rapport, voir si c'est possible, comment, jusqu'à quel point cela tient. Et je pense que c'est quelque chose qui pourrait apparaître, certainement pas au premier entretien, ni même peut-être au deuxième, sinon en esquisse, mais plutôt petit à petit, au fur et à mesure. Si nous y arrivons, ce sera en fonction de la façon dont nous pourrons nous enfoncer dans le travail et apprendre à travailler ensemble dans le cadre d'un entretien...

D'autre part, dans ce premier entretien, nous devons nous livrer à une sorte de présentation, de «mise en place», d'introduction, qui font – on verra bien – que la possibilité d'être directement au cœur du travail va encore moins de soi.

Ce qui nous intéresse pour aller loin, c'est d'essayer d'arriver à quelque chose qui puisse éclairer la notion de politique en soi, et pas seulement l'engagement de Heidegger en 1933. Comment pouvoir nous situer par rapport à cette notion de «nouveau commencement», comment nous en approcher pour essayer de commencer à entrevoir, par exemple, ce que pourrait être une politique moderne, ou la possibilité pour nous d'être vraiment les hommes de notre temps? C'est évidemment très ambitieux...

Les premiers entretiens, inévitablement, vont davantage reprendre des questions traitant de l'«engagement» de Heidegger... La meilleure façon de ne pas tomber dans ce qui, me semble-t-il, serait encore une plaidoirie ou dans ce qui serait de l'ordre du procès ou de la défense de Heidegger, c'est précisément d'essayer d'être dans un rapport plus pensif, ce qui pourrait permettre de ne pas être dans une défense ou sur la défensive. Essayer de voir réellement ce qui s'est passé en 1933, la façon dont Heidegger lui-même l'a pensé, et la modernité telle qu'elle nous concerne, pourrait permettre de ne plus en rester à ce que l'on peut rapidement appeler l'«espace du procès» ou la réfutation des calomnies. Parce que, sinon, on se perd.

Voilà ce que je voulais dire, et je voudrais ajouter à ce propos que je souhaiterais qu'on n'évoque pas tout de suite – enfin, c'est à vous de voir, bien entendu – la pseudo «affaire Beaufret-Faurisson». Ce n'est pas très central mais nous souhaiterions cependant qu'elle soit abordée dans un texte à part, que nous publierions dans un prochain numéro de *Saxifrage*. Si nous le faisons ici, cela prendrait beaucoup de temps et cela suppose des précisions extrêmement nombreuses...

F.F. : Surtout qu'il y a là quelque chose qui a l'allure du piège.

F.A. : Oui.

F.F. : Il y a quelque chose qui s'est refermé sur Jean Beaufret alors qu'il était très probablement persuadé que ça ne pouvait pas se refermer sur lui. Et cela montre à quel point il y a là quelque chose de vicieux... Beaufret est quelqu'un qui... Comme vous l'avez tout aussi bien connu, vous savez très bien que ça n'était pas quelqu'un qui avait le sentiment de l'acquis mais, au moins en ce qui concerne son rapport réel...

F.A. : ... Oui, Beaufret : un «juste», comme on dirait aujourd'hui, mais dans un rapport plus originel à une telle appellation, insoupçonnable d'une quelconque sympathie envers les nazis, envers l'antisémitisme; bien au contraire, honnête homme et homme honnête, ayant toute sa vie montré la dignité du penseur, son humanité, sa générosité et le courage du résistant (pas seulement pendant l'Occupation). Mais vous disiez : «son rapport réel...»

F.F. : Oui... Son rapport réel à ce qui s'est passé, il avait naïvement le sentiment que cela pouvait être considéré comme acquis, alors que, pour l'espèce de... conglomérat médiatique qui est actuellement en fonctionnement, il n'y a rigoureusement rien d'acquis. La meilleure preuve, c'est qu'aujourd'hui on dit des choses du genre : Char, au fond, on ne sait pas très bien si c'était un vrai résistant...

F.A. : Oui, oui... et peut-être que De Gaulle était un agent du K.G.B...

F.F. : Voilà. De Gaulle, agent du K.G.B., et Char, au fond, on ne sait pas trop bien... Mais les gens qui disent cela, eux, sont...

F.A. : ... de vrais résistants à la Gestapo bien qu'ils soient nés après... Mais, si on veut bien y consacrer un peu de temps, on voit très bien que cette histoire Beaufret-Faurisson (rien qu'accoler les deux noms!...) tombe complètement à plat. Des arguments très simples et très évidents le montrent. Il y a des écrits de Beaufret, tout à fait précis, qui sont autant d'exemples de l'inanité de la thèse absurde d'un Beaufret gâteux, tardivement tolérant vis à vis du révisionnisme. Son dialogue avec Towarnicki, notamment, en fournit beaucoup, aussi bien dans *A la rencontre de Heidegger* que dans les entretiens pour France Culture... Or, ces propos, il les tient à la fin de sa vie; en réalité, il n'a pas varié là-dessus de toute son existence.

F.F. : Oui, oui, oui.

F.A. : Beaufret tient là-dessus des propos absolument sans équivoque. Mais je ne vais pas commencer ici le texte que nous pensons publier à ce propos, cela demande à être mis très précisément en forme.

F.F. : Il y a ici quelque chose de très curieux, et cela pourrait être un point de départ, c'est que j'ai une très longue expérience d'un phénomène tout à fait étrange qui est ce que j'ai réussi à dire seulement dans le texte que j'ai publié dans *L'Infini*⁴, à savoir : il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Et les gens ne veulent pas entendre pour des raisons fondamentales. C'est, je crois, la difficulté la plus grande dans tout ce qui concerne Heidegger comme en ce qui concerne vraiment toute chose profondément sérieuse.

F.A. : Nous comptons bien l'évoquer... Il s'agit de quelque chose de quasiment vital : ne pas entendre car, si jamais on entend, c'est l'horreur, au sens où l'on est forcé de penser et de remettre en question l'espèce de digue sur laquelle on s'appuie et sur laquelle repose en partie aujourd'hui l'existence de l'intelligentsia et bien au-delà. Il s'agit d'illusions sur lesquelles sont fondées un certain nombre de représentations du monde qui fonctionnent aujourd'hui, qui sont rassurantes, lénifiantes, anesthésiantes...

F.F. : ... et qui sont surtout totalement dictatoriales.

F.A. : On est dans la dictature de la publicité qu'évoque Heidegger. C'est-à-dire : s'opposent ce qu'on est prêt à entendre et ce qu'il n'est pas question d'entendre, mais je pense qu'on l'évoquera au cours de l'entretien.

Voilà, je souhaitais faire ce bref préambule. J'ajouterais, par rapport à ces entretiens, que nous avons préparé un certain nombre de questions et il est clair que ce que nous avons préparé va éclater parce que c'est un entretien et que nous tenons, non pas à garder la rigidité d'un plan arrêté, mais plutôt à rester fidèles à quelque chose comme un fil conducteur.

Mais je vais peut-être laisser Armelle commencer maintenant cet entretien.

A.C. : Commençons par vous remercier d'avoir bien voulu nous accorder cette série d'entretiens. Précisons que les trois membres du comité de rédaction qui y participent ne sont nullement des philosophes mais plutôt, pour reprendre un qualificatif qui se trouve dans *Regarder voir* : des «inclassables», que la pensée de Heidegger et votre travail ne laissent pas dans l'indifférence.

Si vous en êtes d'accord, nous commencerons donc par les *Ecrits politiques*, en faisant parfois référence à *Regarder voir*, notamment aux textes les plus explicitement politiques ou, du moins, les plus immédiatement identifiables comme tels.

Ecrits politiques de Heidegger : comme l'indique le titre, il ne s'agit pas de tous les écrits politiques de Heidegger. Les textes ici présentés sont tous en rapport avec l'engagement de Heidegger en 1933. Leur choix, précisez-vous, «se justifie s'il permet de comprendre dans son intention réelle la volonté qui gouverne [cet] engagement».

«S'il s'agit vraiment de rendre justice à Heidegger», pour reprendre ici le titre de l'article que vous venez de publier dans la revue *L'Infini*, il importe que nous lisions avec justesse et vérifions que, si justice est rendue, ce n'est jamais, ici moins qu'ailleurs, au profit d'un seul homme.

La préface que vous rédigez pour les *Ecrits politiques* est intitulée «Revenir à plus de décence». Plus qu'une adresse à ceux pour qui il y aurait une «affaire Heidegger», ce titre est une invitation à penser, à entendre ce qui se doit; éminemment, ce qui se doit d'être pensé. Ainsi, et cela pourrait être l'esquisse de quelques thèmes que nous aborderons, la lecture des *Ecrits politiques* invite à revenir plus pensivement sur la situation en 1933, en Allemagne mais aussi dans le monde, et sur ce que Heidegger a alors cru possible et tentable. Sans une lecture libre, qui ne confonde pas ce que vous distinguez nettement comme «Critique et soupçon» – pour reprendre le titre d'un texte de *Regarder voir* –, comment mesurer ce que Heidegger appelle lui-même plus tard son erreur, si l'on ne cherche pas à réellement comprendre ce qu'il voulait? Il faudrait aussi revenir à ce qu'est le nazisme, pensé par Heidegger comme «premier achèvement historique du nihilisme», et figure de «la rencontre de la technique en son accord planétaire avec l'homme subjectivisé».

En 1933, qu'il s'agisse du rôle de l'Université, de la menace qui pèse sur la science, de ce qu'est un peuple, une patrie, le travail, pour Heidegger, l'engagement premier n'est-il pas resté celui du questionnement? Inutile de préciser que ce n'est pas sur ce terrain que la prétendue révolution allemande nationale et socialiste s'est développée.

Aujourd'hui, où l'on a vite fait de neutraliser la chute des régimes communistes sous l'étiquette facile de «ruine des idéologies», où le libéralisme semble mener sans adversaire une guerre économique impitoyable pour l'homme et incontrôlable par lui, n'est-il pas urgent de se demander ce qu'est une révolution qui soit digne de ce nom? Urgent d'entendre le mot «politique». Un mot qui n'est pas en français un simple décalque du grec mais «une parole grosse d'histoire». Entendre ce mot d'une oreille grecque et peut-être même d'une façon plus originale : comment y parvenir?

Quelle est l'essence de la politique et quel sens pourrait avoir aujourd'hui une politique absolument moderne? Précisément, la lecture de Heidegger ne peut-elle ici aussi nous éclairer?

Comprendre ce qui politiquement et historiquement nous arrive : il y a là urgence.

F.F. : Oui.

F.A. : Après cette introduction, je commencerai de façon un peu abrupte par notre première question.

Qui êtes-vous François Fédier?

Vous pouvez naturellement répondre tout de suite mais nous pouvons aussi commencer par dire que nous savons un peu qui vous êtes...

F.F. : Oui, mais je pense qu'une question comme celle-là, on la comprend spontanément. Qui pensez-vous être, enfin... comme quoi vous voyez-vous? etc., etc.

F.A. : Oui. Nous savons que vous êtes professeur de philosophie en classe de khâgne. Vous avez été un élève de Jean Beaufret. Vous avez fait de nombreuses préfaces et traductions, notamment traduit *Hölderlin et Heidegger* de Beda Allemann et *Acheminement vers la parole* de Martin Heidegger. Vous avez traduit différents poètes, en particulier Hölderlin. Nous savons aussi que vous avez bien connu Heidegger et noué avec lui des rapports étroits. Disons encore que votre travail est tenu en estime par nombre de ceux qui, en Allemagne et en France notamment, sont très proches de Heidegger et de sa pensée et ne se contentent pas de gloser autour de sa pensée. Vous supervisez l'ensemble de la traduction de l'œuvre de Heidegger en France.

A cinquante ans, vous publiez votre premier livre, *Interprétations*. On peut le dire ou ne pas le dire...

F.F. : Si, si, on peut... (*rire*)

F.A. : Non, attendez la suite...

F.F. : Ah bon, la suite?

F.A. : Oui... *Interprétations*, c'est publié; tout ce qui est publié... (*rire*) je crois que c'est difficile de ne pas...

F.P. : Trop tard.

(*Rires*)

F.F. : C'est quand même passé largement inaperçu.

(*Rires*)

F.A. : Non, ce que je voulais dire, c'est que commencer à publier à cinquante ans – même si vous avez écrit beaucoup de traductions, beaucoup de préfaces –, par rapport à la «presse», à la reconnaissance publique et à la carrière normale d'un homme de lettres ou d'un penseur, et dans l'ensemble médiatique que nous connaissons bien, c'est considéré comme relativement tard. Au point même que vous m'aviez confié que beaucoup de personnes autour de vous doutaient fortement que vous publieriez un jour, en tant qu'auteur, quoi que ce soit. Voilà, c'est ça que j'avais envie de dire, mais on peut ne pas le dire. Dans la mesure où c'est une question personnelle, je me demandais si vous souhaitiez l'évoquer.

F.F. : Ça n'a pas grande importance.

F.A. : Quoi qu'il en soit, dans l'optique d'un plan de carrière, publier un premier livre à cinquante ans, ce serait indiscutablement tard? Il y a là quelque chose de particulier qui vous caractérise.

F.F. : Oui, parce que tout ça me paraît tellement sans... Au fond, cela me paraît insensé.

F.A. : Oui. Mais, précisément, ça vous démarque complètement de tout un ensemble d'intellectuels qui n'ont qu'une hâte : publier la thèse, multiplier les publications, être dans les journaux, occuper les écrans, être reconnu... Précisément, votre itinéraire est tout autre...

F.F. : Moi, c'est ça qui me paraît...

F.A. : ... normal, bien entendu.

F.F. : Oui. Mon attitude me paraît normale et le fait de suivre un itinéraire comme celui que vous décrivez me paraît tellement insensé... J'ai toujours considéré que tous les gens qui disent que quelqu'un écrit pour compenser quelque déficit de la vie ne savent pas, au fond, de quoi ils parlent.

F.A. : Cela fait aussi écho au fait que Beaufret ait renoncé à faire une carrière et que ses écrits les plus importants soient relativement tardifs.

F.F. : Oui, mais il y a autre chose... Ça, j'aimerais bien le dire : c'est que j'ai très vite pensé que si je faisais une thèse, mon directeur de thèse serait Jean Beaufret. Etant donné qu'il n'a jamais pu être directeur de thèse, eh bien, je n'ai pas fait de thèse...

F.A. : Il n'a jamais pu... Ajoutons qu'il n'a jamais voulu.

F.F. : Au fond, c'est très exact. Il n'a jamais voulu...

F.A. : ... faire ce qu'il fallait pour...

F.F. : Voilà. Il s'est toujours débrouillé pour que ça ne marche pas. Cela dit, ça a fait sauter bien des légendes aussi, parce que l'on dit toujours... Par exemple, vous connaissez l'histoire fameuse d'Alain, qui, ayant envoyé des élèves au Concours Général, la première année où il enseignait dans un coin perdu de Normandie, ces élèves ont eu un prix ou un accessit, si bien que, l'année suivante, Alain a été nommé à Rouen. C'est-à-dire que, au fond, la République reconnaît le mérite. Là, on peut penser... – si, c'est bien en rapport avec la politique – qu'il n'y a peut-être plus de République. Parce qu'il est manifeste qu'on n'a pas reconnu le mérite de Jean Beaufret. Il est absolument clair que si les choses avaient pris la tournure qu'elles devaient prendre, Jean Beaufret aurait dû terminer sa carrière au Collège de France. Seulement, cela signifie qu'aujourd'hui le Collège de France n'est plus ce qu'il devrait être et que, par conséquent, du fait qu'il n'a pas fait des pieds et des mains pour y arriver... Et comme, en plus, Jean Beaufret était quelqu'un dont la... «stratégie» (*rire*) était purement et simplement sans aucun rapport avec quelque stratégie que ce soit...

F.A. : Sauf peut-être celle de travailler plutôt que d'écrire, à la satisfaction des différents auditoires et commissions, des thèses, des articles bienvenus... Il a préféré travailler l'allemand, le grec...

F.F. : Oui, mais ce n'est pas une stratégie, c'est quelque chose de... je dirais, au fond... de très profondément personnel. Je crois qu'il ne faut pas du tout mettre de côté l'aspect : plaisir. Jean Beaufret a mené sa vie à partir de ce qu'il considérait devoir mériter son attention et, par conséquent, il est incontestable qu'il a mené une vie très heureuse.

F.A. : Vous évoquiez à l'instant le fait de savoir si nous étions encore en République, il faut peut-être dire aussi que Heidegger a beaucoup pensé le rapport actuel à la « chose publique », à la publicité, aux médias... Le fait que, de son côté, Beaufret ait en quelque sorte fermé sa porte, ne se soit pas livré à des déclarations d'archonte, pour reprendre une dénomination qu'il ne renierait pas, je crois, le fait qu'il ait cru bon d'étudier Heidegger autrement que pour en dire du mal, tout cela ne l'a pas aidé non plus dans sa carrière pour pouvoir obtenir un certain nombre de postes. Il a préféré travailler plutôt que de se livrer à de continuelles déclarations sur tous les événements du moment.

F.F. : Oui, il a eu une carrière « normale », jusqu'au moment où il a commencé à travailler réellement Heidegger. Et là, je pense qu'il s'est rendu compte, en même temps, pas

forcément d'une manière... comment peut-on dire?... pas forcément concomitante... Il s'est rendu compte d'une part que le fait de travailler sérieusement n'était pas une stratégie et d'autre part que Heidegger lui-même avait très vite compris qu'il n'y avait pas moyen d'obtenir ce qu'il voulait obtenir, à supposer qu'il voulait obtenir quelque chose, etc., etc... c'est-à-dire au niveau de la transformation de la pensée... que cela ne pouvait pas être obtenu par des moyens institutionnels.

F.A. : Bien que Heidegger, lui, ait eu une carrière universitaire...

F.F. : ... Oui, mais Heidegger a eu, si vous voulez, une carrière, on ne peut pas dire éblouissante, mais une carrière universitaire fondamentalement classique. Il a très tôt obtenu un poste de professeur ordinaire, c'est-à-dire le summum de ce que l'on peut avoir dans l'enseignement supérieur. Et, Beaufret le dit quelque part, une fois qu'il a fait ça, qu'il est arrivé à ce degré-là, il a laissé tomber complètement tout le reste, y compris... Bien que, à un certain moment, il se soit interrogé sur le fait d'aller dans une Université prestigieuse, à Berlin. Il a fini par ne pas y aller pour des raisons qui sont au fond des raisons...

F.A. : ... Et là, on peut explicitement évoquer les *Ecrits politiques*, en particulier le texte «Pourquoi restons-nous en province?»

F.F. : Oui.

F.A. : C'est-à-dire l'attachement de Heidegger pour son pays, sa contrée, le fait que, quoi qu'il arrive – peut-on le comparer en cela à Char? –, Heidegger était incapable de s'exiler.

F.F. : Oui mais, avant de dire cela, je dirais quelque chose de plus précis, à propos du texte «Pourquoi restons-nous en province?» Je crois que, quand on parle d'attachement, il faut que cela soit compris de façon extrêmement concrète. L'attachement, c'est l'attachement aux gens, l'attachement au pays, l'attachement à la végétation... Des choses extraordinairement simples... De ce point de vue, Heidegger me ferait plus penser, non pas «plus»... Mais Char, ce n'est pas le même type d'homme... Il y a une chose tout à fait caractéristique, c'est que Heidegger est un homme de petite taille et Char est un géant. Et rien que cela, ça change énormément les choses... Heidegger, c'est quelqu'un de... Je ne sais pas quelle était la taille de Cézanne, mais je pense plutôt à quelqu'un comme Cézanne et son rapport à la campagne d'Aix, au pays, etc... bien que ce soit un rapport également qui ne soit pas tout à fait semblable... La chose très, très remarquable chez Heidegger, c'est la réalité des rapports avec les gens, avec les gens du pays...

F.A. : Précisément, il le souligne beaucoup dans le texte que nous venons de citer, «Pourquoi restons-nous en province?» Quand il est avec des compagnons autour du feu par exemple...

F.F. : Oui, il le salue, le signale... Et ça n'a pas cessé jusqu'à la fin de sa vie...

F.A. : Oui. Ainsi son amitié pour des «gens du pays» qui sont des gens de toutes conditions compte beaucoup dans sa vie.

F.F. : Oui. Les amis de Heidegger... D'ailleurs, en ce moment... Je ne sais pas si vous avez lu la double correspondance avec Jaspers et Elisabeth Blochmann qui vient de sortir?

A.C., F.P., F.A. : Non.

F.F. : Ce qu'il y a de tout à fait étrange, c'est que dans les articles qui ont paru à la suite de cette publication, avec une espèce d'unanimité, à nouveau tellement typique..., personne n'a encore souligné, n'a simplement remarqué, que la correspondance avec Elisabeth Blochmann est infiniment plus intéressante que la correspondance avec Jaspers. Voyez, le simple fait que Jaspers est...

F.A. : ... Question de notoriété.

F.F. : Voilà... Ces gens qui jouent la liberté d'esprit sont en réalité en permanence les marionnettes de ce théâtre...

F.A. : On en revient au mérite non reconnu, à l'incapacité de voir et à la prédominance des étiquettes sur la réalité de ce qui est dit.

F.F. : Oui, oui, mais c'est une des choses humainement les plus difficiles qui soient, je crois : s'en sortir sans étiquettes...

F.A. : Peut-être sommes-nous quand même à une époque où ça n'a jamais été à ce point vrai?

F.F. : Oui, bien sûr. Oui, ça, c'est tout à fait évident.

F.A. : Si l'on pense à la Renaissance, aux concours destinés à confier des travaux à des artistes... Prenons l'exemple de Ghiberti et la réalisation d'une des portes du Baptistère de Florence : il est inconnu, il a une vingtaine d'années, les autres sculpteurs ne sont pas beaucoup plus vieux et ne manquent pas de talent... Mais c'est lui qui est choisi, parce que c'est lui qui, en la circonstance, a été le plus juste. Aujourd'hui, il y a une capacité de voir qui est peut-être beaucoup plus restreinte puisque l'important consiste à être «reconnu», au sens où, pour être reconnu, il faut d'abord être connu, jouir d'une large publicité autour de son nom, avec tout ce que cela implique. Donc : avoir un nom. A partir de ce moment-là, on est reconnu et ce que l'on fait, ce que l'on dit a de la valeur, peu importe ce que l'on dit et ce que l'on fait.

F.P. : Quelque chose de cela intervient de façon toujours surprenante chez la plupart des personnes qu'on peut entendre parler ou voir écrire sur Heidegger, qui continuent à dire : «le plus grand philosophe, le plus grand penseur du siècle était un nazi», pour le résumer de façon un peu caricaturale. L'attachement aux étiquettes joue même là.

F.F. : En effet. Mais, pour revenir à ce que disait François Angot, au fond, ce qui est peut-être typique de notre époque, ce n'est pas le fait que tout le monde fonctionne à partir d'étiquettes plaquées mais, peut-être, le fait que les gens qui voient – et il n'y en a très probablement pas moins qu'à n'importe quelle autre époque –, que les gens qui voient n'ont aucune autorité.

(Rire)

F.A. : Pour reprendre l'exemple de la Renaissance : sans être tous très sympathiques, les papes, les banquiers, les puissants étaient des êtres qui avaient un certain œil ou savaient souvent bien s'entourer. Ils avaient évidemment des rapports très houleux et contestables avec les artistes, mais enfin, ils avaient un certain œil... Aujourd'hui, les puissants n'en ont guère, même s'ils sont très sensibles au prestige de l'art comme valeur, qu'il s'agisse d'art ou de ce qui prétend artificiellement en être.

Je crois que le dernier Ministre de la Culture que nous ayons eu – si tant est qu'une telle fonction, dont l'appellation est déjà significative, ait un sens pour l'art – s'appelle André Malraux.

F.F. : Bien qu'il y aurait aussi beaucoup de choses à dire à propos de Malraux...

F.A. : Sans doute. Mais à mon sens des choses très favorables, essentiellement, sur cet homme au regard souvent si aigu, notamment en ce qui concerne l'art, le monde sans dieux...

F.F. : C'est clair, c'est-à-dire que comparativement à ce qu'il y a eu depuis... (*rire*)

F.A. : Si vous le voulez bien, revenons à la question : «qui êtes-vous François Fédier?» A cinquante ans, vous publiez votre premier livre, *Interprétations*. C'est un recueil de trois textes, déjà un recueil : un cours sur Aristote, un texte qui traite déjà de la modernité et, je ne sais pas si l'on peut l'appeler ainsi, un «dialogue» avec le recueil de poèmes de Dominique Fourcade, *Le ciel pas d'angle*. Je ne sais pas si c'est le mot dialogue qui...

F.F. : Non, c'est un commentaire. Un commentaire. Je crois qu'on peut dire un commentaire. C'est dans cet esprit-là que je le vois, moi.

F.A. : Je ne sais pas si le mot «commentaire» satisfierait pleinement, en l'occurrence, l'auteur «commenté»? Ce n'est d'ailleurs pas déterminant...

F.F. : Voilà qui n'a pas d'importance, si c'est un malentendu de terme. Moi j'aime bien le mot «commentaire», le mot «commentaire» cela veut dire que l'on se met dans le même esprit...

F.A. : Oui, ça dépend comment on l'entend... Bien : un commentaire.
En mai 1988, vous publiez...

F.F. : ... Ou une interprétation, si vous voulez... Je me souviens qu'à une certaine époque, je parlais avec des amis, et en particulier avec des amis chiliens, du mot, de l'idée d'interprétation et la grande idée était qu'il ne fallait absolument aucune interprétation, l'interprétation étant comprise justement comme une activité décalée par rapport à la réalité. Ce n'est pas du tout comme cela que j'entends ici le mot...

F.A. : C'est l'entente du mot qui est décisive. A partir du moment où l'on entend le mot, où on a des oreilles pour l'entendre... Il faut préciser...

F.F. : Oui, il faut toujours préciser ces choses-là.

F.A. : En mai 1988, vous publiez *Heidegger : anatomie d'un scandale*. C'est en grande partie une réponse au livre de Victor Farias, qui a provoqué un grand scandale médiatique, *Heidegger et le nazisme*. Votre livre n'a reçu depuis aucun démenti, à ma connaissance.

F.F. : Non... Mais je pense que la réponse, si vous voulez, des gens malveillants consisterait à dire que ça n'en appelle pas... L'exemple le plus parfait de cela, c'est que, lorsque Laffont, chez qui mon livre a été édité, a fait savoir en Allemagne que ce livre paraissait, l'éditeur Piper a déposé une option de traduction et, lorsqu'ils ont eu mon livre – j'ai la photocopie de la lettre, c'est trop beau (*rire*) –, ils ont dit : c'est un livre qui est tellement favorable à Heidegger que nous ne le prenons pas! (*rire*)

F.A. : Effectivement. Mais je persiste à penser que, étant donné l'exploitation, dans tous les sens du terme, y compris commerciale, il y a beaucoup d'enjeux économiques... Je ne sais pas à combien d'exemplaires a été tiré *Anatomie d'un scandale*...

F.F. : *Anatomie d'un scandale* a été pilonné. (*rire*)

F.A. : Je ne connais pas le chiffre du tirage dans différentes éditions étrangères du livre de Victor Farias mais l'on peut penser que c'est plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires.

F.F. : Sans aucun doute.

F.A. : Il y a aussi des enjeux commerciaux. On ne sait pas... Entre Hugo Ott, Victor Farias et quelques autres dont on pourrait dire qu'ils peuvent parfois donner – à tort ou à raison – l'impression de se disputer la place de... Laissons chacun libre de trouver le qualificatif le plus juste... Quand bien même ils seraient à leur façon sincères (on sait que la sincérité n'est pas la vérité), il ne s'agit pas de dénoncer à notre tour qui que ce soit, ou de déterminer les motivations de tel ou tel. Il y a aussi, c'est un fait, beaucoup d'enjeux de prestige et d'enjeux économiques derrière tout cela... Donc, moi je persiste à dire que votre livre n'a reçu depuis aucun démenti parce que je crois que même s'il n'a pas été beaucoup lu ou si l'on considère, dans un rapport de préjugé et de prévention, qu'il est trop favorable à Heidegger, s'il y avait eu dedans un certain nombre d'erreurs d'importance et de contrevérités manifestes, on ne se serait pas privé de se précipiter dessus pour les souligner et pour discréditer ce livre. Or, ça n'a pas été fait.

F.F. : Ça, c'est très vrai, je crois... Mais, pour revenir un petit peu en arrière, sans vouloir être l'avocat du diable, je pense que ce n'est même pas de cela qu'il s'agit. Au fond, l'entreprise Farias-Ott ne vise pas une vérité quelconque. Par conséquent, si mon argumentation est solide, *a fortiori* on ne va pas l'attaquer, mais l'idée même que l'on puisse étudier la question sur le plan d'une vérité, ne serait-ce qu'historique, n'est encore pas parvenue à la conscience des gens...

F.A. : Cela n'aurait d'ailleurs aucun intérêt, que ce soit ou non le but recherché, cela ne rapporterait ni célébrité, ni argent, ni «bonne conscience». Et surtout, ça ne suit pas la tendance. Or, comme la tendance est plutôt celle de la complaisance (fût-elle désintéressée; en un sens essentiel du mot, elle l'est toujours) ou de ce que Rimbaud nomme une certaine

faiblesse de la cervelle, on ne voit pas pourquoi on le ferait. Mais, cependant, des personnes installées dans la seule dénonciation ont dû lire votre livre et, si elles avaient trouvé ne serait-ce qu'une chose de l'ordre d'une contrevérité, elles se seraient précipitées dessus pour discréditer le livre en disant : ce n'est même pas la peine d'aller plus loin; il affirme cela, nous avons la preuve du contraire; donc, laissons tomber.

F.F. : Oui. Mais comprenez bien que le simple fait de ne pas... Il y a une belle expression en allemand quand on parle d'un livre qui n'est pas reçu ou qui n'est pas recevable, j'entends qui n'est pas recevable au sens où... On dit *tot schweigen* : faire à son propos un silence de mort. Alors, il y a eu, d'une certaine façon, quelque chose de ce genre avec *Anatomie d'un scandale*. C'est un livre qui a été...

F.A. : ... passé sous silence?

F.F. : Passé sous silence? Je pense qu'il a quand même dû surprendre un peu un certain nombre de gens parce que, je crois, d'après mon souvenir, que c'est un livre qui parle sur un certain ton, qui n'est pas du tout le ton de Victor Farias ou de Hugo Ott, qui sont des tons... L'un est, je pense, un ton... faussement dénonciateur et l'autre, un ton faussement objectif.

F.A. : Oui, oui, l'apparence du sérieux universitaire.

F.F. : Ce qu'il y a quand même d'absolument grotesque, c'est que Hugo Ott dit, je crois bien, quelque part, qu'il est temps d'étudier Heidegger «*sine ira et studio*» : sans colère et avec la plus grande objectivité. Or, c'est tellement clair que ce qu'il fait n'a rien à voir avec ça! C'est un personnage... Je pourrais vous raconter... J'ai assisté un jour à une conférence à Fribourg...

F.A. : *Sine ira et studio*. (rire) On se croirait dans du Molière... Je pense plus particulièrement à une pièce... Mais je me souviens de votre rencontre avec Ott...

F.F. : Je vous ai raconté déjà?

F.A. : Oui, oui.

F.F. : Hugo Ott ne savait pas que j'étais là... Il ne me connaissait pas... Il a commencé à dire des choses...

F.A. : Vous étiez avec un ami, je crois?

F.F. : Oui, oui, j'étais avec Hartmut Tietjen. A la fin de la conférence, comme il avait commencé à dire des choses à propos de Jean Beaufret, qui montraient qu'il n'avait strictement pas la moindre idée de ce dont il parlait, j'ai pris la parole en disant : «Il se trouve, c'est peut-être bon signe, que je suis un élève de Jean Beaufret...» Et au bout de cinq minutes il est parti...

(Rires)

F.F. : A ce moment-là, on a parlé avec les étudiants...

F.A. : Je crois même que vous lui avez dit qu'on pouvait discuter de ces choses... Hugo Ott a répondu...

F.F. : «J'ai pas le temps.»

F.A. : Et vous : «Moi, j'ai toute la nuit si vous voulez...»

F.F. : Oui. Voilà...

C'est ça que j'appelle la différence de ton... Ça, c'est une chose au fond peut-être tout à fait essentielle : mon rapport à la philosophie n'est pas un rapport à quelque chose de culturel, à une activité culturelle, à un métier au sens... – métier, hélas! Pas le mot métier dans son vrai sens... Ce n'est pas un emploi. La philosophie n'est pas un emploi... Voilà.

F.A. : Vous ne vous occupez pas de philosophie. Vous n'êtes pas occupé par elle.

F.F. : Je ne m'occupe pas de philosophie. Je ne suis pas un spécialiste. C'est très exactement la raison pour laquelle je n'ai pas éprouvé le moindre besoin d'écrire des livres quand je n'en avais pas l'envie.

A. C. : A propos de votre métier de professeur... Dans ce que vous faites, quelles résonances éveille ce que dit Heidegger de son propre travail d'enseignant, dans le texte des *Ecrits politiques* qui s'intitule «La menace qui pèse sur la science»⁵ : il s'agit maintenant de «semer çà et là de nouvelles exigences au cœur de l'individu». Le ton est ici aussi très grave mais ce n'est pas celui du *Discours de Rectorat*. Il y a là quelque chose de beaucoup plus lapidaire et l'on sent bien qu'il ne s'agit pas seulement pour Heidegger de répondre aux circonstances où l'on ne peut plus se déclarer en public... Ce ton semble donné par une nouvelle urgence : que l'enseignement, et peut-être même pour Heidegger son propre rapport à la philosophie, prennent désormais une autre tournure. Il dit : «Travailler à faire être un savoir – mais seulement s'il y a expérience du besoin urgent de la vérité; cela demande d'abord que l'on sache quelque chose de l'oubli de l'être et de la dévastation de la vérité. Ceux qu'il s'agit de faire être, c'est d'abord des êtres qui sachent quelque chose de tel.» Dans votre travail de professeur, s'agit-il aussi pour vous de «faire être», avec ce même souci?

F.F. : Ecoutez, moi, je vous dirais que, en lisant des phrases comme celles-ci chez Heidegger, il est tout à fait clair que je bois du petit lait, dans la mesure où je vois déclarées, diagnostiquées, de façon ultra-précise, des choses dont je n'ai peut-être même pas bien compris la signification, mais voilà, c'est ça, c'est clair.

F.A. : ... Des pensées de Heidegger sur l'enseignement, ultra-précises, certes, mais aussi extraordinairement voyantes et devancières... C'est ça qui est frappant, parce que je ne sais pas quand Heidegger a dit ça...

F.F. : Ça, c'est 1937-1938.

F.A. : Voilà, voilà.

F.F. : Oui, c'est ça, 1937-1938.

F.A. : Oui, parce que, en repensant à ce que vous disiez de votre rapport à l'enseignement et à celui de Beaufret et en repensant le mot de Nietzsche : «l'Université est morte» – mot que Heidegger, peut-être, n'a pas tout à fait assez médité en 1933 parce que lui était très vivant, c'était donc peut-être d'autant plus difficile à méditer –, on peut se demander si l'enseignement aujourd'hui le plus sérieux pour la philosophie n'est pas davantage préservé dans une classe de khâgne que dans un amphi d'université. Sans vouloir faire de distinguo ou, si l'on en fait un, donner à cette distinction un caractère exclusif, vous pensez que l'on peut faire un travail aussi sérieux à l'Université que dans une classe de khâgne?

F.F. : Bien sûr. Cela dépend de la façon dont travaille celui qui travaille. S'il est capable de passionner d'une manière réelle les auditeurs... Il n'y a aucune raison qu'un travail philosophique n'ait pas lieu... Dieu sait que c'est une tradition française d'opposer les khâgnes à l'Université, etc... Je pense que ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je ne pense pas que le fait d'être dans une khâgne soit une condition... plus propice pour un travail.

F.A. : Même quand on pense au nombre des élèves, à leur formation, au fait que ce sont les élèves estimés les «meilleurs» qui vont en khâgne?

F.F. : Non.

F.A. : Même quand on pense que l'on peut en khâgne revenir avec le même professeur pendant trois ans, voire quatre ans, cinq ans, six ans? Je crois que ça a été votre cas.

F.F. : A l'Université, rien n'interdit à quelqu'un d'aller au cours du même professeur s'il est intéressant.

Si vous me dites : est-ce que vous préféreriez être à l'Université, je vous répondrai : non, bien sûr, mais pour des raisons qui n'ont rien à voir... Par exemple, je vais vous dire une chose qui est également difficile à bien interpréter : ce ne sont pas les «meilleurs élèves» qui sont les meilleurs élèves.

F.A. : C'est clair.

F.F. : Les gens qui affluent dans les classes où l'on sélectionne à fond les chevaux de course, les pur-sang, depuis la classe de maternelle... ne sont pas nécessairement les meilleurs élèves... Ce n'est pas la question du recrutement etc., bien que l'on sache que le recrutement en khâgne est en principe... J'entends des gens de l'Université qui me disent : comme vous avez de la chance...

F.A. : Enfin, en khâgne, on connaît bien ses élèves, quand même. On les voit... Non? A l'Université, vous êtes dans un amphi...

F.F. : Oui, mais il y a aussi d'autres possibilités de travail. Donc, on pourrait en principe travailler. Mais, en réalité, c'est parce que souvent les étudiants et les professeurs ne peuvent pas travailler ensemble...

F.A. : Il n'y a pas en soi dans l'Université quelque chose de rédhibitoire, dans sa structure, un

germe tel qu'en aucun cas un quelconque travail sérieux ne puisse être mené à bien, mais il se trouve que, la plupart du temps (saluons d'autant plus les universitaires qui sont pleinement au travail à l'Université), le travail le plus sérieux a du mal à se faire dans le cadre universitaire que nous connaissons aujourd'hui. Et, comme ça ne se passe pas principalement là, eh bien, la plupart des gens qui souhaitent travailler, professeurs ou élèves, ont peut-être plus tendance à se diriger vers d'autres directions.

F.F. : Il y a peut-être un élément qui est la tradition. C'est peut-être l'extrême fin de quelque chose qu'on pourrait appeler une tradition, française justement, la tradition de l'Ecole Normale, mais...

F.A. : Il y a quand même la formation générale!

F.F. : Oui...

F.A. : Faiblesse du baccalauréat, on nous le rabâche assez : il s'est dévalué... Ce n'est plus tant le niveau qui compte, il s'agit de pourcentages, de faire passer un maximum de gens et d'arriver à peu près aux quotas, au respect de ce qui est planifié... Il faut arriver à peu près à un pourcentage de reçus pour que le ministre soit content...

F.F. : Pour que le ministre soit content, pour que les députés, pour que la population, etc...

F.A. : Bien sûr, il n'y pas que le ministre, c'est un ensemble... Pour qu'il n'y ait...

F.F. : ... pas de vagues...

F.A. : En khâgne, en hypokhâgne, avec la formation générale, il subsiste encore un certain rapport aux humanités, ce qui n'est pas négligeable par rapport à la philosophie...

F.F. : Oui...

F.A. : ... Une formation générale qui n'est plus reçue à l'Université, où, justement, on devient très jeunes des spécialistes.

F.F. : Oui, oui, c'est ça. C'est très vrai.

Mais, vous voyez, quelqu'un d'aussi éminent et, vraiment au sens propre, d'aussi considérable que Raymond Aron, était très hostile au système des khâgnes. Il disait qu'il fallait donner à l'Université toutes les possibilités pour... Moi je n'ai pas d'opinion là-dessus...

F.A. : Je ne suis pas en train de défendre les khâgnes, je dis simplement : là où ça se passe, c'est plutôt là, ça pourrait très bien se passer à l'Université, rien ne l'empêche, mais il faudrait justement faire quelque chose, je ne sais pas ce que visait Raymond Aron... Simplement : à écouter ce que disent les professeurs ou les étudiants en faculté, on a quand même l'impression qu'il sont souvent plutôt perdus...

F.F. : Oui, oui... Je suis au fond très fataliste sur ce point, celui des réformes de l'enseignement...

Je me souviens, j'avais dit un jour à un collègue que les réformes de l'enseignement, c'est très trompeur, parce que l'on imagine que c'est à cause de la réforme qu'il s'est passé quelque chose de bénéfique, alors qu'il s'agit des circonstances. Et je disais : si on est dans un bon moment, on peut faire une réforme où on dira qu'il faut apprendre, je ne sais pas..., la table des logarithmes, et le résultat sera fantastique : parce que l'on est dans un bon moment. Et la plus extraordinaire des réformes aboutira à strictement zéro si on est à un mauvais moment.

Mon sentiment, c'est qu'on entre dans une véritable période de barbarie intellectuelle. Très profonde, avec une spécialisation à outrance, où les gens sont totalement en maîtrise d'un domaine infiniment restreint et qui par conséquent n'a aucun écho avec rien.

F.A. : Qui a seulement le mérite, si on peut dire, d'une forme d'efficacité, efficacité au sein du domaine très précis dans lequel on travaille, avec des œillères de plus en plus grandes. Plus les œillères sont grandes, plus il y a un certain nombre de résultats qui sont obtenus.

F.F. : C'est ça. En fait on a quelque chose... Un genre d'étude peut se voir délimité de telle sorte qu'il soit très – comment dire? – efficace à promouvoir. A ce moment-là, d'une certaine façon, cela devient le monde à l'envers absolu.

F.A. : Oui, c'est d'ailleurs le contraire de ce que représentait l'Université, de ce que dit le mot mais aussi de ce que signifie une véritable éducation. On en revient à Heidegger qui, justement dans le *Discours de rectorat, L'Université envers et contre tout elle-même*, met en lumière, me semble-t-il, ce danger.

F.F. : Oui. Ça, c'est très probablement le point central pour comprendre ce qui s'est passé en 1933 avec Heidegger. C'est qu'il a pensé à ce moment-là non pas que la situation était propice, mais qu'elle laissait ouverte la possibilité d'une réforme réelle. Vous arrivez à suivre? Il s'est dit : ce qui se passe, ça peut laisser ouverte la possibilité d'une réforme réelle de l'Université et il faut donc tenter le coup.

F.A. : Ne s'est-il pas dit aussi : si ça ne se passe pas maintenant, c'est vraiment fichu?

F.F. : Je me demande s'il est nécessaire d'aller jusque là. Parce que là, on entre déjà dans des perspectives extraordinairement subtiles. Alors que, d'une certaine façon, le simple fait de dire : il me paraît possible aujourd'hui, grâce à ce qui se passe, de faire la chose... Au fond, ce qui s'est passé en 1933, nous, nous le voyons tout à fait clairement comme étant l'arrivée au pouvoir de ce que, par exemple, Hannah Arendt appelle *mob*, la populace. C'est effectivement pour nous une évidence. Mais ce que c'était en réalité... Dire «en réalité», ça ne va pas... Ce que voyaient les gens à l'époque et en particulier Heidegger, c'est l'arrivée au pouvoir de gens qui n'étaient pas au pouvoir ou qui n'ont jamais été au pouvoir. D'une certaine façon, c'est un événement, et c'est pourquoi il pensait que c'était une révolution, au sens... C'est-à-dire qu'arrivent à pouvoir jouer un rôle politique des gens qui par définition n'avaient pas la parole.

F.A. : Peut-être faudrait-il préciser que ce qui est présent à l'esprit de Heidegger, ce n'est pas du tout «populace», ni *Lumpenproletariat*? C'est plutôt le mot «peuple» qui serait peut-être

plus juste... D'autre part – alors là, on pourrait croire à tort que c'est en contradiction avec ce qu'il dit dans l'entretien du « Spiegel » –, il est frappant de voir que la plupart des textes de Heidegger, à cette époque-là, en 1933, sont des textes qui, par bien des aspects, apparaissent comme extrêmement démocratiques, et dans un sens profond et original que ce mot de « démocratie » n'a quasiment jamais eu... Au sens où le peuple aurait une capacité de pouvoir et d'égalité qui pourrait se traduire vraiment dans les faits, la vie.

F.F. : Oui, oui... Mais là, à nouveau, vous employez le mot démocratique dans un sens tout à fait spécial, c'est-à-dire dans le sens quasiment étymologique du terme. Je dirais : à ceci près que ça ne serait pas une « démocratie », mais ce que Péguy appelle une « démarchie ». Une dém-archie et non pas une démo-cratie. Parce que la -cratie dans le schéma – là on entre vraiment dans des distinctions très subtiles –, l'élément -cratie, dans ce que Heidegger entrevoyait comme révolution socialiste nationale, désigne l'exercice du pouvoir, l'exercice de la force, ce que Max Weber nomme le « monopole de la violence ». Il y a : les dirigeants et le peuple. Mais je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire que dans son schéma – disons, dans son schéma idéal, ce que dans la correspondance avec Jaspers il appelle son « rêve » –, il y a une fondamentale autorité du peuple en tant que tel et dans ce qu'il appelle – dans le *Discours de rectorat*, c'est absolument textuel – la résistance du peuple à ce que font et ce que veulent faire les dirigeants. Et la résistance n'étant pas entendue dans un sens...

F.A. : Pas du tout au sens de René Char...

F.F. : Non. D'abord parce que, à cette époque-là, la résistance... Le mot « résistance » n'a le sens que nous lui donnons qu'à partir de la Seconde Guerre mondiale. Mais la résistance dont nous parlons ici, ce n'est même pas la résistance d'Alain, la « résistance du citoyen contre les pouvoirs », parce que là il y a quelque chose de très très profondément français. En quoi le peuple français est un peuple qui vit politiquement d'une manière très curieuse, très profonde. Et ça, c'est une différence radicale avec les Allemands.

F.A. : De toutes façons, il y a une autre histoire démocratique et politique en France...

F.F. : ... Une autre histoire. C'est ça.

F.A. : Par exemple, si l'on pense au XIX^e siècle en France, c'est patent. Mais pourriez-vous préciser ce que vous entendez par « résistance » ?

F.F. : Résistance au sens, quasiment, où on dira qu'une clé de voûte équilibre les résistances de l'ogive. Et qu'à ce moment-là, on a un système d'équilibre statique grâce à l'équilibre des forces.

F.A. : C'est-à-dire que chacun a sa place et chacun a une importance aussi déterminante...

F.F. : Bien sûr; ça, c'est tout à fait clair. C'est-à-dire que l'activité – si on peut parler d'activité –, l'« activité » du peuple est l'activité de résister en tant que peuple.

F.A. : Ce qui permet le respect de toute personne humaine.

F.F. : Oui. (*silence*)

Oui, c'est pourquoi – alors ça peut être considéré comme complètement abstrait mais... J'ai dit quelque part dans la Préface que j'avais longtemps hésité avant de donner le titre *Ecrits politiques*, parce que le mot... Ce qu'il y a de drôle, c'est que personne... Si vous voulez, au fond, personne ne lit...

F.A. : Attendez, attendez...

(*Rires*)

F.F. : En tout cas, jusqu'ici, il n'y a pas eu...

F.A. : Ce n'est pas complètement faux mais il faut un certain temps pour que les choses soient entendues.

F.F. : C'est vrai. Vous avez raison...

F.A. : Pour prendre des exemples dans le domaine que l'on nomme encore littérature – enfin, ce n'est pas la question de dire... – mais., sans offenser votre pudeur et vouloir vous comparer, rappelez-vous Stendhal, Baudelaire, Hölderlin...

F.F. : Oui, oui, oui, il faut être très patient.

F.A. : Tout le monde lit ce qui est du prêt-à-lire. D'ailleurs, le prêt-à-lire, on n'a pas besoin de le lire, c'est pour ça qu'il est fabriqué. C'est du consommable. D'ailleurs, au propre comme au figuré, personne ne le lit, on se l'approprie sans délais. Mais, quand ce n'est pas du prêt-à-lire, ça prend un certain temps.

Pour revenir à notre question initiale : «qui êtes-vous François Fédier?», je crois qu'avec cette discussion nous sommes en train de répondre en partie à cette question.

F.F. : Oui... On pourrait ajouter que j'ai un énorme plaisir à enseigner. Il ne faut surtout pas que l'on croie que c'est quelque chose de... comment dire?... d'un apostolat etc... Ce n'est pas du tout de cette manière-là, pas du tout... Je dis, j'insiste beaucoup : j'ai un énorme plaisir à enseigner.

F.A. : Un énorme plaisir à enseigner et aussi une expérience très formatrice dans votre travail et dans votre réflexion, puisque l'on sait que, quand on enseigne véritablement, on apprend...

F.F. : Oui, ça, c'est aussi quelque chose que j'ai lu dans les textes de Heidegger. Il y a plusieurs endroits où il le répète et, quand on le lit pour la première fois, on en est tout à fait secoué. Parce que c'est tellement évident... Mais on ne s'en aperçoit pas forcément, on n'arrive pas très bien à se le formuler.

F.A. : Comme j'ai connu Jean Beaufret à la fin de sa vie, j'ai eu l'impression que l'enseignement – il donnait certes des conférences, mais je veux parler de l'enseignement dans ce qu'il implique de continuité avec des élèves – lui manquait beaucoup et qu'il avait, comme vous disiez, un plaisir intense à enseigner. Cela dépend de la façon d'entendre le mot plaisir, bien sûr, mais un plaisir au sens où c'était pour lui l'occasion d'un rapport particulier au travail et celle aussi de donner le meilleur de lui-même. Quand il était à la retraite, il m'a semblé que cette possibilité lui manquait beaucoup.

F.F. : Oui, je crois que Beaufret était quelqu'un de tellement, tellement pudique qu'il n'aurait pas aimé dire les choses comme ça, mais c'est la vérité.

Je me souviens qu'un jour François Vezin m'a raconté que Beaufret lui avait dit, alors qu'il était à la retraite : «Au fond, je pense que je n'ai pas du tout été un bon professeur...» (*rires*) Mais il disait ça sérieusement! Alors je me demande s'il faisait l'âne, mais je ne crois pas. Je pense qu'il voulait dire quelque chose...

Alors, parlons de cela, parce que c'est très important. Ce qu'il y a de clair, c'est que le métier de professeur est un métier très étrange. Heidegger a été un professeur sans égal... Il a eu des générations d'élèves et j'imagine que quand il avait 30 ans, et quand il avait 80 ans, son sentiment était : «Mais quand est-ce qu'ils vont continuer ce que je fais?» Et il attendait, en se disant : «Mais pourquoi cela ne vient pas?» Il y a là aussi une sorte d'impatience, dont je crois, peut-être, qu'il faut comprendre qu'elle n'a pas de sens.

Je disais à un collègue – parce que vous savez, les collègues répètent volontiers : Ah, le niveau, etc., etc... – : «Vous connaissez la phrase de Bolivar, qu'il a prononcée à la fin de sa vie : "J'ai labouré la mer"»? Et je disais : «Vous savez, c'est ce qu'on fait, nous, on laboure la mer...» (*rires*)

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce n'est pas tout à fait vrai non plus, on ne laboure pas la mer. C'est pourquoi on fait quelque chose, mais on ne sait pas ce qu'on fait et, d'une certaine manière, c'est très bien. C'est très bien, parce que c'est en cela que l'enseignement est quelque chose qui est en rapport profond avec la vie.

F.P. : Tout en entretenant un rapport particulier avec le travail, puisque vous dites, dans «Traduire les *Beiträge...*», dans *Regarder voir*, que Heidegger disait ne pas faire le même travail dans ses cours, dans ce qu'il publiait et dans ce qui était son propre travail...

F.F. : Oui, Heidegger a dit cela. Il a dit un jour qu'il distinguait soigneusement son travail en cours et son travail à lui. Et, à mon avis, ce n'est pas tout à fait vrai non plus, ça, parce que ce n'est pas possible...

F.P. : C'est en tout cas difficile à comprendre.

F.F. : C'est en rapport avec son style de publication. Heidegger avait une sorte d'idée des urgences. Il disait : «Ceci doit être publié; cela ne peut pas l'être, ça n'a pas de sens de le publier maintenant, ça pourra être publié dans dix ans ou dans cent ans, pas d'importance.» Et à mon avis, ce n'est pas non plus tout à fait tout à fait juste. On ne sait pas...

F.A. : Ne peut-on évoquer un rapport tout simplement – c'est peut-être dit de façon lapidaire, mais... – «multiple et un»? Par rapport à la publication, à l'enseignement...? Il y a quand même une diversité, quand on publie tel ou tel texte, quand on fait un cours, quand on prononce une conférence et, en même temps, il y a bien entendu une unité, qui est celle d'un homme et d'un penseur.

F.F. : C'est difficile de dire des choses très précises là-dessus. Mais, par exemple, il y a une chose qui a été remarquée par beaucoup de gens qui ont assisté au travail de Heidegger, des gens de divers niveaux, de formations diverses etc..., mais qui disent chacun quelque chose de très profondément identique, à savoir : quand on assistait à un cours de Heidegger, on comprenait, et quand on était sorti et qu'on essayait de reprendre tout ça, on n'y comprenait plus rien. Et ça, c'est quelque chose de très réel.

F.A. : Est-ce qu'il n'y a pas un écho de cela dans l'histoire rapportée par Frédéric de Towarnicki? Ce n'était pas à propos d'un cours de Heidegger. C'était quelqu'un, Palmer je crois, qui était allé voir Heidegger, en 1945. Et Beaufret le rencontre au bistrot du Coq d'Or à Paris. Palmer lui dit : «Je viens de voir Heidegger et il m'a expliqué la différence entre l'être et l'étant, c'était très clair.» Palmer essaie de reprendre ce que Heidegger a dit et s'interrompt soudain : «Je ne sais plus.» Et Beaufret de conclure : «Manque de pot, c'est pas aujourd'hui qu'on va l'apprendre, cette différence...» (*rire*) Palmer ne savait plus quoi dire. Et pourtant, sur le coup, à l'écoute de Heidegger, c'était lumineux. Tellement lumineux...

A.C. : Quel rapport y a-t-il entre cette expérience et ce que dit Heidegger, dans *Qu'appelle-t-on penser*, à propos de l'enseignement : «Celui qui véritablement enseigne ne fait rien apprendre d'autre qu'apprendre.» Quel rapport entre l'idée d'apprendre à apprendre et la possibilité d'être, pour ainsi dire, dessaisi, dans l'incapacité de redire à l'identique ce qu'on avait compris, qui s'est échappé...? Peut-on revenir sur cette expression : «apprendre à apprendre» et sur ce caractère singulier : comprendre, ici, c'est voir ce qu'est «une fois»; comprendre que redire, ce soit entendre la source, dire à nouveau pour la première fois?

F.F. : Là aussi, c'est un phénomène constant et typique de l'existence humaine. Parce que, bien entendu, quand on dit apprendre à apprendre, tout le monde comprend. Par exemple, les pédagogues sont des gens qui apprennent à apprendre. Ça n'a aucun sens. Ça n'est pas vrai. La pédagogie est une imposture : il n'y a pas de science qui permette d'apprendre à apprendre. Mais apprendre à apprendre, c'est ouvrir une certaine écoute, c'est-à-dire faire apparaître des choses qui précisément n'étaient pas... C'est ce que je vous disais tout à l'heure, c'est-à-dire : on ne saurait pas dire soi-même ce que l'on fait alors qu'on est en train de le faire. Et quand on le voit dit, ça devient tout à fait clair.

F.A. : Est-ce que ce n'est pas en rapport avec le fait de faire l'expérience au jour le jour et à chaque fois à nouveau?

F.F. : Oui oui, c'est de cela qu'il s'agit. Mais là, on est en rapport avec la modernité...

F.A. : Oui?

(Rires)

Je souhaite que nous revenions plus tard à cette question de la modernité, qui constitue l'un des axes de nos entretiens mais, pour revenir à ce que vous disiez tout à l'heure à propos de l'impatience de Heidegger, qui a enseigné à des générations d'élèves et qui pensait (je ne sais pas si j'ai bien compris) : «Quand est-ce que je vais voir un de mes élèves prendre les devants?» Je ne sais pas si c'est exactement dans ce sens...

F.F. : Oui...

F.A. : Sans parler de la considération que Heidegger avait pour Beaufret et pour certains élèves et compagnons, on pourrait aussi évoquer les séminaires, auxquels Heidegger était très attaché et où, justement, il y a une sorte, là, de patience, de souci de ce qui peut germer des graines semées, qui pourraient un jour lever, on ne sait quand et on ne sait où...

F.F. : Oui...

F.A. : Ce qui renvoie aussi à la parabole de l'Évangile...

F.F. : Oui, oui, bien sûr; c'est tout à fait juste.

F.A. : Et un rapport au possible.

F.F. : Oui, oui...

F.A. : Pour revenir à notre question initiale.

Je l'ai dit : en mai 1988, vous publiez *Heidegger : Anatomie d'un scandale*, en réponse au livre de Victor Farias, *Heidegger et le nazisme*. Heidegger considérait qu'il ne fallait pas répondre aux calomnies...

F.F. : En effet.

F.A. : On se souvient de Jean Beaufret, qui voulait, je crois, intervenir dans un hebdomadaire et Heidegger lui avait quasiment «interdit» de le faire (j'exagère). L'article de Beaufret a d'ailleurs fini par être censuré, je crois. Heidegger disait que répondre à ce genre de calomnies, c'était s'abaisser.

F.F. : Oui...

F.A. : On se souvient aussi que Heidegger avait souhaité que l'entretien accordé au «*Spiegel*», entretien qu'il avait d'abord maintes fois refusé, soit finalement publié après sa mort. On y reviendra. Vous, vous avez finalement répondu, avec, notamment, *Heidegger : Anatomie d'un scandale*.

En 1995 paraissent vos deux livres, *Regarder voir*, puis, la même année, les *Écrits politiques* de Heidegger, qui, évidemment, n'appartiennent pas au même registre de réponse que *Anatomie d'un scandale*. Vous aviez aussi, je crois, déjà répondu à des articles dans les années 60...

F.F. : Oui, en 1966, dans la revue *Critique*, ça s'appelait «Trois attaques contre Heidegger». En réponse à trois textes : l'un d'Adorno, l'autre de Schneeberger et le troisième d'un individu qui s'appelait Huhnerfeld.

Si vous voulez, ça serait intéressant à voir. Parce que, d'une certaine façon, on peut dire, comme ça, brutalement, que j'ai... ce n'est pas le terme... j'ai «bravé l'interdit».

(Rires)

F.F. : J'ai bravé l'interdit... Mais plus ça va et plus je pense que j'ai raison. Je n'ai pas voulu faire d'impasse. Il y a eu beaucoup de gens, et je ne leur fais aucun reproche, qui ont estimé que la meilleure façon, c'était de faire l'impasse. De dire : il y a quelque chose là-dedans, dans cette «affaire Heidegger», et en particulier dans son engagement politique, il y a quelque chose sur quoi il faut dire : «Eh bien, tant pis. C'est comme ça. Le travail réel, on le fera ailleurs.» Or je pense que ça n'est pas... Si vous voulez, j'ai vu se nouer, dans la manière la plus concrète de l'engagement, avec tout ce qu'il a comporté de compromis, etc., etc., quelque chose qui, à mon sens, ne peut pas être passé par profits et pertes.

F.A. : Je crois que nous sommes tout à fait d'accord là-dessus. Nous allons essayer de le préciser et l'on peut commencer, peut-être, par dire deux choses :

- sans doute avec le dernier livre, *Ecrits politiques*, et sa longue préface, ainsi que dans votre article pour *L'Infini* : «S'il s'agit vraiment de rendre justice à Heidegger», vous avez justement montré que vous étiez dans le vrai;
- d'autre part, on doit considérer aussi que les temps ont un peu changé.

F.F. : Oui, et ça, c'est énorme!

F.A. : C'est-à-dire que, sans parler de tous les événements politiques qui ont eu lieu depuis la mort de Heidegger, il faut aussi penser qu'il était pour lui important de ne pas passer son temps à polémiquer sans arrêt, mais bien plutôt de continuer son chemin.

F.F. : Bien sûr!

F.A. : Il était important que Beaufret puisse développer sa réflexion...

F.F. : Oui.

F.A. : Parce que répondre à ce qui est légitime, ou plutôt, loyal, très bien! Mais répondre point par point au flot submergeant de ce qui est illégitime, confus, diffus, empessé... Vous avez eu une distance pour faire en sorte, et nous y reviendrons, que les *Ecrits politiques* soient un vrai répondant. Publiant la même année *Regarder voir*, vous avez donné à lire un autre répondant. Ces livres, loin de toute polémique, permettent de continuer à penser, sans se dérober à rien. Si l'on peut continuer à penser, la véritable réponse devient possible. Ce qui fait question oblige, y compris l'erreur de Heidegger.

F.F. : Oui.

F.A. : *Heidegger : Anatomie d'un scandale* est un livre beaucoup plus dépendant, puisqu'il s'agit de répondre à des critiques malveillantes, à des points très précis... La réponse de ce livre n'est pas moins décisive mais elle doit tenir compte de la faiblesse ou de la bassesse des attaques, même si vous le faites avec la hauteur de vue qui convient en la circonstance.

F.F. : Il s'agissait à mon avis surtout de manifester, pour dire les choses dans le style idiot qui se comprend aujourd'hui, quelle était ma vérité.

(Rires)

F.A. : Oui, on peut dire aussi qu'une fois qu'*Anatomie d'un scandale* a été écrit, il devenait peut-être davantage possible de publier les *Ecrits politiques* et de penser plus librement ces questions. Sans *Anatomie d'un scandale*, c'est peut-être plus difficile, parce que si on évite de répondre à un certain nombre de calomnies, on fait comme si, d'une certaine manière, elles étaient gênantes, qu'on passait par dessus.

F.F. : Voilà. Et puis il y a aussi un élément presque psychologique, si on peut dire, à propos d'*Anatomie d'un scandale*. C'est que, à un moment où tout le monde a, en quelque sorte, baissé les bras et a fait un pas en arrière pour dire : «Oui, effectivement, il y a des choses, sur ces points-là, etc., etc.», moi, j'ai voulu dire le contraire. C'est-à-dire, très clairement, à un moment où tout le monde disait : «Vous savez, moi, je ne suis pas quelqu'un partisan de Heidegger», moi, j'ai voulu dire : «Eh bien, je suis un partisan de Heidegger.» Je me souviens très bien que, quelques mois avant que n'éclate le scandale Farias, quelqu'un m'avait interrogé et m'avait dit : «Vous êtes un spécialiste de Heidegger.» Et moi, j'avais répondu : «Heidegger ne m'intéresse pas.» Au moment où on dit : «Heidegger est un monstre, Heidegger est un nazi, etc.», moi, je dis : «Heidegger, c'est ce qui m'intéresse au premier chef.»

F.A. : Mais je vous reprendrais quand même sur le mot «partisan», parce que je crois justement qu'*Anatomie d'un scandale* n'est pas un livre partisan.

F.F. : Vous avez, je crois, raison.

F.A. : Pour pouvoir dire ce que vous avez à dire, vous avez peut-être dû vous mettre en première ligne... Mais en réalité, justement, ce livre a été fait sans se départir du calme, du sérieux et de la rigueur exigés, rigueur qui était prétendue dans le livre de Victor Farias, rigueur de façade, et rigueur bien réelle et correspondant finalement à une démarche qui n'est pas sans rappeler la rigueur de la philosophie, dont on sait qu'elle est ce qu'il y a de plus rigoureux, avec la poésie, qui dépasse de loin la rigueur scientifique, donc peut-être même la rigueur de la science historique. A partir de ce moment-là, il n'y a pas d'attitude partisane.

F.F. : Oui.

F.A. : C'est-à-dire que, bien entendu, si au cours de votre travail vous aviez rencontré telle ou telle chose qui aurait été accablante ou simplement un fait gênant, resté dans l'ombre, il est bien évident que vous l'auriez évoqué et que vous auriez tenté de le penser.

F.F. : Bien sûr.

F.A. : Donc, votre attitude n'est, en ce sens-là, pas du tout une attitude partisane. Elle ne consiste pas à prendre le contrepied systématique pour arriver à on ne sait quel équilibre. C'est plutôt une attitude qui a à cœur de ne pas céder à une sorte de mouvement moutonnier général, mais de dire ce qui est à dire, la réalité, nûment et sans détour.

F.F. : C'est ça!

F.A. : Parce que le mot «partisan» pourrait évoquer autre chose...

A propos des *Ecrits politiques* de Heidegger, vous m'aviez dit à plusieurs reprises que vous pensiez qu'un autre que vous publierait ce livre.

F.F. : C'est toujours la même idée, c'est-à-dire : je n'ai pas le sentiment a priori d'être celui qui, sur cette question, est le plus qualifié, etc., etc. Et dans la mesure où je ne vois rien paraître, il arrive un moment où je me dis qu'il faut quand même que je fasse quelque chose.

F.A. : Quand vous disiez «un autre que moi», vous pensiez aussi bien, et indifféremment, à un historien ou à un philosophe?

F.F. : Pas à un historien, parce que je pense que ce n'est pas possible pour un historien. Non pas qu'un historien n'ait pas les capacités, mais parce que, simplement, avec la spécialisation croissante, un historien, pour arriver à comprendre quelque chose aux implications philosophiques du travail de Heidegger, eh bien, il faudrait qu'il soit philosophe...

F.A. : Voilà. Donc, si l'on vous suit, c'est sans doute un penseur et non un simple historien scientifique qui pouvait assumer la publication de ce travail.

F.F. : On aurait même pu imaginer un historien qui tout d'un coup se mette à... Parce que moi, ce qui s'est passé dans cette histoire, c'est que, d'une certaine façon, je suis devenu un peu un historien. Donc, il n'y a pas d'impossibilité...

F.A. : Oui, mais d'une façon très particulière.

F.P. : J'ai entendu un historien parler de «magistrale démonstration de ce qu'est un travail d'historien» à propos de la préface des *Ecrits politiques*.

F.F. : En tout cas, avoir dû devenir un peu historien; ça, c'est une des raisons pour lesquelles je suis très content d'avoir fait ce travail. Ça m'a appris à ouvrir des perspectives qui ne sont pas nécessairement les miennes. C'est-à-dire : comment est-ce qu'on aborde une question historique, comment est-ce qu'on travaille historiquement, etc... C'est pour ça que j'ai dit tout à l'heure : pour un historien en tant qu'historien, ç'aurait été très difficile, mais pour un historien capable de travailler philosophiquement, il n'y a pas d'interdit. C'est tout à fait simple, il peut, c'est possible.

F.A. : Moi, j'ai des doutes là-dessus, parce qu'il faudrait qu'il travaille beaucoup, beaucoup philosophiquement.

F.F. : Mais vous savez, il faut travailler beaucoup, beaucoup historiquement pour...

(Rires)

F.A. : Oui... Mais c'est peut-être plus simple dans ce sens-là. Parce qu'en plus, quand on dit «philosophiquement», il ne faut pas que ce soit au sens où on s'occupe de philosophie.

F.F. : Voilà.

F.A. : Du coup, cela restreint beaucoup le nombre d'auteurs possibles. C'est pour cette raison que je reviens sur cette idée que ce travail aurait pu être fait par quelqu'un d'autre que vous...

Vous êtes un penseur non-heideggerien, au sens où être un penseur heideggerien, c'est, en tant que tel, une imposture. Vous n'êtes en rien un disciple mais, d'une certaine façon, on peut dire que, justement, tout en étant nourri par elle et en méditant beaucoup la pensée de Heidegger, vous avez pu aller de l'avant. Et est-ce qu'il ne fallait pas justement aller de l'avant pour pouvoir mener à bien un tel travail d'interprétation? Pour être à la hauteur qu'exige une telle complexité, peut-être fallait-il une interprétation très pensive, capable à la fois de penser l'histoire et de penser Heidegger (non exhaustivement, cela va sans dire)? Evidemment, ce serait une boutade de dire qu'il faudrait être Heidegger pour pouvoir, à la limite, écrire un tel livre... Mais un tel travail suppose, je le répète, de pouvoir comprendre Heidegger, de pouvoir comprendre ce qui s'est passé, et cela suppose en fait de se mettre à penser d'une façon philosophique et, qui plus est, d'une façon philosophique quasiment inouïe, qui est précisément celle que nous enseigne Heidegger.

F.F. : Oui.

F.A. : Donc, je ne crois pas que quelqu'un qui s'occupe de philosophie ou même quelqu'un qui soit un philosophe rigoureux et simplement sincère pouvait, sans avoir à cœur le «souci de l'être», y arriver. Un étranger à la pensée de Heidegger n'en aurait pas été vraiment capable, un disciple de Heidegger, pas davantage. Il fallait quelqu'un qui était très, très au fait de la pensée de Heidegger et qui pensait, lisait et repensait depuis longtemps Heidegger. Sinon, on arrive très vite à des incompréhensions et à des impossibilités, me semble-t-il. D'une certaine façon, ça ne pouvait pas être beaucoup d'autres personnes que vous – ça ne veut pas dire que vous soyez le seul – qui auraient pu écrire un tel livre. Ce devait être une personne parmi celles qui étaient les plus au fait, les plus en pointe de la pensée et de la méditation de Heidegger. Il n'y a pas de compromis possible, il ne peut pas y avoir de demi-mesure. Je ne sais pas si c'est clair...

F.F. : Je comprends ce que vous dites, mais à ce moment-là j'ajouterais autre chose. Vous disiez à l'instant que probablement seul Heidegger aurait été capable d'écrire quelque chose là-dessus, et moi, je ne suis pas sûr. Parce que je pense que cela ne fait pas partie des... Comment dire? Il y aurait eu probablement quelque chose de – le mot n'est pas du tout... c'est le premier qui me vient à l'esprit mais ce n'est pas le bon mot –, il y aurait quelque chose de malsain. Ce n'est pas «malsain», mais il y aurait quelque chose de contrefait et de faux à ce que Heidegger tente d'arriver à expliquer ce qu'il a voulu faire, et c'est la raison pour laquelle, Dieu merci, lui a continué à avancer. Ça, c'est le premier point.

Le deuxième point, pour dire ma position, d'où je suis parti et comment je suis parti : il était et il est pour moi tout à fait indispensable de ressentir d'une manière très intense l'élément de trouble profond... Je suis probablement quelqu'un qui a ressenti de façon très profonde le malaise à propos de toute cette histoire. Et ça, c'est une des conditions fondamentales. Quelqu'un qui ne ressent pas ce malaise ne peut pas écrire là-dessus.

F.A. : Oui, on pourrait reprendre l'épigraphe des *Ecrits politiques* : «C'est une honte que de se taire et de laisser dire ceux qui ne peuvent guère savoir.» A l'inverse, celui qui sait beaucoup se doit, peut-être...

F.F. : Oui, oui, oui. Il y a tout un ensemble de choses extrêmement simples dans tout ça, qui sont des ressources constantes. Par exemple, pour reprendre l'épigraphe d'*Anatomie d'un scandale* : «...ayant bien plus grande crainte de vivre mochement, c'est-à-dire en ne veillant pas à l'honneur de ses amis...», j'aurais considéré que je ne suis pas quelqu'un... Tout simplement : je ne pourrais pas continuer à me regarder dans la glace si je n'avais pas dit, au moment où tout le monde disait : «Heidegger est une crapule», si je n'avais pas dit : «Mesdames et Messieurs, commencez par tourner votre langue dans votre bouche avant de dire des sottises.»

F.A. : C'est un rapport au devoir...

F.F. : Bien sûr!

F.A. : L'exigence du devoir...

Je voudrais préciser à propos de ce que l'on vient de dire, «si Heidegger ne l'a pas fait»... Heidegger l'a tout de même fait à sa façon. Vous publiez justement certains textes qui le montrent sans équivoque, il faudrait quand même le préciser. Naturellement, Heidegger «ne l'a pas fait» au sens où il ne s'est jamais mis à genoux pour signer les aveux qu'on lui tendait. Mais, si l'on veut bien consentir à l'entendre et à le lire, dans ses écrits, il est évident qu'il a dit et écrit beaucoup au sujet de son «engagement». Et je trouve pour ma part que, sans s'étaler, il en dit long, tout bien considéré.

F.F. : Oui, oui, bien sûr; occulter ça, c'est l'imposture.

F.A. : On ne cesse de dire et de redire que Heidegger «ne l'a pas fait» – c'est le bien connu et trop fameux «silence de Heidegger». Précisons que Heidegger a quand même dit beaucoup, beaucoup, de ce qu'il y avait à dire, sans naturellement tomber dans la justification et consacrer des ouvrages entiers à cela, ce qui aurait d'ailleurs été, justement, pour reprendre un terme de mise et qui contribue à orienter votre réflexion : indécent.

F.F. : Oui, absolument.

F.A. : Et je pense que Heidegger était profondément profondément décent.

F.F. : Oui!

F.P. : Est-ce que je peux vous demander de préciser, même si je crois voir ce dont il s'agit, ce que vous entendez par «malaise»?

F.F. : Malaise, d'une part, qu'il y ait un rapport quelconque entre un homme dont on a, quand on le lit, le sentiment que c'est – là aussi il faut donner le sens le plus fort du terme – quelqu'un de profondément bien. Et que, d'autre part, il y ait un rapprochement, à un certain moment, avec quelque chose dont on ne peut pas ne pas dire très clairement, à tout moment et pour toute la suite des temps, que c'est une des grandes catastrophes morales de

l'humanité. Il y a, d'un côté, quelqu'un de bien, de l'autre, quelque chose de tout à fait effrayant. Il y a nécessairement là un malaise. Et je ne peux pas me contenter d'interprétations du type : dans tout être humain, il y a une part d'ombre, etc., etc.

E.A. : Oui, «passons par dessus» etc...

E.F. : Je regrette beaucoup, mais ce genre de choses... Alors, c'est peut-être une erreur radicale, c'est-à-dire que je me trompe intégralement, mais, alors là, je dirais que je mets mes mains à couper...

E.A. : Oui, cela fait partie des choses que l'on va évoquer plus tard mais tout de suite je dirais que c'est un malaise que nous avons, je crois, tous les trois ressenti. Par exemple : j'ai été loin d'être capable d'écrire votre préface aux *Ecrits politiques*, et le malaise n'en est que plus grand.

D'une part, on ne peut rester que très marqué face à l'horreur extrême de ces années. Le fait que le nom de Heidegger y soit, de quelque façon que ce soit, un tant soit peu accolé ne va pas sans malaise. Qu'en 1933, c'est-à-dire alors que les choses étaient encore loin d'être claires, il y ait eu de sa part une erreur, même très vite corrigée, ne mène à aucune indifférence, et pas forcément à un amour moindre pour un homme profondément touché par son erreur et ce, indépendamment du fait qu'elle va entraîner tant de malentendus.

D'autre part, il y a un malaise à ne pas pouvoir lumineusement défendre ses amis des malentendus de bonne foi ou des calomnies intentionnelles qui ont pour résultat de le méconnaître, voire de le rendre méconnaissable à tous ceux qui ne se donnent pas la peine d'y regarder de plus près. Surtout qu'il y a dans cette mésinterprétation un tout autre enjeu qu'un rapport personnel à un homme injustement attaqué (d'autant plus qu'il a reconnu sa «faute», son «erreur», sa «stupidité» du moment et ce, avec courage, c'est-à-dire dans ses limites exactes et non en endossant tous les péchés du monde), et c'est cet enjeu, notamment, qui nous conduit à cet entretien. Si les lecteurs de Heidegger souhaitent être ses amis «par le cœur et par la pensée», Heidegger n'est pas n'importe quel ami. D'une certaine façon, c'est l'ami par excellence, l'ami de la fraternité humaine. S'il est fait obstacle à son entière présence, si l'on continue à le traiter aussi petitement, la détresse dans laquelle nous plonge le «temps indescriptible» que nous vivons risque d'être encore plus difficile à surmonter. L'enjeu que j'évoquais, le plus important, c'est l'apport considérable de Heidegger à notre époque. Aussi, faire obstacle à Heidegger, c'est grandement prendre le risque d'une irresponsabilité politique. Irresponsabilité politique qui peut très bien contribuer à nous mener à la catastrophe.

E.F. : Oui.

E.A. : Ça, je pense que c'est aussi une dimension essentielle.

E.P. : Le malaise est donc double. Il vient à la fois de ce que vous disiez : qu'il y ait eu un rapport entre quelqu'un de «très profondément bien» et une des «grandes catastrophes morales de l'humanité», de la manière de comprendre ce rapport. Et, simultanément – peut-être y a-t-il là quelque chose qui est aussi propre à la confusion de notre temps –, de ce que produit aujourd'hui la manière courante de comprendre aussi bien l'attitude de Heidegger que la catastrophe dont vous parliez. C'est l'ensemble de tout ça...

F.F. : Je vais vous donner un exemple tout à fait typique. J'ai reçu la semaine dernière une lettre d'un jeune étudiant qui fait un doctorat. C'est un historien d'art. Il était venu me voir, on avait parlé et je lui ai envoyé les *Ecrits politiques* quand ils sont sortis. La semaine dernière il m'a envoyé une lettre – une énorme lettre, qui fait trente pages manuscrites – et c'est l'expression même de ce malaise. Alors, je lui ai immédiatement écrit pour lui dire : faites attention, parce que je pense que vous n'avez pas encore assez bien lu ce que j'ai écrit. Il dit : le fait de voir Heidegger, dans une proclamation, «parler ce langage» etc., ça ne passe pas. Vous voyez, il est bloqué.

F.A. : C'est d'ailleurs une réaction que beaucoup d'étudiants, beaucoup d'amis ont eue et que l'on peut facilement comprendre. C'est évidemment de se dire : ce n'est pas possible.

F.F. : Voilà, exactement. Alors, bien entendu, quand je lui dis : vous n'avez pas encore assez bien lu, je ne vais pas le dire sous cette forme, parce que ce serait brutal... Il a très bien lu. Il dit : effectivement, tout ça me permet de relativiser... «Relativiser»? Moi, je ne veux pas relativiser...

F.A. : Non, il ne s'agit surtout pas de relativiser.

F.F. : Moi, je ne relativise pas!

F.A. : Cela dit, tous, c'est évident, et vous aussi, et Heidegger aussi, tous, nous éprouvons – pas devant les écrits politiques proprement dits – un sentiment de malaise, peut-être, en tout cas de gêne, difficile à nommer. Quand on lit, par exemple, «Heil Hitler», et que c'est Heidegger qui dit ça... C'est un moment inévitablement pénible et douloureux (même quand on sait à qui et à quoi s'adressait en réalité ce salut). C'est justement ce rapport au réel qui est et qui n'est pas qui provoque pour une grande part ce trouble. Par contre, dans les *Ecrits politiques*, à bien les lire, nous n'éprouvons pas cette difficulté. Mais ces passages-là... Ce salut à un tel homme, cette méprise... Il y a un certain nombre de moments où, quel que soit le contexte, on a un mouvement de... je ne sais pas comment dire... de recul et en même temps presque de sympathie, en fait, à l'égard de Heidegger, quelque chose d'un peu naïf comme : si on avait pu lui éviter ça... Enfin, je ne sais pas trop comment le dire...

F.F. : Oui, oui...

F.A. : Pour continuer sur ce point, je voudrais revenir sur l'idée de «l'interdit» que vous évoquiez tout à l'heure. Vous avez sans doute eu raison de «braver l'interdit», je reprends l'expression, même si ça n'est pas exactement ça, nous le disions avec humour... Précisément, le travail des *Ecrits politiques* transforme notre rapport à ce malaise en éclairant ce qui s'est réellement passé. Et puis, cela apporte aussi un travail de réflexion pensive qui permet d'entrevoir toute l'œuvre de Heidegger, alors que l'on pouvait penser le contraire, à savoir : que les *Ecrits politiques* étaient quelque chose qu'il fallait plutôt mettre entre parenthèses, et qu'il fallait s'occuper de ce qui était important. Les *Ecrits politiques* sont très importants. Maintenant, grâce à ce travail que vous avez fait, il y a une possibilité accrue – naturellement, ce n'est pas la seule et la voie obligée –, qui permet d'encore mieux comprendre toute l'œuvre de Heidegger. Donc, braver l'interdit, ça voulait dire, non pas risquer de perdre du temps mais, au contraire, se mettre dans un travail qui est profondément

un travail de pensée et un rapport philosophique, un travail qui permet de donner une dimension encore plus grande à la réflexion à partir de la pensée de Heidegger.

F.F. : Oui, parce que le saucissonnage qui consiste à dire : il y a chez Heidegger une pensée fondamentale concernant les principes et puis tout le reste, tout ce qui en serait la conséquence, ça, il ne s'en occupe pas etc... tout ça, c'est du bricolage.

F.A. : Comme le fait de distinguer à la va-vite entre l'homme et sa pensée, même s'il n'est pas absurde de concevoir une différence entre l'homme et l'œuvre mais non pour en faire deux inconciliables, aboutir à une duplicité là où il y a toujours une unité secrète, qui nous échappe souvent, et bien que l'unité entre les deux reste toujours une question complexe. Mais marteler sans arrêt : le grand penseur d'un côté, le salaud de l'autre... enfin, comme si tout cela allait de soi...

F.F. : En plus, c'est une stupidité... Marteler : le grand penseur d'un côté, de l'autre le salaud, c'est une stupidité dans la mesure où ce genre de contrastes, c'est une sorte de réapparition d'un très mauvais romantisme. Ça, c'est une pensée romantique. J'ai entendu quelqu'un dire qu'il y avait des restes de pensée romantique dans l'engagement politique de Heidegger, c'est absurde.

F.A. : Oui, je m'en souviens, c'était dans l'entretien pour France Culture avec Alain Finkielkraut, c'est un professeur de Caen, Legros, je crois, qui disait ça.

F.F. : Oui, c'est ça. C'est ça qui est du romantisme. Ça n'est pas Heidegger. Heidegger n'est pas romantique.

F.A. : Il le dit lui-même très clairement quand il choisit entre tous, même s'il ne délaisse pas les autres, Hölderlin, en montrant à quel point il n'appartient pas à proprement parler au romantisme et comment il le dépasse.

F.F. : ... Et quand il fait place à Novalis, ça n'est pas du tout dans l'esprit de l'historiographie littéraire où Novalis est, par opposition à Hölderlin, une espèce d'exemple de ce qu'est le romantisme.

Ce qu'il y a de toujours très, très positif chez Heidegger, c'est l'incapacité où l'on est, quand on le suit honnêtement, de ramener ce qu'il dit à des catégories déjà existantes. Il rénove tout sans arrêt.

F.A. : Evidemment, pour la première question, nous avons beaucoup débordé mais c'est très bien puisque cela permet, il me semble, de voir qui est François Fédier, de faire d'une certaine façon votre connaissance au lieu de vous décrire.

Cette première question était : «Qui êtes-vous?» Avez-vous quelque chose à ajouter?

F.F. : J'aimerais simplement ajouter que c'est une question qui... ne m'intéresse pas énormément.

(Rires)

F.A. : C'est d'autant mieux que vous y avez déjà répondu et achevez ainsi d'y répondre.

La deuxième question que nous voulions vous poser, qui en fait a déjà été abordée, est : pourquoi avoir publié ces *Ecrits politiques* et pourquoi maintenant?

Nous l'avons évoqué, nous disions qu'il y a divers types de réactions de lecteurs par rapport à Heidegger : d'abord ceux qui, l'ayant lu ou l'ayant connu personnellement et sans s'être penchés, disons, sur le «dossier» relatif à son engagement de 1933, n'ont jamais cru à la version du grand penseur salaud, s'étant comporté de façon infâme; disant de très grandes choses pendant ses cours et puis allant ensuite insulter les gens, intrigant et se livrant à toutes les bassesses... Pour illustrer cette attitude qui consiste à refuser de tenir pour vrai ce mauvais roman, je citerais un exemple personnel. Lors d'une rencontre avec René Char, je ne me rappelle plus mot pour mot ce que je lui avais dit mais j'évoquais les détracteurs de Heidegger... A ce moment-là, il n'y avait pas eu Victor Farias mais l'on peut penser que son livre n'aurait rien changé du tout, évidemment, à ce que Char aurait pu dire. Je crois qu'il n'aurait même pas ouvert un tel ouvrage, les soi-disant découvertes de Victor Farias, en plus, étant déjà largement étalées dans les mauvaises feuilles... Comme j'évoquais les critiques formulées à l'encontre de Heidegger, sa prétendue sympathie pour Hitler ou le nazisme, Char, déjà irrité, m'a répondu – et là, je pense pouvoir le dire au mot près, car ses propos m'ont beaucoup marqué – : «Ceux qui disent cela [que Heidegger se serait compromis avec le nazisme] sont des imbéciles. Ils ne comprennent rien à Heidegger. Ils ne savent pas ce qu'est l'histoire»... Et là, très fâché, comme vous pouvez le connaître...

F.F. : Oui... (tout sourire)

F.A. : Il s'est mis à monter d'un cran : «Ils ne savent pas ce qu'est la vie.»

F.F. : Oui, oui, oui. (rire) C'est exactement de cela qu'il s'agit.

F.A. : Par ailleurs, je ne dis pas du tout que le travail d'*Anatomie d'un scandale*, le travail des *Ecrits politiques*, n'est pas quelque chose de fondamentalement important. Mais, pendant longtemps, sans du tout passer par dessus en disant : «Il ne faut pas s'en occuper, c'est une période noire, laissons-la entre parenthèses...», beaucoup ont pu lire Heidegger en devinant avec un instinct sûr ce dont il retournait. Il y a quand même ce que l'on peut appeler une confiance que l'on peut accorder à Heidegger quand on lit ses écrits, quand on le connaît, et qui consiste à dire : «Non, ça, ça n'est pas vrai.» Naturellement, tout être humain peut devenir fou...

F.F. : Oui.

F.A. : Comme ça n'était pas le cas de Heidegger... eh bien, déjà, d'une certaine manière, ceux qui aiment la pensée, ceux qui ont des yeux pour voir savent... pour reprendre la façon de dire de Char... «savent que ce n'est pas vrai». Ce qui ne dispense pas d'écrire en quoi ce n'est pas vrai et d'aller plus loin.

F.F. : Oui, et justement, c'est cela au fond... J'imagine que si *Anatomie d'un scandale* est un livre... – cela fait longtemps que je ne l'ai pas regardé –, s'il tient un peu, c'est précisément dans la mesure où ça fait apparaître des choses du genre de celles que vous venez de dire, à savoir que... ça montre la vie... avec ce caractère... Ça, c'est une chose qui est en rapport avec Heidegger... On peut parfaitement... je suis tout à fait prêt... enfin, non, je ne suis pas

prêt du tout... ça ne m'intéresse pas... mais je suis tout prêt à admettre que l'on puisse dire cela... La vie a comme caractéristique de ne pas pouvoir être... tout à fait révélée. Elle n'a pas à l'être... C'est quelque chose de tout à fait étrange. C'est le thème de ce que Heidegger, dans le texte de 1937 dont parlait Armelle tout à l'heure, «La menace qui pèse sur la science»... c'est un des premiers moments où il a dit cela ouvertement; il a prononcé le mot, bien qu'il se trouve déjà ailleurs, le mot «sigétique», à savoir : le silence, c'est-à-dire : faire silence. Il y a des choses à propos desquelles on fait silence. Et moi, ce que je voulais faire avec *Anatomie d'un scandale*, c'est que, d'une certaine façon, le silence que je fais n'est pas là-dessus. Voilà. Alors, je fais le silence peut-être sur autre chose – j'aimerais d'ailleurs bien... enfin... l'on pourrait éventuellement réfléchir à cela...

F.A. : Est-ce que ce n'est pas un rapport à la limite finalement? Pour qu'il soit noble de faire silence, il faut absolument ne pas faire silence sur ce sur quoi on ne doit absolument pas faire silence.

F.F. : Exactement. C'est ça.

F.A. : La question, c'est qu'il est toujours très difficile de savoir si on est allé à la limite de jusqu'où l'on devait...

F.F. : Oui.

F.A. : Parce que c'est une question de devoir... Jusqu'où l'on doit et jusqu'où l'on ne doit pas, jusqu'où l'on peut...

Car c'est aussi coupable de taire ce qui doit être dit que de dire ce qui doit être tu. C'est une difficulté de justesse comparable à celle qui se joue quand Hannah Arendt dit : «Moralement parlant, il est presque aussi mal de se sentir coupable quand on n'a rien fait de précis, que de se sentir innocent quand on est réellement coupable⁶.»

Il y a vraiment là un travail d'orfèvre, de minutie, pour arriver à être correspondant, dans la justesse qui convient, en toute justice.

F.F. : Et cela touche à des choses dont je me rends de plus en plus compte à quel point elles sont difficiles, pas seulement à aborder, mais je dirais même, à articuler. Il me semble que tout ce qui est de l'ordre de l'exécration est quelque chose que, philosophiquement, pour dire philosophiquement, on ne doit pas... C'est quelque chose qui n'a pas sa place... Vous parliez tout à l'heure, et Françoise aussi le disait... J'ai hésité à prononcer le mot, je le dis maintenant : il y a une réaction phobique et, à mon avis, on n'a pas le droit d'en rester à une réaction phobique.

F.A. : Tiens! Alors, je vais faire une petite parenthèse. Vous m'avez dit un jour – mais là, vous me direz que ça n'a rien à voir – que vous n'aimiez pas les araignées.

F.F. : Oui.

F.A. : J'ai un peu insisté, j'ai dit «Ah! bon...» parce que, effectivement, quand je n'aime pas quelque chose, par exemple la nourriture ou quoi que ce soit d'autre, je me dis : «Mais pourquoi? Est-ce que ça va? Est-ce que c'est juste?» Par exemple, je suis un peu

claustrophobe, alors j'essaie de voir ce que ça peut vouloir dire... Non pour me raisonner ou tout comprendre mais juste pour voir. Et cela peut changer ou non le rapport à ce qu'on aime, à ce qu'on n'aime pas, à ce que l'on trouve ou non supportable, vivable, sans du tout qu'il y ait là quelque chose d'une discipline, d'une règle morale ou autre... Donc, j'insistais. Devant mon insistance, de façon appuyée, vous m'avez dit : «Mais c'est une phobie!»

F.F. : Oui.

F.A. : Oui, mais moi, ce que je voulais dire, c'est que ça n'est pas une raison pour en rester là, d'une certaine façon...

F.F. : Oui, mais je dirais : ma vie ne s'organise pas autour des araignées. Vous comprenez?

F.A. : (rire) Oui.

F.F. : Par conséquent, je ne vais pas m'occuper...

A.C. : De toutes les phobies, non!

F.F. : Non, de celle-là. Je vais vous donner un exemple tout à fait caractéristique... L'autre jour, j'étais à la campagne... Je prenais une planche et je vois une araignée foutre le camp. J'ai lâché la planche! Bon... Ça veut dire que je me suis rendu compte que je ne peux toujours pas...

F.A. : Mais c'est assez sérieux... C'est un certain rapport à la vie.

F.F. : Mais je dis que dans la relation aux choses importantes... Par exemple : je ne peux pas me contenter d'avoir vis à vis d'Hitler une réaction phobique.

F.A. : Bien entendu. Mais sans pousser trop loin parce que ce n'est pas le plus essentiel de ce que l'on a à dire, sans doute, je voudrais préciser que ce n'est pas si évident qu'il y ait une hiérarchie des phobies. Je ne veux pas dire qu'il faut se consacrer à toujours tout examiner et réexaminer, pointilleusement, obsessionnellement et sans relâche. Je veux encore moins dire qu'il faut tomber dans une sempiternelle introspection... Sinon, on ne vivrait plus... Mais... Il y a un souci, un étonnement, un scrupule qui, d'une certaine façon, peuvent à bon droit ne pas nous lâcher... Je pense, en disant cela, par exemple au caractère admirable de Kafka... Cela ne va pas de soi qu'il n'y ait pas, à chaque fois, une forme de capacité à être dans un très grand souci des petites comme des grandes phobies, des goûts et des dégoûts, et, d'une certaine manière, une mise en question, quand même, qui n'a pas pour but de vaincre tel ou tel défaut ou soi-disant imperfection, mais dont on ne parvient pas à faire l'économie devant le fait que la moindre chose donne à penser et nous oblige.

Je veux dire, cette façon de faire une séparation entre, d'une part, une phobie très importante, une phobie aussi importante que celle que nous inspire d'emblée Hitler et, d'autre part, les araignées, etc... D'une certaine façon, je ne sais pas si cela peut se séparer comme ça... Dans le souci même où tout est important. Maintenant, il ne s'agit pas de perdre son temps à essayer de faire l'ange...

E.F. : Si vous voulez, abstraitement, vous avez tout à fait raison, seulement...

E.A. : Oui, sur le plan de la vie, c'est invivable, je suis d'accord...

E.F. : Non, ce n'est pas la question que ce soit invivable. Non, non, non... C'est un programme ou un projet qui impliquerait que je sois tout à fait autre.

E.A. : Ce que je veux dire, c'est que, pour certains êtres, ce n'est ni un programme ni un projet; c'est simplement en rapport avec ce qu'il y a à faire, ça va de soi. Pour vous, ça peut être un programme... Mais je pense que, pour certains, suivant la façon dont on est constitué, ce n'est pas de l'ordre du programme. Immédiatement, ça pose des questions. Et l'on ne peut pas passer par dessus.

E.F. : Je vais vous dire, je parle de moi : la phobie des araignées ne m'empêche pas de vivre, par conséquent, je m'en fiche. Voilà. Si j'avais une phobie qui m'empêchait de vivre, probablement qu'il en irait autrement.

E.A. : Du moment que vous n'êtes pas éleveur d'araignées, ça va... Mais Armelle voulait dire autre chose avant qu'on s'intéresse aux araignées...

A.C. : Oui, pour revenir à la phrase de René Char : « Ils ne savent pas ce qu'est l'histoire, ils ne savent pas ce qu'est la vie », au rapport étroit qu'il y a entre les deux, plusieurs choses me paraissent difficiles à comprendre... Par exemple, dans le *Discours de rectorat*, quand Heidegger parle de la résolution du peuple allemand, il y a une difficulté à voir la « résolution », telle qu'on a l'a peut-être comprise dans *Etre et Temps* et à l'amener à une dimension... comment dire...? Commune, communautaire? Comment l'expérience de la limite, qui est éminemment une expérience d'« esseulement », peut-elle se mener quand on est à plusieurs? Comment peut-on penser la résolution d'un peuple, si c'est une résolution propre? Comment se tient cette résolution?

E.F. : Voilà une très bonne, une très profonde question. Je répondrais que l'esseulement se comprend de façon tout à fait... disons, de façon presque immédiate, par rapport à l'individu. Seulement, est-ce qu'il n'y a pas plusieurs formes d'individualité? Je vais vous dire une chose très simple : le fait que, par exemple, dans toute une région géographique, un certain nombre de gens parlent une langue et qu'ils s'entendent en parlant cette langue, ça, c'est une forme d'individuation qui n'est pas un esseulement entendu au sens individuel qui saute aux yeux. Donc, qu'est-ce que ça veut dire un peuple? Qu'est-ce que c'est cette unité? Est-ce qu'il y a une unité? Est-ce que c'est une unité qui est factice ou est-ce que c'est une unité factive? Ça, c'est une des choses qui m'intéressent le plus.

Il y a encore un élément à ajouter, c'est que, quand Heidegger parle de résolution d'un peuple, il faut comprendre... Enfin, « il faut comprendre »... Il me semble que dans le *Discours de rectorat* il faut comprendre cela au futur, c'est-à-dire que ça n'est pas une résolution effective, c'est une résolution possible. Cette résolution possible, c'est précisément ce à quoi Heidegger pensait qu'il fallait que tout le monde s'attelle en 1933 en Allemagne. C'est à cela que Heidegger pensait.

F.A. : Pour évoquer à nouveau Char, est-ce que, à la place d'individu – cela dépend de comment on l'entend naturellement, mais on peut l'entendre dans un sens quasiment scientifique, celui du calcul et de la division –, est-ce qu'il ne conviendrait pas plutôt d'évoquer la personne et la personne humaine, au sens où Char dit : «La vérité est personnelle»? La vérité : l'article est défini et non indéfini, en même temps, elle est personnelle; «l'individu», peut-être, ne rendant pas justement tout à fait compte, dans son rapport plus scientifique à la division, de la singularité et du propre imparti à chaque personne, propre à l'intérieur duquel il y a aussi la fraternité.

F.F. : Oui. La difficulté... Alors ça, c'est aussi très difficile... Parce qu'aussi bien «individu» que «personne», etc., etc., sont des termes qui ne sont pas clairs... Ce qui est tout à fait frappant, c'est que dans *Etre et Temps*, il y a le concept de «*Jemeinigkeit*», qui est une espèce de monstre, même en allemand... Mais en allemand, c'est moins monstrueux. C'est la terminaison du substantif et l'adjectif *jemeinig* : «à chaque fois à moi», «ce qui est à chaque fois à moi». Je me souviens qu'un ami m'avait un jour envoyé une lettre dans laquelle – et cela consonne tout à fait avec ce que vous disiez – il m'avait dit : la vérité est comme un billet d'avion... Elle n'est pas... Comment dit-on dans le langage administratif?... Elle n'est pas endossable... Cela veut dire que vous avez acheté un billet d'avion, vous ne pouvez pas le donner... Quelqu'un d'autre ne peut pas partir avec... – Mais pourquoi?... Eh bien, c'est comme ça... Ça ne peut pas se transmettre comme ça, comme une valeur...

F.A. : Ce qui implique aussi la responsabilité de chacun d'entre nous?

F.F. : Oui. Alors, vous voyez, tout cela : «individu», «personne», «responsabilité», «collectivité»...

Personne n'a dû le remarquer : entre la version déjà publiée de l'entretien pour le «*Spiegel*», qui avait paru en Allemagne et en France, et la version que je publie moi, qui est une version corrigée, il y a une petite différence absolument fondamentale, c'est à l'endroit où Heidegger dit : «Il n'y a plus de communauté». Ça, ç'avait été supprimé dans la version précédente. Or il dit : «il n'y a plus de communauté, il n'y a plus que société». Ça, c'est à mon avis la leçon qu'il a tirée de la tentative politique, enfin... de la tentative pseudo-politique.

F.A. : La communauté pouvant ouvrir à la «commune présence»?

F.F. : Voilà, la communauté pouvant s'ouvrir à cette résolution, c'est-à-dire... La communauté, il y a un principe d'unité, la société n'est plus un principe d'unité.

A.C. : Et une société ne peut pas penser, par exemple, qu'elle va à sa fin?

F.F. : «Qu'elle va à sa fin»... Attendez, dans quel sens?

A.C. : Au sens, non de la «fin de l'histoire», mais au sens où elle ne pourrait éprouver ce qui serait l'écho du sentiment de finitude qu'éprouve un être humain.

F.F. : Oui, justement, c'est cela. Tout ce qu'on appelle «fin de l'histoire» n'a rien à voir avec la finitude, c'est pourquoi la notion de fin de l'histoire est une notion aberrante, enfin... C'est une notion, justement... publiable.

Vous avez entendu que Maurice Schumann avait dit dans un discours à propos de Malraux : « Contrairement à Heidegger et à Sartre qui étaient pour la mort, Malraux était contre » ?

(Rires)

F.A. : Reprenons la question : « pourquoi avez-vous publié ces *Ecrits politiques* et pourquoi maintenant ? »

Je reviens à ce que je disais : pour simplifier, il y a deux types de réaction. La réaction que beaucoup d'entre nous ont eue : ne pas passer par dessus ces choses, bien au contraire, mais penser, à l'image de René Char : moi je sais à quoi m'en tenir. Je sais d'une certaine façon ce qu'il y a dans le livre *Anatomie d'un scandale* et dans les *Ecrits politiques* même si c'est une autre chose que d'en prendre connaissance et de les lire avec attention... Et puis, il y a aussi la réaction de personnes (ne parlons pas ici de ceux qui n'attendent qu'une chose, c'est qu'on dise le plus de mal possible du grand philosophe et du grand penseur) pour lesquelles on pourrait penser que la réfutation des calomnies est un apport décisif et qu'il leur importe de connaître les éléments de ce que l'on a appelé tout à l'heure le « dossier », les textes de la période concernée, etc...

Bien entendu, troisième point, on pourrait dire que cette dernière réaction ne va pas à l'opposé de la façon de penser de Char, il n'y a pas incompatibilité entre les deux.

Il est manifeste, c'est ce à quoi je voulais en venir, que votre travail – c'est patent pour tous, je pense, dans *Regarder voir* et c'est vrai aussi de votre préface aux *Ecrits politiques* – dépasse de loin la défense de Heidegger, même s'il n'y aurait pas de honte, vous l'avez dit, à s'en faire l'avocat. Mais vous n'êtes pas son avocat, premièrement parce qu'il n'y a pas à s'inscrire dans le cadre du procès et, surtout, parce que vous suivez le cours de votre travail de réflexion, qui rend un accès possible à la pensée de Heidegger, mais qui rend aussi possible un tout autre regard porté sur l'histoire, sur le nihilisme, sur le nazisme, sur sa signification... et puis, sur notre époque...

Mais je repose ma question après avoir fait cette présentation : pourquoi avoir publié les *Ecrits politiques* et pourquoi maintenant ?

F.F. : Je suis obligé de répondre ce que j'ai déjà dit : je m'attendais... je pensais qu'il y aurait peut-être quelqu'un qui ferait ça mieux... Enfin, d'abord, qui le ferait, que ça pourrait être tout à fait bien et qu'à ce moment-là, je n'aurais pas à m'en occuper. Et puis, finalement, lisant beaucoup, beaucoup de choses, me tenant bien au courant de tout cela etc., etc., je me suis rendu compte à un moment donné que je commençais à en savoir quand même pas mal sur la question et que ça devenait un peu idiot de ne pas le publier. Ensuite : pourquoi maintenant ? Là, je ne peux pas vous dire...

F.A. : Et pourtant, on a l'impression que cette date – enfin, on ne peut pas dire l'année 1995 en particulier –, disons, que cette période n'est pas sans importance.

F.F. : Non, mais je vous dirais plutôt que c'est un heureux hasard. La traduction du *Discours de rectorat* était prête pratiquement un an après la mort de Heidegger et ça aurait donc pu être publié avant... Ça ne s'est pas fait... Je ne le sentais pas.

F.A. : Comme je crois qu'il n'y a pas de hasard, on pourrait dire, pour ne donner que cet exemple, qu'il y a quand même eu entre-temps la chute du mur de Berlin.

F.F. : C'est tout à fait évident !

E.A. : Il y a peut-être eu ensuite une façon, presque exagérée parfois, de la part de beaucoup d'historiens, de reconsidérer beaucoup d'événements; on peut même parler, dans une dimension tout à fait normale de l'histoire, d'une révision de ce qui avait pu être dit auparavant, si l'on veut bien considérer que le mot révision n'est pas l'apanage des seuls malveillants à la recherche des nouvelles preuves de leurs lubies. Ce serait quand même dommage d'abandonner la révision sérieuse de l'histoire aux seuls «révisionnistes» et à leurs intérêts pervers.

Il y a un discours qui est tout de même devenu beaucoup plus audible, notamment sur l'Union Soviétique, avec tout ce que cela implique pour les analyses ne portant pas sur la seule U.R.S.S... Ce discours n'était guère permis auparavant.

E.F. : Voilà, voilà! Si vous voulez, j'ai commencé à préparer l'édition, je ne peux plus vous dire exactement quand, mais c'est évidemment au moment où ça commençait à mal aller du côté du communisme. A partir de ce moment-là, eh bien, ça s'est fait... Je l'avais donné beaucoup plus tôt. Il était prêt bien avant, mais la parution a été repoussée pour des questions éditoriales. Il aurait pu être publié facilement un an auparavant... mais ça n'a pas d'importance... Je veux dire : il y a eu un moment où quelque chose s'est mis en place, l'idée que l'on pouvait commencer à soulever des questions sans être immédiatement anathémisé... Il y a eu un moment... Ça a tout de même duré un certain temps... Je me souviens d'une chose curieuse, c'est que l'on avait, avec des amis, fait une manifestation pour Soljenitsyne en 1969, à une époque où n'importe qui, y compris Glucksmann, disait que c'était de la réaction petite-bourgeoise, etc., etc...

E.A. : Vous étiez un social-traître.

E.F. : C'était une époque où s'occuper de quelqu'un comme Soljenitsyne, ce n'était évidemment pas bien vu par tout le monde; alors, vous imaginez, dire des choses à propos de Heidegger! Cela dit, j'ai quand même écrit en 1966 que ce qu'il y avait de caractéristique chez Heidegger, c'est que tout le monde, de l'extrême droite à l'extrême gauche, a trouvé à redire à Heidegger. J'ai écrit ça en 1966.

E.A. : J'ajouterais – on va y venir, c'est à propos du malentendu – : on trouve à redire sur Heidegger à propos de son engagement en 1933, mais tout le monde, sans même évoquer l'extrême droite ou l'extrême gauche, tout le monde a trouvé à redire à Heidegger. Le malentendu a été constant. Il a existé à propos de son engagement mais il a existé aussi à propos de «Heidegger-Jaspers», «Heidegger-Untel»... ou pour dire : «Heidegger, c'est finalement un réactionnaire», ou «un existentialiste» : autre malentendu. Et l'on pourrait énumérer, constamment... «Un attentiste», etc... Et ça, c'est un rapport très particulier de Heidegger, rapport peut-être à l'inouï; sans arrêt, il y a eu des malentendus et des malentendus de malentendus.

E.F. : Oui.

E.A. : Mais j'ajouterais ceci – toujours sur cette question du rapport à la situation politique au moment de la publication des *Ecrits politiques* – : année 1995, on pourrait dire 1994, ça n'est pas à un an près, autre conséquence de la chute du Mur, c'est qu'il y a comme un vide politique, déjà sensible bien avant, qui rapidement s'accroît, c'est-à-dire que le marxisme semble sonner creux, même pour les marxistes qui avaient déjà fait une critique de leur

système de pensée... Il n'y a quasiment plus de rapport à un idéal politique nulle part. Comme si «on n'osait plus», au vu de la déception des espoirs que des mouvements ont pu faire naître et des catastrophes qui s'en sont suivies. Il y a une sorte de résignation politique partout. Et il y a un libéralisme triomphant et sauvage, une guerre économique féroce, croissante, bien loin d'être neutre... Alors, à ce moment-là, les écrits politiques de Heidegger – et pas seulement à cause du rapport qui pouvait exister avec les communistes et la menace bolchevique en 1933 – deviennent, aussi à cause de cela, d'une brûlante urgence puisqu'il n'y a plus de politique digne de ce nom.

F.F. : Ce qu'il y a de tout à fait caractéristique de la situation, à l'époque, en 1933, c'est que personne n'imaginait que le libéralisme avait encore de l'avenir, ce qui fait que la question était tout autre qu'aujourd'hui. Regardez par exemple comment Nolte présente la situation de 1933. Sa grande idée, avec laquelle je ne suis d'ailleurs pas d'accord, c'est qu'il n'y avait, à l'époque, plus que ce qu'il appelle la grande solution, c'est-à-dire la solution marxiste, et la petite solution, la solution qu'il appelle fasciste. Quand je dis que je ne suis pas d'accord avec cette distinction, ce n'est pas pour me singulariser, mais parce que je crois que, malgré tout ce qu'il peut y avoir de pertinent dans sa distinction, quelque chose à mon avis d'essentiel n'y est pas suffisamment en évidence. Si vous me demandez quoi... je vous dirai... écoutez... «petite solution», pour le fascisme, malgré tout ce que ça a d'éclairant... il y a là quelque chose à mes yeux de très important qui échappe. Dans la «grande solution», dans l'option marxiste pour sortir de l'impasse où se trouve le monde du fait de la crise radicale du capitalisme libéral... plus précisément : dans l'option léniniste (dont le stalinisme n'est que le prolongement), le point de départ est inverse de celui d'Hitler. Le calcul d'Hitler est d'éliminer toute guerre civile à l'intérieur, pour mieux se préparer à un affrontement, à une guerre extérieure... à une nouvelle guerre mondiale. Lénine et Staline, au contraire, pensent leur pratique politique à partir de la guerre civile.

(Silence)

C'est là que les termes de petite et de grande solution ne me paraissent plus aller... La petite solution n'est pas moins grande que l'autre. «Grande» et «petite» ne permettent pas de voir des choses pourtant décisives. Dans l'hitlérisme, l'élimination de ceux que l'on décrète «inassimilables» n'est pas un processus de guerre civile, mais... il faut bien le dire, de guerre raciale; et le but d'Hitler, c'est la guerre raciale au niveau du monde! Du côté de Lénine et Staline, le but est la guerre civile à l'échelle mondiale... (silence) L'élimination des ennemis de classe doit commencer à s'effectuer, elle doit devenir pratique constante au cœur de la «patrie du socialisme».

Aujourd'hui la situation est tout à fait différente parce que le seul régime politique dont tout le monde, mais tout le monde, était persuadé qu'il était fini, c'est celui qui reste et c'est celui qui «fonctionne». Et ce régime-là est un régime qui n'est évidemment pas exempt de défauts d'une telle gravité... il est impossible que les horreurs criminelles des deux autres types de régime puissent masquer longtemps les potentialités meurtrières du développement économique libéral.

D'une certaine manière, c'est cela le sens de la préface aux *Ecrits politiques*. D'abord : le régime libéral, capitaliste, était soumis à une critique radicale de la part du communisme, qui se comprenait comme régime de l'avenir... Deuxième étape : les régimes de type, disons, fasciste, pour parler comme Nolte, étaient également un refus du régime libéral... Rappelons que, pour les communistes, les régimes fascistes étaient en quelque sorte le moyen de sauver

le libéralisme de son annihilation révolutionnaire. De toutes façons, l'invariant fondamental, c'était que le régime libéral était condamné, parce qu'il était obsolète... Alors, il se trouve que... la virulence de la critique marxiste à l'égard du régime libéral, elle demeure de façon absolument évidente! Il est absolument clair que... Ce que, aujourd'hui, les gens commencent à apercevoir, c'est la notion par exemple de guerre économique. La notion de guerre économique est une notion qui, si elle est prise au sérieux, veut dire qu'il va y avoir des morts...

F.A. : Mais, ça ne veut pas dire qu'il va y avoir des morts, ça veut dire qu'il y a des morts...

F.F. : Oui.

F.A. : Evidemment, il ne s'agit pas de faire des comparaisons hâtives et des analogies réductrices, mais, un peu comme on nous livre quotidiennement l'indice de pollution, tous les ans on apprend le nombre de personnes qui vivent en dessous du seuil de pauvreté, dans des conditions effroyables entraînant souvent à plus ou moins bref délai la mort. Il y a trois ans, le chiffre cité par l'O.M.S. était de 700 millions de personnes. On ne sait pas très bien à quoi ça correspond, et puis, on ne peut absolument pas se le représenter (12 fois la population française... Toutes ces comparaisons dépassent notre imagination). J'ai lu récemment que maintenant l'estimation était de 900 millions de personnes, 900 millions de frères humains... Comptabilité effrayante, y compris dans son caractère précisément comptable.

Voilà... Quand on dit qu'il y a des morts... Sans parler de tous les conflits que peut entraîner cette guerre économique... Et puis, sans parler aussi du fait qu'il y a des morts de différentes façons : il y a des morts sur le plan, hélas, de la misère matérielle et de la mort physique... et puis il y a des morts vivants.

Alors, j'aimerais revenir là-dessus parce que... Je ne sais pas si Heidegger, en 1933, ne voit pas la situation dans laquelle nous sommes à présent, ne voit pas le caractère effrayant de cette situation et, d'une certaine manière, s'il ne voit pas de façon très aiguë, dans un rapport de voyant – ce qui peut conduire à certains aveuglements –, beaucoup plus lucidement que nombre de ses contemporains à quoi correspond, en 1933 et dès avant, le bolchevisme, qui est une menace pesant réellement sur l'Allemagne, à la différence de la menace fantasmagorique sur laquelle repose l'antisémitisme. Ne voit-il pas également, à travers aussi bien la spécialisation de l'Université que la robotisation étendant son règne sur la planète, ce qu'est le monde automate, la réalité de la menace qui pèse, certes sur la science, mais aussi sur toute l'humanité? Et, devant ça, ne se demande-t-il pas s'il n'y a pas dans les années 30 une possibilité révolutionnaire en germe (l'énigme tenant au diagnostic de sa maturation, où l'homme, chaque homme, joue une part déterminante). Je me demande si la vision lucide de Heidegger (certes, un temps, aveugle sur Hitler) n'a pas eu un très grand poids dans son engagement, puisqu'il voit ce que nous, nous commençons seulement à percevoir de notre monde soi-disant libéral... Tellement libéral que, à propos de ce que l'on nomme la «Libération», le cardinal Lustiger écrivait dans «Le Monde» un article pour commémorer son cinquantenaire, ayant pour titre : «Libération ou suicide?» Ce qui ne veut pas dire que nous envions le temps du nazisme, loin de là, ni que nous ne nous réjouissons pas de la victoire des Alliés... Cela va sans dire.

F.F. : Alors, en ce qui concerne la capacité visionnaire de Heidegger, c'est à chacun de voir... Je ne peux pas vous dire...

F.A. : ... Eh bien, elle apparaît dans les textes de Heidegger...

F.F. : Oui, mais alors là, il faudrait être très prudent et dire... Laisser ça ouvert... Ce qui est tout à fait clair, c'est qu'il a clairement identifié le péril dans lequel se trouve la civilisation... La guerre de 14, c'est évidemment quelque chose qui lui a ouvert les yeux manifestement au moins autant qu'à quantité d'autres gens...

F.A. : Mais *Etre et Temps*, c'est 1927, *L'essence de la vérité*, première version, 1930; *Der Arbeiter* de Jünger, dont Heidegger a vu toute l'importance, c'est 1932...

F.F. : Oui. C'est à mon avis tout à fait clair qu'il a diagnostiqué comme une impossibilité de s'en sortir sans quelque chose d'absolument bouleversant. Ça, c'est très clair...

F.A. : Et l'on ne peut pas tout à fait dire aujourd'hui que là, il s'est trompé?

F.F. : Non.

F.A. : Il y a une erreur de Heidegger, mais pas là-dessus.

F.F. : Non, non, d'accord. Sur ce point, je suis entièrement d'accord. C'est bien clair : il y a une justesse du diagnostic, qui, effectivement, a été estompée par le coût absolument gigantesque de la catastrophe à laquelle le national-socialisme a donné lieu...

F.A. : Catastrophe qui est d'ailleurs tout à fait en rapport avec ce que Heidegger avait vu d'effrayant (qui l'a conduit à sa justesse de diagnostic).

F.F. : Oui, effectivement... A mon avis, si vous voulez, l'une des choses les plus difficiles à bien faire comprendre, c'est que... Justement, j'ai aussi reçu une lettre, il y a peu de temps, de quelqu'un qui dit : «Mais moi, j'aimerais bien comprendre ce que dit Heidegger de l'Amérique et en particulier dans ses cours...» Or, ce qui est à mon sens tout à fait clair, c'est que, dans les cours, en particulier, de la guerre, entre 1940 et 1942 et 1944, quand il parle de l'Amérique, il parle du nazisme. Alors, effectivement, il dit de l'Amérique des choses horribles, et les gens disent : «Vous vous rendez compte, la puissance qui réussit le mieux à s'opposer au nazisme, voilà comment il en parle!» Mais, en fait, il parle du nazisme. Vous comprenez? C'est le seul moyen qu'il avait de dire ce qu'était le développement purement quantitatif, gigantesque, etc., etc...

F.A. : Cette vision, quand même... bon, il faut renvoyer aux textes... cette vision a énormément pesé dans sa décision, dont il faut toujours rappeler qu'elle a été prise après qu'Hitler soit parvenu au pouvoir et non avant, c'est-à-dire devant le fait accompli. Il faut rappeler que Heidegger n'a pas signé la pétition des intellectuels en faveur du parti national-socialiste, qu'il n'a pas voté pour le parti national-socialiste. Je le répète, je pense que cette vision a énormément pesé dans sa décision, cette vision de quelque chose d'effrayant, du péril et de la pensée de Hölderlin : «Là où est le péril croît aussi ce qui sauve.» A ce moment-là, il y a...

F.F. : Là, c'est effectivement la chose complètement risquée... parce que ce qui sauve, c'est précisément la révolution et l'idée qui gouverne constamment Heidegger pendant ces mois-là, c'est que... Pendant ces mois, j'insiste... Vous savez que, historiquement, ça va de mai à décembre 1933...

F.A. : Oui, il prend la décision de démissionner du Rectorat à Noël, je crois.

F.F. : C'est à ce moment-là qu'il se rend compte que ça ne sera pas possible. De mai à décembre... pendant ce temps, en plus, il déploie une activité invraisemblable, il va faire des conférences, il va partout etc., etc... Pendant ces quelques mois... si vous voulez, dans un langage un peu rapide... il essaie «d'emballer le mouvement»... J'avais publié en 1982 ou 1983 une interview où je dis qu'il a vraiment essayé de rassembler quantités de gens, de dire : voilà, il faut que tout le monde se mette au travail, etc... Et, effectivement, il y a eu une espèce de course de vitesse entre un individu isolé, Heidegger, et tout le mouvement hitlérien, qui entendait bien mettre la main...

F.A. : Un individu isolé, qui ne se savait pas aussi isolé.

F.F. : Eh oui... Un individu isolé qui était profondément persuadé qu'il suffirait d'exposer toutes ces choses qu'il expose, réellement, il les dit...

F.A. : Persuadé? Je ne sais pas... Il pensait que c'était ce qu'il devait faire, que ça devait être tenté.

F.F. : C'est ça...

F.A. : ... Il n'était pas persuadé quand même que ça réussirait mais son devoir était là... ce qui suppose un certain courage... ce qui suppose aussi que, s'il ne l'avait pas tenté, Heidegger, je pense, l'aurait regretté. Il a bien entendu regretté son engagement et c'est un mensonge éhonté de dire qu'il y a un silence là-dessus, il l'a beaucoup regretté, et explicitement, mais il aurait aussi beaucoup regretté de ne pas avoir tenté quelque chose car il aurait toujours eu un doute.

F.F. : Oui, tout à fait, c'est ça, je le crois... Il s'est probablement dit : si on s'y était tous mis, est-ce que ça n'aurait pas changé le cours des choses?

F.A. : Parce que nous parlons après coup. Mais sur le moment même, Heidegger, évidemment, est aussi dans un certain rapport... de modestie où il doit considérer que s'il est arrivé à penser *Etre et Temps*, s'il est arrivé là, c'est que la situation est relativement mûre. Il ne se dit pas : «je suis un être exceptionnel». Le voyant ne se voit pas en tant que voyant.

F.F. : Il y a une trace de cela qui est tout à fait caractéristique, c'est dans le tome 29-30, l'énorme cours – fantastique cours – sur les concepts fondamentaux de la métaphysique, où, à un moment donné, il dit : la situation est propice. En 1930, il dit : la situation est propice; cela veut dire : il y a des forces intellectuelles, il y a des étudiants... partout, des gens qui sont prêts à se mettre réellement au travail. Il a pensé à cette époque-là que la situation était propice.

Il y a encore autre chose que je voudrais dire : il y a un autre élément, qui est là l'élément, non pas difficile, parce que c'est très clair, très simple... Pendant tout ce temps où il dit : si on s'y met tous, on va faire basculer la situation... ce qui ne veut pas dire que c'est acquis... non, mais on met quelque chose en train, qui est éventuellement capable de... Bon. Pendant ce temps-là, il examine tout ce que fait Hitler, comme Chancelier, en politique extérieure etc., etc... et il constate que ses décisions sont des décisions qui ne sont pas insensées, il y a toujours quelque chose de motivé, de défendable dans ces décisions... C'est ce que je crois avoir établi factuellement.

F.A. : Il y a le caractère de l'instinct diabolique d'Hitler, qui réussit à sentir justement ce qui peut marcher, séduire... Seulement, le sentir pour le mettre à son profit. C'est une idée qui est totalement étrangère à Heidegger...

F.F. : Voilà.

F.A. : ... à un point tel qu'il ne peut peut-être pas même imaginer qu'Hitler puisse l'avoir...

F.F. : Oui.

F.A. : ... tellement il a l'impression qu'il y a quelque chose de la «dictée du sauf» qui se passe, particulièrement à ce moment-là, et il ne peut pas imaginer que l'on peut être assez pervers pour être dans un rapport aussi blasphématoire quand on a un tel instinct.

A.C. : Quand on lit des discours d'Hitler, il est très étrange de voir qu'il y a certains termes... – par exemple, il parle de «révolution spirituelle du peuple allemand» – et de se dire...

F.F. : Oui, Heidegger entendant ça...

A.C. : ... mais le règne de ce que Heidegger décrit dans *Etre et Temps* comme «phénomène de l'équivoque» est-il devenu à ce point tout-puissant qu'on ne puisse plus savoir si celui qui parle de «révolution spirituelle» entend quelque chose de ce dont il parle? Il y a là comme un vertige, sur lequel, d'une certaine façon, vous revenez, en disant qu'en 1933, on ne pouvait pas s'opposer à Hitler, sinon pour la raison que c'était Hitler.

F.F. : ...sinon par principe. Par principe idéologique. Il est évident que les marxistes, eux, de ce point de vue, disent : c'est exactement ce que nous faisons. Seulement, les marxistes, qui sont-ils? Ils ne sont pas, de leur côté, moins cyniques.

F.A. : Pas tous. Les «marxistes»... il faudrait distinguer les Spartakistes...

F.F. : Rosa Luxemburg, bien entendu. Les marxistes dont je parle, ce sont ceux du parti stalinien... les staliniens, bref ceux qui sont au pouvoir.

F.A. : ...ceux qui sont aptes à prendre le pouvoir et à le confisquer à leur profit.

F.F. : Voilà.

F.A. : ... ceux qui sont véritablement dangereux.

A.C. : Entre la «révolution spirituelle» dont parle Hitler et celle à laquelle pense Heidegger, il n'y a rien de commun. L'emprise de l'équivoque est-elle si grande qu'il puisse y avoir un moment où, en écoutant un discours d'Hitler, il soit impossible de faire la différence entre ce qui doit d'être découvert à une entente véritable et ce qui ne lui doit rien...? Qu'on ne puisse plus savoir si ce qui est dit correspond à quelque chose de vrai?

F.P. : Est-ce qu'on ne peut pas le savoir en regardant Hitler?

F.F. : Vous avez sans doute raison dans un certain sens. Mais j'ajoute : je ne suis pas sûr d'être quelqu'un qui aurait su le voir à l'époque. Croyez-moi, ce que je dis là, je le dis non sans y avoir vraiment travaillé.

F.A. : Est-ce que ce n'est pas la différence d'une forme de pensée propre à un rapport poétique et d'une forme de pensée plus propre à un rapport philosophique?

F.F. : Peut-être.

Aujourd'hui, nous avons une réaction proprement phobique à l'égard d'Hitler, alors que, en 1933, il devait être possible, hélas, de voir autrement... Que ces possibilités aient été lourdement erronées, c'est ce que je ne nie aucunement. Mais il faut ici garder à l'esprit la distinction que j'invite à faire, celle entre erreur, ou même faute, et crime. Ecoutez... C'est ce que je rapporte de Bernanos, qui n'est pas du tout sympathique à l'égard d'Hitler. En 1939, dans *Les Enfants humiliés*, il écrit : «Dans les traits de ce visage, je ne trouve rien de remarquable, sinon, parfois, au hasard des instantanés, le merveilleux sourire des lèvres et des yeux qu'il tient sans doute de sa mère, si j'en juge par une mauvaise photographie de celle-ci que les journaux ont publiée.» En 1939, Bernanos voit encore cela ! Le passage se termine par la phrase : «Mais ce n'est pas ce sourire-là qui a mis le feu à l'Allemagne.» Alors que c'est un personnage qui est sans arrêt en train de faire un effort pour apparaître comme... Vous voyez?

F.A. : Mais il y a quand même un aveuglement de Heidegger, on y reviendra dans le cours de cet entretien..., un aveuglement qui tient peut-être à son caractère de voyant et à sa position de philosophe, et qui consiste à prendre un certain nombre de choses au mot et à ne pas sentir suffisamment... Dans le même temps, Hitler sent très bien un certain nombre de choses, il a un but, servi par un instinct...

F.P. : Il sent par exemple que la situation est mûre en 1930, enfin, que quelque chose est présent en 1930, il le sent très bien...

F.A. : Oui. Il le sent par exemple dans sa stratégie légaliste ou dans un certain nombre d'autres actions très habiles... Il tire très bien, entre autres, les leçons de son putsch... On se demande même s'il n'est pas sorti de prison parce qu'il a réussi, avec un... je ne sais pas si l'on peut parler de «charisme» à propos de Hitler, mais enfin...

F.F. : Si, si.

F.A. : Oui, mais enfin... le charisme étant quelque chose de difficilement séparable de la beauté et de la grâce, on a du mal à... Enfin... Il a un pouvoir plutôt diabolique...

F.F. : Pourquoi refusez-vous le mot de charisme?... C'est quelque chose dont il faut laisser le côté positif ou négatif. Le charisme est un fait, c'est un fait. Je vais vous donner un exemple tout à fait net et très simple : Daniel Cohn-Bendit, c'est quelqu'un qui a un charisme. Il suffit qu'il parle et vous, vous écoutez, en vous disant : «Mais, c'est très bien, ce qu'il dit.» Vous comprenez?

F.A. : Parfois on peut écouter et trouver que ce n'est pas très bien, mais on écoute...

F.F. : Aussi. Mais l'important, ce sur quoi je veux attirer votre attention : c'est quelqu'un qu'on écoute parler.

F.A. : Je disais que c'est peut-être même ce côté d'Hitler, que j'appellerais plutôt du génie, au sens du génie diabolique, qui a fait – mais ça, je n'en sais rien – que ses cinq ans de prison soient réduits à un an (pour un putsch, c'est quand même très peu). Il est condamné à cinq ans de prison, il sort au bout d'un an pour bonne conduite, je ne sais pas dans quelle intrigue il s'est mis pour...

F.F. : Eh bien, étant donné qu'il est plutôt à droite qu'à gauche, l'appareil d'Etat, qui est un appareil d'Etat très traditionnel, dit : «Voyez, c'est quelqu'un de bien, etc...» et il peut bénéficier de toutes les remises de peine...

F.A. : Certainement, mais il a eu sans doute une influence... Il devait avoir une influence même sur ses gardiens... De ses gardiens jusqu'à certains hauts dirigeants... Beaucoup, beaucoup d'autorité.

F.F. : Il est évident que, au niveau du gouvernement de Bavière, il avait des appuis. Hitler, c'est un personnage... Je commençais à lire un nouveau livre, j'en ai quand même lu une quantité... C'est un personnage extraordinairement compliqué. C'est un personnage qu'on ne peut pas du tout identifier comme ne pouvant susciter que de la répulsion. Pas possible, ça... Ou alors, on a une position partisane.

F.A. : Sans avoir une position partisane, pour revenir à ce caractère d'Hitler, quand même, de génie, mais de mauvais génie, cette façon de capter ce qui va toucher et en même temps de savoir justement sentir qu'il y a une mutation, ce rapport à la parole déjà évoqué... Tout cela a certainement dû beaucoup troubler Heidegger en 1933 : le rapport à la parole chez Hitler, dans la mesure où «le sacré est la parole»... Là aussi, Hitler se comporte d'une façon incroyablement blasphématoire (si bien qu'au début Heidegger n'y croit pas, même si dans sa correspondance il émet des doutes).

Il y a comme une équivoque autour de l'inspiration d'Hitler, équivoque qui peut entraîner les auditeurs sensibles à ce qui est de l'ordre de l'inspiration à s'y laisser prendre, c'est-à-dire à entendre ce qu'il pourrait y avoir de véritablement inspiré par une grandeur, au lieu de considérer qu'il s'agit en fait d'une inspiration folle et démoniaque. C'est pourquoi Heidegger dit qu'il a rêvé comme un enfant... On pourrait dire tout aussi bien qu'il a entendu chez Hitler un non-dit qui concernait fortement Heidegger, s'adressait à lui, et dont Hitler n'avait que faire...

Cela dit, en même temps, à partir du moment où il s'engage, Heidegger, qui n'a pas lu *Mein*

Kampf, n'aurait-il pas dû le lire? En 1933, il y a quand même un certain nombre de mesures antisémites qui sont prises, notamment le boycott du 1^{er} avril, qui ne vont pas recevoir l'approbation de la majorité des Allemands, dont on ne peut donc pas dire, même si beaucoup l'ont pensé : ce sont des mesures tactiques mais, en fait, elles sont prises par rapport au parti; au fond, ce n'est pas l'antisémitisme qui conduit Hitler; ce sont des mesures purement démagogiques pour satisfaire une «demande» populaire. Autrement dit, il est difficile de se contenter de penser qu'Hitler va rapidement abandonner cette politique. Pourtant, en 1933, Heidegger est loin d'être le seul à l'avoir pensé. En Allemagne, mais aussi à l'étranger, les exemples de personnalités ayant cette opinion ne manquent pas, et il s'agit de personnes d'une moralité incontestable. Mais enfin, tout cela reste quand même difficile à comprendre.

J'ai regardé, à la télévision, une émission avec Philippe Burrin, qui traitait de la Nuit des Longs Couteaux. On voit aussi des documents de 1933. Et je me disais : peut-être, après tout, qu'au début Hitler, tellement habile, a tenu des discours où il n'avait pas ce côté, que nous voyons tous maintenant, qui a été bien montré et caricaturé dans *Le dictateur* par Chaplin, ce côté grotesque, brailleur... Eh bien, pas du tout. Il est, dès 1933, dans ses discours – pas dans tous, peut-être les discours ont-ils été sélectionnés – mais on le voit brailleur; c'est un personnage qui est névrotique, pour ne pas dire psychopathe, dans beaucoup de ses discours... C'est avant 1934, ce sont des discours prononcés dans le temps où il est nommé chancelier, donc au début de l'année 1933.

D'autre part, il fait aussi des discours devant les Jeunesses hitlériennes, qui existent depuis très longtemps. Ça aussi, c'est quelque chose qui est quand même dur à avaler... Beaucoup de jeunes gens, en uniforme, alignés... Imaginons qu'on puisse se dire devant les défilés des S.A., avec leurs torches, etc., etc... : au fond, ce n'est pas ce que souhaite Hitler, c'est un état transitoire non-significatif (on peut quand même difficilement se le dire...). Mais les Jeunesses hitlériennes? C'est bien lui! Il y a donc beaucoup, beaucoup de choses qui font qu'il est très difficile de se dire : Hitler va peut-être «bien tourner» un jour. Pour que Heidegger le pense, il fallait, comme dit Beaufret, qu'il «rêve les yeux ouverts». Je répète que je pense que c'est parce qu'il avait tout autre chose en vue.

Pour revenir à ces lois prises à l'encontre des Juifs dès 1933, même si elles n'ont pas pas encore le caractère d'horreur sans pareille des années qui vont suivre, dont on connaît hélas le résultat, ce sont déjà des lois scélérates, totalement injustifiables...

F.F. : Ce sont des lois qui ont une caractéristique d'habileté complètement diabolique. Parce que, regardez : je vais vous donner un exemple pour comparer avec la situation actuelle. Elles consistent à retirer la nationalité allemande à des Juifs qui sont arrivés de Pologne ou de Russie après une certaine date, je ne sais plus la date exacte... C'est une date comme 1918. Ça consiste à dire : tout individu qui est arrivé en Allemagne depuis 1918, qui a été naturalisé et qui a un poste officiel, de fonctionnaire etc., sera immédiatement mis en disponibilité.

F.A. : Est-ce que ce n'est pas en rapport avec le fait que ceux qui arrivent après 1918 n'ont pas fait la guerre...

F.F. : Bien sûr aussi. Il est tout à fait clair qu'il y a des articles qui contrebalancent cela et qui disent : bien entendu, quelqu'un dont le père a fait la guerre etc., n'est pas pris dans cette situation. Je dis : dans une situation où il y a 6 à 7 millions de chômeurs, où la situation

économique est catastrophique... Imaginez un peu, dans la France d'aujourd'hui, quelqu'un qui dirait, par exemple un Premier Ministre – et c'est tout à fait significatif parce que si personne n'ose dire de telles choses aujourd'hui, c'est précisément à cause du sinistre précédent que constitue désormais la législation nazie. Mais imaginez qu'il n'y ait pas eu de lois nazies et que quelqu'un dise : écoutez, Mesdames et Messieurs, on va réfléchir sérieusement à la question suivante : est-ce que le fait que quelqu'un qui est arrivé en France pour travailler et qui, par conséquent, est devenu français, etc., devienne fonctionnaire français etc., est-ce que ça ne pourrait pas être revu, est-ce qu'on ne pourrait pas dire que, décidément, on ne peut pas aller dans cette direction?

F.P. : Je comprends mais je ne pourrais pas m'engager pour le mouvement qui aurait pris de telles décisions.

F.A. : Heidegger ne s'est pas engagé pour ça mais bien plutôt contre ça.

F.P. : Oui, bien sûr. Mais, François Fédier, quand vous dites que, finalement, ceux qui pouvaient résister à Hitler, c'était ceux qui avaient des principes idéologiques, comme les marxistes, par exemple, mais qui au fond, dites-vous, faisaient la même chose à bien des égards... Est-ce qu'il n'y a pas un autre type de principes en vertu desquels on s'oppose sans attendre à quelqu'un comme Hitler?...

F.F. : Sans doute! N'oublions pas tous ceux qui se sont opposés à Hitler pour d'autres raisons qu'idéologiques.

Mesurez-vous cependant... pardonnez-moi de vous poser cette question... ne l'entendez pas mal... Dans votre réaction d'aujourd'hui, mesurez-vous la part de l'enseignement que nous avons tiré d'une telle législation? Plus exactement : mesurez-vous comment la législation nazie, dont la scélératesse ne fait plus de doute, nous désigne aujourd'hui... nous permet à coup sûr d'identifier tous ceux qui, ayant été les victimes de cette scélératesse, ne doivent en aucun cas pouvoir le redevenir aujourd'hui. Si vous vous replacez dans la situation concrète de 1933... les gens ne vivaient pas dans cette évidence. Bon... Vous demandez donc s'il n'y avait pas un autre type de principes... et je réponds : bien sûr que oui! Des principes non doctrinaux, des principes... je me demande si même le mot de «principes» peut convenir ici. Disons, malgré cela, des principes : concrètement, ce sont des limites infranchissables... des limites qu'il ne faut pas franchir. Vous retombez sur la question de départ! Est-ce que la situation n'est pas catastrophique à un tel point que pour en sortir, des bouleversements réels vont être nécessaires... et alors se pose la question de la limite des bouleversements. Ce que je pense, c'est que Heidegger devait se dire : parmi toutes ces mesures, il y en a évidemment qui ne vont pas dans le sens de ce qu'on peut accepter. Mais ces mesures, est-ce qu'elles sont définitives, non amendables... est-ce qu'il ne sera pas possible d'en revenir? Et si ce sont des mesures conjoncturelles, prises à cause d'un certain équilibre entre les diverses forces en présence? Et que cet équilibre est instable? Qu'il est possible de le faire changer? Les mesures que nous jugeons scélérates, Heidegger... voyez-vous, je crois que Heidegger ne les jugeait pas du tout admissibles, mais... comment dire... il les jugeait «résistibles»... c'est ça, on peut, il faut même arriver à les neutraliser, et finir par obtenir qu'elles soient abrogées.

F.A. : Il me semble qu'on en a un exemple avec la lettre de Madame Heidegger, écrivant en avril 1933, je crois, à Madame Husserl dont l'un des fils vient d'être arrêté quelque chose

comme : «Nous espérons qu'il ne s'agit là que d'une usurpation de pouvoir d'un fonctionnaire subalterne.»

F.F. : Voilà ! L'histoire du boycott du 1^{er} avril des magasins juifs, c'est quelque chose qui a été présenté comme... «une manifestation spontanée de la base». Et puis, comme la réaction de la population a consisté à dire : «Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires!», ça a été arrêté le jour suivant. Ça a duré un jour. Donc, il y a eu cette tentative des S.A., qui voyaient que les gens ne marchaient pas, et ils ont reçu un ordre de l'autorité, c'est-à-dire des sphères supérieures du parti : «On reverra ça plus tard.»

F.A. : «On reverra ça plus tard», c'est assez inquiétant quand même!

F.F. : Non, non, mais ils n'ont pas dit ça comme ça... Ils ont dit : «On arrête...»

F.A. : «Laissez tomber...»

F.F. : Ils ont dit aux gens : «Laissez tomber» et sans doute, à l'intérieur du parti : «On reverra ça plus tard». Mais vis-à-vis de la population, officiellement, c'était : «On arrête ça. Manifestement, ça ne correspond à rien, donc, on arrête.» Et moi j'imagine que Heidegger devait se dire (il se trompait lourdement) : tout le reste, ça va être pareil. Petit à petit, chaque fois qu'il y aura réprobation générale, on sera ramené aux questions réelles. Et le jour où on s'apercevra enfin que ce n'est pas la mainmise du judéo-bolchévisme sur l'économie allemande qui étouffe ce peuple, le jour où on aura compris ça, on s'occupera des vrais problèmes!

La chose, comprenez-vous, la chose absolument radicale avec Hitler, c'est qu'Hitler était fanatiquement persuadé d'avoir compris que tous les malheurs du monde viennent du judaïsme; c'est la seule idée de sa vie. Ça se voit bien puisque quelques minutes ou quelques heures avant de se suicider, il a dicté un texte... son «testament politique» dans lequel il le répète encore. Jusqu'à l'extrême fin de sa vie, il n'a pensé que ça! Ce que je crois, c'est que nous avons à nous poser, aujourd'hui, en tout sérieux, la question : pouvait-on savoir, en 1933, qu'Hitler n'était absolument rien d'autre que cela, un antisémite fanatique?

C'est un personnage qui était persuadé d'avoir une mission. Alors, comme il a une mission, il fait tout pour être capable de l'accomplir jusqu'au bout, ce qui implique qu'il ne va à aucun moment reculer devant les mensonges les plus éhontés, en disant par exemple : il faut une révolution spirituelle, alors que ce qui lui importe à lui, c'est de faire disparaître les Juifs et créer une «race supérieure».

F.A. : Vous pensez que c'est quelqu'un qui est essentiellement animé par le sentiment d'avoir une mission? Même si les deux ne sont pas forcément incompatibles, est-ce que sa mission par moments ne se confond pas beaucoup avec une volonté de puissance pure et simple, entendue au sens psychologique?

F.F. : Pourquoi pas. Le sentiment d'avoir une mission est déjà quelque chose de terriblement inquiétant.

Alors, si vous voulez, pendant l'année 1933, pendant l'année où Heidegger, pour prendre ses décisions à lui, examine, regarde, voit ce qu'Hitler fait... et rappelez-vous qu'à ce moment, on attend surtout Hitler en politique étrangère... Heidegger se dit : mais c'est tout à fait bien,

ce qu'il fait. Chaque fois, si vous regardez... si vous lisez les discours d'Hitler en 1933, ces discours sont absolument remarquables! Comprenez-vous que je dis cela en étant le premier à en être horrifié?

F.A. : Je crois que c'est effectivement ce que disent à l'époque un certain nombre de penseurs et de responsables, à l'intérieur de l'Allemagne mais aussi à l'étranger. Et on ne peut les soupçonner de complaisance à l'égard du nazisme!

F.F. : Vous connaissez la phrase de la lettre que Heidegger adresse à son frère : «Il se pourrait quand même bien qu'il finisse par arriver à être un vrai homme d'Etat»?

F.A. : Oui...

F.F. : C'est en 1933 qu'il dit ça à son frère!

F.A. : Et là, justement, on retrouve la difficulté. Pour revenir sur ce que vous avez dit sur les lois qu'on pourrait croire provisoires et non annonciatrices du pire, on ne peut pas croire un instant que Heidegger les trouvait, à la rigueur et en partie, temporairement justifiables, puisque son attitude quand il est Recteur consiste aussitôt à les combattre, à refuser le placardage de l'affiche antisémite des étudiants nazis, l'autodafé, la sélection des livres, les nominations partisanses...

F.F. : Oui, voilà.

F.A. : Concrètement, sa réponse, c'est de dire non.

F.F. : En effet, et nous retrouvons très exactement ce que nous disions tout à l'heure à propos de la «démarchie». Son idée, c'est : si le peuple... Et c'est effectivement ce qui s'est passé : le 1^{er} avril, sans qu'il y ait de manifestation ni de cocktail Molotov ou quelque chose de cet ordre, il y a eu une désapprobation qui a fait que le gouvernement a reculé. Heidegger s'est donc dit : eh bien, ça marche; on est dans la bonne situation. Il faut concrètement que tous les gens se mettent à peser de tout leur poids...

F.A. : Ce qui pouvait d'autant plus l'inciter à penser qu'il pouvait infléchir le mouvement, évidemment, puisqu'il se rendait compte que le mouvement était apparemment encore flexible. A partir de ce constat, il pouvait d'autant plus penser pouvoir l'infléchir avec d'autres.

F.F. : Oui, alors vous voyez où est la difficulté pour arriver à bien mesurer tout cela. Quand lui, Heidegger, regarde ce que nous venons de décrire, et qu'il l'interprète en se disant : «C'est une preuve de la flexibilité du régime», nous, nous savons pertinemment que c'est une preuve...

F.A. : ... du contraire...

F.F. : ... de la rouerie, de la formidablement efficace rouerie d'Hitler!

F.A. : Oui, évidemment, il ne faut pas commettre d'anachronisme et ne comprendre que ce que l'on veut comprendre. Nous, nous savons maintenant sans équivoque, parce que nous avons vu ce qu'il en était.

Mais cependant, j'y reviens, certains discours... ces images des Jeunesses hitlériennes... Je me demande ce que Heidegger pouvait en penser... On peut aussi évoquer le caractère névrotique, déjà en 1933, des discours d'Hitler, de ces grandes foules en uniforme, d'un Hitler qui se met à...

F.P. : A porter à un paroxysme le ton des orateurs de l'époque, qui nous semble déjà tellement outré!

F.A. : Oui, à brailler, à être dans un rapport vraiment où on sent le dément... Et comment Heidegger peut-il penser, sinon parce qu'il est aveuglé par quelque chose, et on essaiera de voir dans un prochain entretien par quoi il peut bien être aveuglé, comment peut-il penser que ce psychopathe pourrait devenir un grand dirigeant?

A.C. : Au lieu de penser : certes, il y avait dès le début des choses évidemment louches mais on pouvait espérer les contrecarrer... ne pouvait-on pas se dire : ça commence mal, de la manière dont les choses s'engagent... rien ne peut arriver de bien?

F.A. : «Louches», en plus, c'est un mot que Heidegger écrit lui-même à propos du national-socialisme en 1933 dans une lettre à son frère. Cela montre qu'il était loin de l'enthousiasme béat. Moi, je dirais d'ailleurs : «plus que louches».

F.F. : Oui, il faut le dire, «plus que louches». Mais ça, ça fait partie de toute situation révolutionnaire. Quand on a commencé à massacrer en septembre 1792, quand on a commencé à massacrer les gens, c'était très très louche! Vous savez, la Révolution de Velours, c'est quand même un événement tout à fait nouveau. L'idée qu'il y ait une révolution sans qu'il y ait de sang qui coule, c'est une idée idyllique, qui ne se réalise que rarement.

F.A. : Quand il y a des choses louches, on pourrait trouver utile de lire *Mein Kampf*, même si c'est un livre illisible, mal écrit, mal dicté etc... Heidegger ne le fait pas. On peut comprendre que Heidegger ne commence pas par le faire, mais à partir du moment où des soupçons se font jour...

F.F. : Moi, c'est une idée que j'ai abandonnée depuis longtemps, celle que l'on puisse – sinon rétrospectivement – arriver à comprendre quelque chose d'un politicien et de ses desseins, à partir de ce qu'il écrit comme programme politique.

F.A. : Il se trouve que, dans le cas d'Hitler, évidemment, il y a beaucoup beaucoup de choses qu'on comprend rétrospectivement à la lecture de *Mein Kampf*.

F.F. : Rétrospectivement! Parce qu'à l'époque, les choses ne pouvaient pas apparaître dans la clarté qu'elles présentent aujourd'hui.

En particulier, l'importance qu'a l'antisémitisme dans la situation de 1933 – ne peut-on pas, ne doit-on pas au moins se demander si elle pouvait apparaître comme aussi centrale qu'elle se présente aujourd'hui à nos yeux?

F.P. : Il n'en reste pas moins qu'il y a là quelque chose de profondément malsain et dangereux : la façon dont cela s'est vérifié est, je crois, suffisamment éloquente.

F.A. : Vous disiez tout à l'heure que, pour Heidegger, l'antisémitisme était apparu «résistible». Pourriez-vous aller plus loin?

F.F. : Résistible. Je pense naturellement au titre de Brecht «*La résistant ascension d'Arturo Ui*». Pour les marxistes aussi, l'antisémitisme était la manifestation d'autre chose, et qui n'avait pas d'autre fonction que de masquer la réalité.

A mon sens, pour Heidegger, l'antisémitisme fait évidemment partie de ce magma de pseudo-pensée que dès les années 20 il nomme les «visions du monde».

F.A. : Et en plus, pour lui, probablement l'une des moins consistantes.

F.F. : Voilà! D'où, j'imagine, son sentiment que cela ne résisterait pas au contact de la réalité. Réalité de la situation de crise dans laquelle se trouvait l'Allemagne. Encore une fois, j'insiste sur ce qui me paraît absolument décisif à garder constamment devant les yeux : cet extrême hiatus entre une réalité catastrophique et l'absurdité des «solutions» proposées par la vision du monde raciste. Ce qu'il devait se dire, c'est que la réalité elle-même...

A.C. : Mais la virulence des antisémites faisait partie de cette réalité...

F.F. : Je vous répète : je pense que chez quelqu'un comme Heidegger, l'idée – ça, c'est peut-être une faiblesse philosophique –, c'est qu'une si manifeste connerie, ça ne peut pas tenir face à la réalité.

Et c'est ça le point central de son erreur.

F.A. : Nous avons parlé de «révolution spirituelle», sans doute que dans l'idée de révolution, pour Heidegger, il y a ceci d'essentiel que la révolution va jusqu'à rendre insoutenable toute idée d'«anti», y compris l'antisémitisme.

(Silence)

A.C. : Pour revenir à la différence entre un regard de poète et celui d'un philosophe... Je pense au passage d'*Hypérion* où Hypérion rencontre les amis d'Alabanda... Si Hypérion est «de ceux qui rêvent d'améliorer le monde», ces hommes, eux, sont là «pour nettoyer la terre»... Ils n'ont qu'à paraître devant lui, ils n'ont qu'à prononcer trois ou quatre phrases, pour qu'Hypérion dise aussitôt : «Ce sont des imposteurs.» Hypérion les sent immédiatement comme des imposteurs... Peut-être qu'il est plus difficile à un philosophe qu'à un poète de voir Hitler comme un imposteur...

En plus, l'idée d'imposture en histoire, est-ce qu'elle tient?

(Silence)

C'est un peu confus, mais... Il y a des plans différents et, quand il s'agit du destin de l'être, est-il possible de parler d'imposture... Même si ce destin passe par un mensonge endossé, Hitler jouant ici le premier rôle; la «Volonté de volonté» trouve en lui un «chef» soumis qui croit commander. Dans la «mission» qu'il s'invente, il prétend incarner un «destin»... Ne faut-il pas précisément que tous ces mots soient pipés pour que la Volonté de volonté s'impose?

(Silence)

Est-ce que Heidegger peut tout de suite se dire devant Hitler : «C'est un imposteur»? Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui fait obstacle?

F.F. : ... Est-ce que je peux poser une autre question? Elle n'est pas posée pour empêcher de répondre à la vôtre... au contraire. Votre question est bien : «Est-ce qu'il peut tout de suite se dire "c'est un imposteur"?»

A.C. : Oui.

F.F. : La mienne, c'est : «Est-ce qu'il pouvait tout de suite se dire "ce n'en est pas un"?...» De fait, il n'a pas mis si longtemps que ça pour prendre la véritable mesure d'Hitler.

F.A. : Quand il désigne Hitler comme le criminel en chef, c'est définitivement clair...

F.F. : Si nous tenons, en bons historiens, à dater la chose, on ne peut en effet aller au-delà de 1935. À cette date, il sait qui est Hitler.

F.A. : Et à ce moment, précisément, je crois qu'il a été d'autant plus scandalisé et épouventé par Hitler qu'il s'est rendu compte du caractère profondément blasphématoire qu'il y avait dans le fait qu'Hitler ait eu, d'une façon si perverse, diabolique, un certain rapport pourtant avec quelque chose du sacré... et ce qu'il en a fait.

F.F. : Epouventé, mais pas paralysé...

1 François Fédier, *Regarder voir*, Les Belles Lettres/Archimbaud, 1995.

2 Martin Heidegger, *Écrits politiques 1933 - 1966*. Présentation, traduction et notes par François Fédier, NRF Gallimard, 1995.

3 *Écrits politiques*, p. 94.

4 François Fédier, «S'il s'agit vraiment de rendre justice à Heidegger...», *L'Infini*, n° 56, Hiver 1996.

5 *Écrits politiques*, p. 188.

6 Cité dans *Regarder voir*, p. 263.

ENVOI DE : *Gérard Guest*

TITRE : **De la Merveille**

“Das Ereignis ist das Unscheinbarste des Unscheinbaren, das Einfachste des Einfachen, das Nächste des Nahen und das Fernste des Fernen, darin wir Sterblichen uns zeitlich aufhalten.”

“La Merveille est de l'inapparent l'y-plus-inapparent, du simple le plus simple, du proche le plus proche et du lointain le plus lointain, dans quoi nous, mortels, nous tenons, le temps d'une vie.”

(Martin HEIDEGGER, *Unterwegs zur Sprache* [Acheminement vers la parole], p.259.)

AVERTISSEMENT

Prendre en considération l'économie de la Merveille, c'est tenter de s'y orienter, en y faisant fond sur les ressources de la langue française, vers ce qui fut l'unique étoile à laquelle s'orienta le chemin de pensée de Martin Heidegger. Si l'"Événement" rend, en français, l'immédiat écho de ce que tente de nommer, en allemand, le mot "*Ereignis*", à savoir l'immémorial *Événement* en provenance de quoi ne cesse de se déployer le mouvement et l'aventure de l'"histoire de l'être" — l'Événement *inévenementiel* où n'en finit pas de venir s'ajouter (au rythme des multiples phases auxquelles se prête l'entente & acception du *sens de l'être*) l'"aître" de l'homme, sa "demeure", l'installation précaire de l'"aître" humain, avec ses us et ses coutumes, ses armes et bagages, avec ses Lares et ses Pénates et autres feux et lieux —, nous nous sommes risqués à entendre dans "*la Merveille*" l'autre écho, plus lointain, étrangement *optique*, du même mot "*Er-eignis*", autrement écrit et entendu, toutefois: "*Er-äugnis*". — Ce qu'y fait apparaître Heidegger, en effet, c'est la sémantique du mot "*Auge*", l'"œil", celle du vieux verbe allemand "*äugen*": *donner à voir, révéler, montrer*, et de l'expression réfléchie à laquelle il donna usuellement lieu: "*sich äugen*", "*se montrer*", "*apparaître*", encore présente en filigrane dans l'expression: "*es eignet sich*", par laquelle nous sommes avertis que quelque chose va "*se produire*". Car ce qui "*se montre*", "*se donne à voir*", bref: "*se produit*", c'est bien aussi ce qui "*arrive*", ce que "*l'événement fait voir*". D'où le sens de "*l'événement*", qu'a seul retenu l'allemand usuel. — Entreprendre de remonter, comme le fait Martin Heidegger, d'*Er-eignis* en *Er-äugnis*, c'est revenir de l'"Événement" (où se déploie l'histoire-&-aventure qui n'est autre que celle "de l'être") à ce qui y "*donne lieu*" sans jamais lui-même "*s'y montrer*", mais à la faveur de quoi seul ce qui apparaît *apparaît, paraît* et se fait jour, et y a proprement "*lieu*". Cela, ce pourrait être, en français, "*la Merveille*", au sens où il y point quelque chose d'une prodigieuse "*sidération*". La "*Merveille*", en ce sens, n'est pourtant point tant là "ce qu'il y aurait à y voir" que cela même qui "*donne à voir*" — sans même qu'"il y paraisse" — ce qui s'y donne à voir: l'"*inapparence*" même, celle de la "*Merveille du paraître*" — où "*paraître*" est à "*aître*" ce qu'est à οὐσία: παρουσία! —. La "*Merveille*" n'est donc point tant ici ce qu'il y aurait à "*contempler*" que, bien plutôt, et en un sens très singulier: "*Ce qui nous regarde*", et qui peut-être même, à notre insu, nous "*sidère*". Ce dont il faut oser, avec Heidegger, tenter de soutenir "*le regard*". C'est justement là à quoi s'emploie, rigoureusement, Heidegger, par exemple dans le cycle de conférences intitulé "*Einblick in das, was ist*": "*Regard*" porté "*au cœur de ce qui est*", où il s'agit essentiellement de soutenir la vue de l'être, de rendre à l'être le regard qu'il pourrait bien avoir posé sur nous, pour autant que, "*dans ce regard, ce sont les humains qui y sont regardés*". — Il reste à l'homme moderne, — s'il daignait seulement y songer —, une tâche simple à accomplir: *revenir à la décence, apprendre à envisager la Merveille.*

De la Merveille

I

Nous sommes encore beaucoup trop enclins à n'entendre dans la *Merveille* que ce qu'il y aurait à y *voir*. Nous entendons encore beaucoup trop la merveille à la lumière du *miracle*. Il n'y a pourtant justement pas là, dans la Merveille, de quoi donner matière à crier "venez voir!" Ni non plus d'ailleurs de quoi crier *au miracle*, de quoi crier à l'exception faite à toute "loyauté d'être" de l'"*estre*" (ce à quoi, du reste, il n'y aurait pas merveille). La *Merveille* n'a rien qui soit jamais de l'ordre de quelque exception à la règle, si prodigieuse puisse-t-elle être. Car il n'y a rien, à même la Merveille, dont il y aurait lieu d'attendre quelque jour, contre toute attente, "monts et merveilles".

La Merveille dont il s'agit-là ne se donne point en spectacle. Elle n'est point ce qu'il y aurait à y voir, à savoir l'"*événement*" qui y gît: ce qui peut jamais être dit en "*évenir*", ce à quoi la Merveille donne lieu, l'y donnant à voir sans qu'elle-même jamais s'y donne à voir. Y donnant lieu sans jamais elle-même y avoir lieu, ayant toujours déjà d'emblée "*eu lieu*", mais sans jamais "y" avoir lieu, comme en retrait de toute événementialité.

En amont de toute événementialité d'événement, il y a l'*éventualité*: celle qui n'est, ni ne saurait être advenue, que de l'*Éventuel*. L'éventualité de l'*Éventuel*: ce dont tout événement qui puisse jamais avoir lieu en ce monde ("y" avoir lieu) peut seulement jamais "*évenir*" ("*en*" évenir). La *Merveille*, elle, n'y évient point. Elle n'y a jamais lieu comme un événement y a lieu. Mais l'événement *en* évient, *en* vient: "*s'en vient*" — de la Merveille —, y ayant lieu, *en* recevant dès toujours le "*lieu*" même de quelque "*avoir lieu*" qui puisse jamais être.

La *Merveille* ne paraît point. Elle donne plutôt tout simplement, secrètement lieu au *paraître*. C'est en ce sens qu'elle est toujours aussi, sans qu'il y paraisse, la *merveille du paraître*. Encore qu'elle-même n'y *paraisse* point. La Merveille n'y *paraît* point. Peut-être seulement y *point*, sans qu'il y paraisse. Y point sans jamais elle-même y *évenir* le moins du monde.

Au cœur même de ce qui en évient, de ce qu'y montre, montrera, y a déjà montré l'événement aux yeux du monde, la *Merveille* n'est justement pas ce qu'il y a à y voir. Cette merveille-là n'est point l'une des "merveilles du monde". La Merveille ne s'y voit point. Même si, parfois, elle y point, ou peut, *éventuellement*, y poindre sans y être vue.

La Merveille, dans l'événement, n'est point ce qu'il y aurait à y venir voir. *Dans* la Merveille, il n'y a rien à venir voir. Ce qui ne signifie justement pas qu'il n'y ait rien là qui *nous regarde*: qu'il n'y ait rien là qui, décidément, "*nous y regarde*"! Mais il n'y a rien à y voir. C'est même plutôt elle, la *Merveille*, qui, à sa guise, *nous regarde*. De toute la hauteur de son "éventualité". Ce qui ne va point sans une certaine *imminence*.

La Merveille ne se donne point en spectacle. Parce qu'elle est plutôt ce qui *nous regarde*, dans toute l'imminence *sui generis* de son "éventualité": celle-là même qui n'est qu'à elle, celle-là même de ce *dont*, à proprement parler, il "*s'agit*" — la *Merveille*, dans toute son éventualité.

L'*éventualité*, ici, n'est point l'événementialité de l'événement. Elle est la dimension propre à l'*Avent* de ce *dont* il "*s'agit*".

Se voir conduit, méthodiquement, à remonter d'*Er-eignis* en *Er-äugnis*, s'y voir — (d'un "voir" qui est, ici, tout aussi bien celui de ce qui, proprement, *nous regarde* au sein même de ce dont il *s'agit* dans la Merveille, — d'un *voir* qui, éventuellement, est celui-là même de l'"*œil*" invisible de l'"*Er-äugnis*"! —, de l'*Er-äugnis* même regardant Heidegger, quant à lui constamment en train de s'appliquer à en soutenir la vue; par exemple: depuis la petite fenêtre à double vitrage du chalet de Todtnauberg, celle qui regarde vers l'Est!) —, s'y voir ainsi conduit, comme par la main, à devoir revenir, au prix de quelque très discrète et inédite, mais d'autant plus énergique, "réduction" phénoménologique, comme de l'*Événement* à la *Merveille*, c'est ce qui est arrivé à Martin Heidegger (parce que cela *lui revenait*, sur le chemin de penser où il avait osé ainsi *s'aventurer*).

C'est au prix de cette remontée, et comme de ce "*retour amont*" qui va de l'*Événement* à la *Merveille*, que l'*appropriement*, unique en son genre, de toutes choses au *Même* en quoi elles ont proprement *lieu* peut seulement être envisagé (voire dévisagé) selon ses guises et ses fugues. *À-mêmemment* au *Même* dont il *s'agit* bel et bien là, le *regard* dont il *s'agit*-là s'y voit renvoyé à *lui-même*. Comme en un *miroir* à l'optique très singulièrement

focale, et dans l'imminence même de l'événement où il y va, sans qu'il y *paraisse*, de l'éventualité même de la Merveille en son *avent*.

En ce sens, l'*estre* ne fait jamais que nous renvoyer, glacialement, notre propre image. Comme en un *miroir*. Et c'est ce qu'il a, tout ensemble, de dangereux et de salutaire. Nous nous y voyons renvoyés: à *nous-même*. Tout ce qu'il y a de *danger* en l'*estre* même tient peut-être seulement à la *courbure* du "miroir" où il nous est ainsi donné de nous regarder en plongeant du regard dans *ce qui nous regarde*.

Le miroir ajointe en effet ce qui s'y regarde à sa propre image; et sans lui-même y être vu: à la condition même de n'y point être vu. Sitôt que le miroir même est *vu*, ce qui s'y regarde n'y est plus *à-mémement* ajointé à sa propre image. Le miroir, donc, ajointe sans être vu, à la faveur de son inapparence et invisibilité, chaque chose à *elle-même* — dans la stricte mesure où un fidèle reflet (éventuellement aussi: un impitoyable reflet) ne fait jamais qu'y renvoyer, à même le miroir, chaque chose à *elle-même*. Et cela en un jeu qui, fût-ce à même le miroir, se joue toujours et ne se joue jamais autrement que *de part et d'autre* du miroir, et y a toujours topologiquement lieu. Tout ce qui y a lieu d'être est soit *en deçà*, soit *au-delà* du miroir, le miroir n'étant, quant à lui, pas un "*lieu*" où quoi que ce soit puisse jamais *avoir lieu*. La *surface* du miroir n'est pas un lieu du monde. (Nul doute que Wittgenstein, "phénoménologue de l'*extrême*", n'en ait su, dès le *Tractatus*, très long là-dessus — peut-être même un peu trop long: ce qui devait lui interdire d'écrire enfin *le* "Livre" où ne devait venir se refléter rien de plus, mais non plus rien de moins, que le filigrane grandeur nature de la "*grammaire*" des "jeux de langage" de ce monde).

De cette très singulière *topologie* du miroir, il ressort que le miroir même ne saurait être regardé *à-mémement* pour lui-même à même lui. Tout ce qui se passe et a ainsi lieu d'être grâce à lui, à sa faveur, y a lieu *au-delà* ou *en deçà* de lui. Et rien à proprement parler *à même* lui. Il n'y a donc proprement rien *à y voir*, — si ce n'est au-delà ou en deçà de lui. Mais, si improbable qu'en soit le lieu, il y renvoie bel et bien, impitoyablement, c'est-à-dire le plus fidèlement, chaque chose à *elle-même*. Éventuellement aussi *chacun*, réflexivement, mais aussi de façon *éthique*, à *soi-même*. Il n'est pas de plus impitoyable instance (fût-ce à notre propre insu). C'est bien en quoi aussi, décidément, l'*estre* ne fait jamais que nous y renvoyer, nous renvoyant, en ce miroir, glacialement, *notre* image. C'est ce que le *miroir de l'estre*, — et cela jusque dans la manière qu'il a de pouvoir en être, éventuellement, un jour, comme irrémédiablement terni et troublé — a de si éventuellement vertigineux (voire: d'effroyable). C'est pourquoi, si le *mal* à quelque

chose à voir avec l'âtre et ajointement même de l'estre, c'est peut-être bien en partie à la forme et à la topologie de la *courbure* du miroir qu'il le doit.

Si la *Merveille* même tient aussi pour nous du *miroir*, c'est que ce n'est aussi manifestement pas le *miroir* que nous regardons lorsque nous nous "y" regardons, n'y étant nous-mêmes jamais que renvoyés à nous-même, et chaque chose aussi, à sa faveur, à elle-même à-mêmemement ajointée. Nous n'y regardons jamais le miroir même, mais, à sa faveur, le monde même, qui y est enfin assigné à lui-même, sous notre *responsabilité*: car c'est à moi-même, et non pas au miroir, de répondre, toujours, de ce qui s'y reflète dès toujours. Le miroir ne montre jamais que ce qui s'y montre, s'y reflète, avec notre complicité. Il n'a point à en répondre, le montrant seulement en silence à même lui tel qu'il s'y montre, mais sans même en être effleuré. Et lui-même ne s'y montrera point. Nous ne l'y voyons point lui-même, lorsque nous nous y regardons. Mais nous ne nous y verrions point nous-mêmes, tels qu'en nous-mêmes inversés, ni aucune chose n'y paraîtrait jamais telle qu'en elle-même, à-mêmemement, si le miroir n'y faisait pas, fidèlement, sans qu'il y paraisse, son œuvre propre. Le miroir ne paraît, comme tel, justement jamais au regard, afin que toutes choses, par là, y puissent ainsi paraître et comparaître.

Le *miroir* de la *Merveille* n'y paraissant point, nulle part au monde, il faut même plutôt penser que c'est lui qui "regarde" le monde, et nous-mêmes — et l'estime son juste prix. Ce qui ne signifie nullement que l'*Er-äugnis* (c'est la *Merveille*), même ainsi pensé "au miroir", tel un "*miroir vivant*" qui nous regarderait, n'ait nul besoin qu'un œil — qu'un œil mortel —, ne fût-ce que l'espace "d'un clin d'œil", ne se mette en devoir, dans la finitude de l'événement même, d'en soutenir sans ciller le regard: le regard même de ce qui nous regarde, de cela qui nous envisage du "*point de vue*" de l'*Er-äugnis* même!

Le *miroir*, comme tel, n'est point le *miracle*. Mais le *miracle du miroir*, c'est que chaque chose qui s'y regarde ou qui y puisse être envisagée, y soit, à la faveur même de son éventualité, ainsi renvoyée à elle-même et à sa propre identité avec elle-même: chaque chose y étant renvoyée à l'ultime instance qu'elle est à elle-même.

La *Merveille du paraître* n'est certes pas elle-même à mettre au nombre des diverses "*merveilles du monde*", telle la "merveille de l'Occident" que découvraient, à l'étape d'un très long voyage, et qui se faisait "au-péril-de-la-mer", les pèlerins aventureux parvenant en vue du Mont-Saint-Michel.

La *Merveille du paraître*, quant à elle, *n'y paraît* point. Elle ne paraît point au nombre des "monts et merveilles". La Merveille même ouvre toutes choses au paraître sans elle-même *y paraître* (ni *y apparaître*). La Merveille ouvre au paraître, sans *y apparaître* le moins du monde. Elle ouvre au paraître l'insigne *possibilité*, et la *faveur*, offerte à toute chose en son temps (mais à ses risques et périls), d'*y avoir aître*: d'*y paraître*.

La *Merveille du paraître* n'est point "merveille" à contempler; n'est point merveille qui *y paraisse*. Tout son œuvre secret consiste peut-être simplement à *y faire merveille* sans qu'il *y paraisse*. Il ne se donne jamais d'elle que ce qui à l'insu de tout en est l'*aitre*: son "*aitrée*". — L'*aitrée de l'estre*"! — "*Die Wesung des Seyns*", comme a commencé de la nommer Heidegger dans ses *Compléments à la philosophie*. — Où l'*aitrée*" est dite "de l'estre" en tant qu'elle en est l'"*Événement*", l'"*Ereignis*", mais un "événement" où n'aurait point encore eu lieu *ipso facto* la *Merveille* de l'"*Er-äugnis*"; laquelle *y* donne simplement, *éventuellement* lieu, à l'insu de tous.

L'"*aitrée*" n'en serait alors jamais que le *lieu*, le *temps-~~et~~-lieu* d'élection, où pût seulement "*avoir lieu*" l'"*Événement*" auquel seul peut, éventuellement, donner lieu la *Merveille*. Il est de l'*aitre* de la *Merveille* qu'elle *y fasse merveille* sans qu'il *y paraisse*. C'est-à-dire aussi sans qu'elle "*y*" paraisse. C'est en quoi la *Merveille* demeure justement, nous dit Heidegger, "de tout l'inapparent: l'*y -plus- inapparent*".

Cette *Merveille*-là, si proprement singulière (au sens le plus strict du *singulare tantum*), — *la* *Merveille* dont l'"*événement*" seul puisse jamais faire qu'"*il*" *y paraisse*, sans qu'elle-même *y* puisse jamais paraître, s'effaçant devant le spectacle des choses, auquel elle donne proprement "*lieu*", s'effaçant devant le pur spectacle des choses comme ne le fit jamais nulle "*réduction*" phénoménologique —, elle nous fait aussi une nécessité de conjuguer par la pensée qu'elle requiert le *triple aspect*, propre à l'*économie de la Merveille*, d'*Ereignis*, *Er-eignis* & *Er-äugnis*. C'est-à-dire aussi, pris dans un ordre autre, ceux de la *Merveille*, de l'*Événement* (lequel conserve ainsi sa nécessité propre, celle d'un "*moment*" de la *Merveille*, notamment lorsqu'il s'agit d'en penser la "*tournëure*" jusqu'en sa modalité d'*aventure*), enfin celui de l'*Appropriement*, de l'*Ajointement* qui en est l'œuvre, le chef-d'œuvre, l'incessant "miracle": le *miracle de la Merveille*. Le *miracle* qui s'y accomplit, qui *y a lieu*, auquel elle donne *lieu*, et auquel la *langue* seule, la *parole*, procure, si nous *y* prenions garde, sa — merveilleuse — *articulation*.

Ce qui, précisément, de la *Merveille*, ne saurait sans doute être fidèlement rendu à même le paradigme optique du *miroir* (l'*œil* du miroir, lequel, nous regardant, ne devrait pourtant rien avoir de trop monstrueusement "cyclopéen"), c'est la part décisive prise à l'œuvre même de la *Merveille*, au miracle de son ajointement, par ce qui y est à l'œuvre à-mêmement à la parole et à la langue, à même l'*âtre* de la langue: par le lien qui s'y noue, immémorialement à l'*âtre* même de la parole, entre la "promesse" inhérente au simple don de la parole et la "responsabilité" par là aussi, séance tenante, immémorialement contractée, et qui marque — irréversiblement — l'"*âtre*" même de l'être humain.

Là, le *miroir* semble bien n'y plus pouvoir tenir ni suffire. Mais la *Merveille* pourrait bien, quant à elle, — de par les ressources en échos qui semblent devoir être, acoustiquement, les siennes, au-delà même du seuil de toute visibilité concevable —, y continuer à parler à qui sait entendre, à nous y parler, fût-ce en silence, pour peu que nous nous mettions en devoir d'y prêter l'*oreille*, d'y répondre — c'est-à-dire aussi d'*en* répondre.

Le propre de la *Merveille*, en sa merveilleuse fragilité, c'est qu'il nous y faut y veiller. — Plus qu'à la prunelle de nos yeux —.

Il nous faudra, longtemps encore, songer, — en attendant, peut-être, la venue du penseur à venir devant qui Heidegger, mille ans à l'avance, s'inclinait, à la fin d'une "interview" sciemment accordée à titre pré-posthume, non point, pourtant, celle qui fut accordée ...au "*Spiegel*"(!) —, commencer à songer à ce miracle de la langue et de la parole, par quoi nous nous voyons si merveilleusement initiés, et presque à notre insu, à ce qu'il faut bien appeler, déjà, l'*éventualité de la Merveille*.

II

Dans l'économie de l'*Ereignis* propre à l'*âtre de la Merveille*, il n'y a rien d'*événementiel*, ni non plus d'ailleurs d'*essentiel*. Il s'y agit toujours et immémorialement de l'*Éventuel*.

En bonne *cosmologie*, en revanche, on appelle "*singularité*", au premier chef, un *événement cosmique* très remarquable jusqu'en son *inapparence* même. C'est-à-dire un

"point" remarquable de l'espace-temps, dans lequel une masse de matière, si considérable soit-elle, se trouve tellement concentrée que tout signal qui puisse jamais en être émis, ou qui viendrait à se propager à sa proximité (astronomiquement entendue) en soit comme invinciblement et irrésistiblement absorbé, et y soit réduit à un point d'une densité presque infinie. Pour tout ce qui se trouve pris dans son *horizon* gravitationnel, l'événement même de cette "singularité" ne peut signifier, en un sens proprement vertigineux, qu'une sorte de chute infiniment accélérée vers la "fin des temps": là où plus rien jamais ne pourra "avoir lieu". La distorsion irréversible qui se trouve ainsi induite au sein même de l'espace-temps équivaut à celle de quelque véritable "trou noir" — d'où jamais toute lumière qui s'y engouffre ne pourra ressortir. La singularité de ce genre d'"événement" consiste en ce que la "courbure" de l'espace-temps s'y trouve subir une sorte de flexion infinie, voire infiniment et comme instantanément involutive. Bref: une sorte d'*invagination topologique* de l'espace-temps.

Mais l'événementialité spécifique de ce genre d'"événements" cosmiques — celle de quelque défaut singulier dans la texture topologique d'une région par ailleurs supposée homogène de l'espace-temps — est essentiellement celle d'une irrégularité de structure dans la trame de l'Univers. La "singularité" y reste donc celle — si "singulière" puisse-t-elle être en effet — d'une simple "singularité" ontique. Il y a en effet, au sein de ce chaos d'événements qui émaillent la structure du cosmos, d'innombrables "singularités" de ce genre.

C'est en quoi, en *Ereignis*, dans l'Événement même qu'est *Ereignis*, il n'y a justement au contraire rien d'"événementiel". Parce que l'"Événement" dont il s'agit-là proprement — celui de la *Merveille!* — n'y est pas seulement de tout autre *magnitude* (l'on doit encore pouvoir mesurer et identifier parmi tant d'autres la "magnitude" *sui generis* d'un "trou noir", si invisible soit-il, ne fût-ce qu'à la puissance d'aspiration qui est la sienne eu égard à toute lumière qui soit en ce monde).

La "singularité" dont il s'agit en *Ereignis*, l'"Événement" de la *Merveille*, n'est point une "singularité". Il ne s'agit point là d'une "singularité" cosmique. L'on ne saurait ainsi parler de la singularité de l'*Ereignis* comme on peut parler, par exemple, de la "singularité" que constitue dans l'espace-temps (même si puissamment que ce soit) la source 3C273 dans *Cygnus X-1*.

L'"événement" extrême dont il s'agit dans *Ereignis*, l'"Événement" de la *Merveille*, n'est point une "singularité" simplement sise dans la Constellation du Cygne. Ni non plus, quel qu'en soit le lieu, quelque part au monde, en un temps-~~o~~-lieu si prodigieux soit-il, par exemple au sein du grandiose "événement" qui a donné lieu au phénomène si majestueux des Nuages de Magellan.

Si magnifique puisse-t-il être, un *événement cosmique*, et fût-il de première grandeur, demeure foncièrement de l'ordre de l'"accident". Ce qui ne veut précisément pas dire qu'il soit de l'ordre du *désastre*. La "singularité" en est et en demeure *accidentelle*. C'est celle d'un accroc dans la trame des choses.

Au lieu que la *Merveille* n'a point lieu dans la trame des choses. En ce sens, il *ne l'y a* point. En ce sens, donc, elle *n'y a point lieu*. Et il n'y a point lieu non plus qu'elle y ait lieu.

À supposer que l'*événement cosmique* où vient peut-être au plus haut point *s'invaginer* toute la topologie de l'espace-temps, y involuant en invisibilité la visibilité même de la lumière, et de toute lumière venant en ce monde, puisse apparaître, au cœur du visible, comme le comble de l'*inapparent*, l'"Événement" qu'est, en un sens *autre*, la *Merveille* même, y demeure bel et bien encore "de tout l'*inapparent*: *l'y-plus-inapparent*".

Dans la *topologie de la Merveille*, le schème de l'"événement cosmique" se voit lui-même, en un clin d'œil, réduit à *rien*. D'une "*réduction*", — faut-il le dire? —, plus que phénoménologique. Il y est soudain nul et non avvenu. La sorte de "singularité" qui s'attache à l'*événement cosmique* s'y trouve comme réduite à rien, devant cette "*singularité*" *autre*, qui n'est autre que celle de la *Merveille*.

Devant cette *singularité* qui n'est qu'à la *Merveille*, — *la* singularité même du *singulare tantum* qui n'appartient jamais qu'à l'*Ereignis* —, toute autre "*singularité*" n'est plus qu'un *genre* de "*singularité*", *une* "*singularité*" parmi tant d'autres, tout au plus "*unique en son genre*": *singularité sui generis*.

La *Merveille*, elle, ne ressortit plus à aucun *genre* qui soit ni qui puisse être. Elle n'a plus rien de *générique*, ni de *général*. Elle ne saurait pas même être dite "*unique en son*

genre" en aucune façon. Elle n'a non plus, — faut-il le dire? —, aucune réalité *cosmique* indépendante de nos faits et gestes. C'est aussi en quoi, décidément, elle *nous regarde*. Alors que c'est nous, et nous seulement, qui regardons la Constellation du Cygne ou les Nuages de Magellan, d'un regard qui, jamais, n'y saurait rien changer ni non plus déchiffrer un signe. Au lieu que nous avons à *répondre* de la façon dont nous envisageons (ou n'envisageons pas) l'*éventualité de la Merveille*.

III

Pour des raisons qui sont encore fort éloignées d'être évidentes — mais qui pourraient être produites (il est de l'être des raisons de pouvoir être *produites*) —, nul ne saurait être dit être et s'établir *en vue de* la Merveille. Mais quelque vérité que ce puisse être ne saurait jamais apparaître qu'à *sa faveur*. Et nous ne pensons donc aussi qu'à *sa faveur*, ne parlant ni ne nous taisant jamais qu'*au péril de* la Merveille. Car tout cela n'a jamais lieu qu'à *sa faveur et merci*. À la *faveur-~~et~~-merci* de la Merveille — mais elle-même n'y paraissant point.

Si la Merveille jamais ne consent à nous dévoiler son *visage* — si, par là, tout se passait comme si elle devait s'ingénier à nous dérober son *aspect* —, cela ne signifie nullement que nous ne puissions être sensibles à quelque chose de ses étranges variations d'*aspectualité*. La Merveille n'a point de visage. En ce sens aussi, nulle "idée" n'en approche. La Merveille ne saurait entrer aux contours d'aucun *είδος*. Mais nulle *idée*, ni nul *eidos*, ni non plus aucun *aspect* ou *visage* ne saurait jamais paraître qu'à la *faveur-~~et~~-merci* de la Merveille. C'est-à-dire aussi *au péril d'icelle*.

IV

La Merveille, envisagée comme elle peut toujours, éventuellement, l'être (elle ne saurait jamais être dévisagée), nous réserverait-elle, à chaque fois si singulièrement, l'insigne *possibilité* de quelque inassignable *pluralité de sites* ? — Donc aussi la possibilité de quelque merveilleuse pluralité d'*âtres* ?

V

Nous ne nous situons, nous ne *sommes* jamais qu'à *l'orée* de la Merveille. Parce que nous "y" avons proprement *lieu*. Parce que c'est "là" qu'il nous est donné d'*être*. Parce que c'est bel et bien *là* que nous *avons lieu d'être*. Parce que c'est tout simplement "là" que nous avons lieu d'*être*. C'est ainsi à l'"*orée*" d'icelle, et à sa *faveur & merci*, qu'il nous est donné de seulement ressortir à la *topologie* de la Merveille, et d'y avoir part en quelque façon à ce qui peut en faire la merveilleuse *économie*.

Non pas que nous y puissions jamais pénétrer ou nous y *introduire*, au prix de quelque même très précieuse et coûteuse stratégie d'effraction, d'excès et d'infraction, si subtile et experte puissions-nous par ailleurs la prétendre. Non pas que nous puissions jamais ne fût-ce qu'espérer prétendre, d'une manière ou d'une autre, y mettre *la main*.

Mais parce qu'à la merveilleuse *économie de la Merveille*, — fût-ce sur le mode extrême de n'en plus rien vouloir savoir —, nous *appartenons* bel et bien "*toujours déjà*": *d'ores & dès-jà*.

Sans avoir eu jamais à y pénétrer — *a fortiori* de force! —, nous y *ressortissons* bien plutôt *dès jamais, dès-jà, dès l'emblée* et *d'ores & déjà*. — L'"*orée*" de la *Merveille* doit être dès l'abord topologiquement entendue à partir de cette "*emblée*", — ou de cet "*abord-~~et~~-emblée*" dont le genre doit ici demeurer indistinct —, sise comme dès-jamais et immémorialement au lieu même où chacun, dans l'instantialité du "*temps-~~et~~-lieu*", est, et à tout jamais, dès toujours comme "*d'ores & déjà*".

VI

Et il faudra encore un jour examiner en quoi ce que l'on a pu penser comme une certaine ontologie possible "*de la chair*", ne saurait aussi jamais être qu'une manière et modalité de la topologie, ou de la merveilleuse *économie de la Merveille*". — Et non l'inverse!

VII

Il n'y a jamais d'*horizon*, il n'y a jamais eu d'*horizons* — fût-ce à l'*insu* de ceux qui y avaient égard (car tous n'ont pas égard, ne daignent pas avoir égard, à l'*horizon* du temps et de l'époque) —, si ce n'est *dans* l'économie de la Merveille; — et *grâce* à elle: grâce à *Elle*.

Elle — ne s'y présente jamais elle-même, dans aucun horizon de visibilité; ni dans aucun champ de vision. D'*elle* pourrait peut-être être dit ce que Wittgenstein enseigne du champ visuel dans son rapport avec l'œil: que "*rien à même le champ visuel ne saurait donner à entendre qu'il est vu par un œil*". — Étrange structure de l'*Er-äugnis*! —. La Merveille n'y saurait jamais demeurer autrement qu'en un essentiel retraits, qui y fait *aître*. Mais tous horizons et champs de vision y ont lieu; y ont comme dès toujours et immémorialement leur *demeure*. C'est là, et nulle part ailleurs, qu'ils ont, très secrètement, leur *aître*.

VIII

Comment il pourrait bien, irrémédiablement — en temps réel, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire —, *être porté atteinte à la Merveille*!

C'est-à-dire: pas comme nous croyons. Non pas comme nous imaginons qu'il puisse être porté atteinte à quelque chose, de manière à l'endommager, à la blesser, à la ravager ou à la détruire. Il n'y a pas de vulnérabilité de la Merveille même. Il ne s'agit pas d'exercer, plus ou moins sciemment, une "*action*" ni une "*influence*" sur l'économie de la Merveille, ou jusqu'au cœur de la Merveille. En un sens, la Merveille est bel et bien *hors de portée*. Inaccessible. Invulnérable! Hors d'atteinte!

Mais: La Merveille elle-même participe de *notre* plus intime *vulnérabilité* & *méchanceté*! Elle s'en ressent — en temps réel — *comme si nous y étions*.



DIVERS

A LU

ANNA MAGDALENA BACH

Extraits choisis par Armelle Cloarec

La petite chronique d'Anna Magdalena Bach

(traduction Marguerite et Edmond Buchet)

Editions Corrêa, Paris, 1948

Pauvre, oubliée, entretenue par les aumônes de la ville de Leipzig, vieille (j'ai eu cinquante-sept ans hier et ne suis que de sept ans plus jeune qu'il [Jean-Sébastien] n'était au moment de sa mort), si l'on m'offrait la vieillesse la plus glorieuse et la plus honorée à la condition de n'avoir pas été sa femme, je n'y consentirais pas.

Et mon premier regard sur lui! Comme, à cette pensée, les années s'anéantissent, comme tout redevient clair et distinct!

Mon père m'emmenait souvent dans ses petits voyages, surtout quand il s'agissait de musique, car il connaissait ma passion pour cet art. L'hiver de 1720, je l'accompagnai à Hambourg [...] L'église Sainte-Catherine possédait un très bel orgue à quatre claviers dont j'avais beaucoup entendu parler [...] Ayant poussé la porte, j'entendis quelqu'un jouer et des sons si merveilleux sortirent soudain de l'obscurité qu'un archange me sembla être assis au clavier. Je me glissai tout doucement à l'intérieur et restai là. Je regardai les orgues [...] Dans l'ivresse de cette musique, j'avais complètement perdu le sentiment du temps. Lorsqu'après avoir fait gronder l'espace d'une suite d'accords glorieux, elle se tut soudain, j'étais encore debout, sans contrôle, la tête levée, comme si le tonnerre sortant des tuyaux allait continuer à rouler. Mais ce fut l'organiste, Sébastien lui-même, qui parut sur la tribune et s'approcha de l'escalier. J'avais encore les yeux levés lorsque son attention se fixa sur moi. Je le regardai un instant, trop effrayée par sa subite apparition pour pouvoir faire un mouvement. Après un tel concert, c'était saint Georges plutôt qu'un homme que je m'attendais à voir. Je me mis à trembler, saisis mon manteau tombé sur le sol, et, prise d'une inconcevable panique, je me précipitai hors de l'église.

Je ne savais pas qui était l'organiste que j'avais entendu, mais, lorsqu'au repas du soir je racontai à mon père ma petite aventure (en lui taisant toutefois l'apparition, ma terreur et ma fuite), il s'écria : «Cela ne peut-être que le Maître de Chapelle du duc de Coethen, Jean-Sébastien Bach! Il doit jouer demain devant Monsieur Reinken, et j'irai l'écouter avec quelques messieurs. Je lui dirai à quel point ma petite fille aime sa musique. S'il t'entend une fois chanter, mon petit rossignol, peut-être écrira-t-il quelque chose pour toi.»

[...] un beau jour (c'était un clair matin de printemps, je m'en souviens bien), comme, rentrant d'une promenade, je voulais pénétrer directement dans la grande pièce pour mettre quelques rameaux verts dans le vase de la cheminée, ma mère posa sa main sur mon bras : «Attends un petit moment, Magdalena, ton père est en train de parler affaires avec le Maître de Chapelle Bach; je crois que tu le dérangerais!» [...] J'allais courir dans ma chambre pour mettre un ruban neuf dans mes cheveux, un bleu, qui, je croyais, m'allait très bien, lorsque mon père [...] m'apercevant, s'écria : «Viens ici mon enfant, Monsieur Bach consent à entendre ta voix!» [...] Instantanément, je devins plus que sauvage. Je lui fis une révérence, mais n'ouvris pas la bouche jusqu'à ce que, posant un cahier sur le clavecin, il s'assit lui-même devant l'instrument et demanda de m'entendre. Par bonheur, au moment où je me mis à chanter, mon trouble disparut et, lorsque j'eus fini [...] Monsieur Bach me regarda un instant sans faire un mouvement et dit : «Ta voix est juste; tu sais chanter.» [...] Je me sentais enfant jusqu'à la stupidité devant cet homme, et néanmoins, en ce court espace de temps, il se passa quelque chose en moi qui ne peut arriver à un enfant. Dieu m'avait donné une âme ouverte à la musique, et maintenant que j'avais entendu jouer Jean-Sébastien Bach, aucun autre homme dans tout le monde n'aurait pu me faire une impression quelconque. Lui-même se dit alors (ah! si seulement je l'avais su!) : «Je veux épouser cette jeune fille.» Mon consentement lui paraissait chose certaine, car tout ce qu'il voulait réellement s'accomplissait. J'avoue qu'il m'est arrivé, plus tard, de le croire têtue.

Plus je vivais avec lui, plus les années passaient, plus je prenais conscience de sa grandeur. Souvent, je le voyais si puissant à côté de moi que j'en étais presque terrifiée. Mais je le comprenais parce que je l'aimais. «L'amour est l'accomplissement de la loi.»

J'entrai une fois dans sa chambre, au moment où il était justement en train de composer le solo d'alto «Ah Golgotha» de la Passion selon Saint Matthieu. Quel saisissement, lorsque j'aperçus son visage... quelque chose dans son regard m'avait terrorisée. Il n'a jamais su que je l'avais vu dans la douleur de la création et je m'en réjouis encore aujourd'hui, car c'est une minute dont Dieu seul devait être témoin.

J'entendis pour la première fois la Passion selon Saint Matthieu un Vendredi-Saint à l'église Saint-Thomas de Leipzig, huit ans après mon mariage. Je pus à peine supporter cette musique, tellement elle m'apparut poignante et magnifique. Cependant, peu de personnes la trouvèrent à leur goût, et, comme elle est très difficile à exécuter et exige beaucoup de répétitions de la part des chanteurs, on ne la joua plus pendant onze ans.

[...] de tous temps, les Bach furent musiciens. Sébastien racontait que le premier en date avait été son arrière-arrière-grand-père, Veit Bach, meunier et boulanger de son métier. Sa plus grande joie consistait à emporter dans son moulin une petite cithare dont il jouait pendant que la meule broyait le grain. «Cela devait sonner ensemble merveilleusement, disait Sébastien en riant, au moins, de cette façon, il a dû apprendre la mesure!»

[...] les Bach se réunissaient au moins une fois l'an pour faire de la musique. Ils commençaient généralement par exécuter un choral, puis, harmonisant plusieurs mélodies connues en les chantant simultanément, s'amusaient à improviser des "«Quodlibet». [...] Quand Sébastien était de joyeuse humeur, il aimait, le soir, autour du foyer, chanter de pareils Quodlibet avec ses fils. Et si, occupée à faire une de ces difficiles chemises froncées pour lui, Friedmann ou Emmanuel, il m'arrivait de ne pas me joindre à eux, il ne manquait pas de me dire : «Maman, fais-nous donc entendre ton doux petit sifflet...» A la fin de sa vie, dans l'«Air avec trente Variations» qu'il écrivit pour le comte de Keiserling, il fit de la dernière un Quodlibet en combinant deux chansons populaires. Une des voix parle de jeunes filles, l'autre de choux et de raves. Toutes deux sont travaillées en imitation sur la basse. N'importe quel sujet était susceptible de l'inspirer.

Il se plaisait à rappeler que, jeune garçon, Luther avait comme lui participé à des cortèges et parcouru les rues d'Eisenach en chantant [...] «Notre ville était célèbre par sa musique», disait-il, et il m'expliquait que le nom latin d'Eisenach était Isenacum et l'anagramme d'Isenacum «en musica» ou «canimus», «nous chantons». Je vois encore avec quel sourire radieux il me racontait cela. J'espère que je transcris correctement ces noms car je ne sais pas le latin et Sébastien détestait l'inexactitude.

Même à l'époque de sa jeunesse, je crois qu'il fut toujours très difficile d'enseigner la musique à Sébastien Bach. Il devait avoir été formé par les anges musiciens avant de rencontrer un professeur terrestre, et n'eut guère à apprendre, même du remarquable monsieur Boehm. Il alla le voir, à pied, lorsqu'il était jeune et fort. [...] Comme on le pense, il gagnait très peu d'argent. Il arriva qu'au cours d'un de ses voyages, se trouvant assis sous la fenêtre d'une auberge, affamé, les pieds blessés par la marche, sans un centime en poche [...] la fenêtre s'ouvrit et deux têtes de hareng tombèrent à ses pieds. Estimant que des têtes de harengs valaient toujours mieux que rien, il ramassa cette nourriture peu appétissante. Or, quelle ne fut pas sa surprise et sa joie de trouver dans chaque tête un ducat danois!

Il me dit une fois que ceux qui avaient la musique dans l'âme avaient une peau de moins que les autres hommes.

Je n'avais jamais vu d'homme plus religieux [...] Je le sentis dès le jour de notre mariage, lorsque, tout le monde s'en étant allé, il vint vers moi, prit mon visage dans ses deux mains et, après m'avoir longuement regardée, prononça ces paroles : «Je remercie Dieu de t'avoir donnée à moi, Magdalena.» [...] «Les dissonances sont d'autant plus affreuses qu'elles approchent de l'unisson, disait-il, c'est pourquoi les mésententes entre mari et femme sont les plus insupportables.»

Un soir, après avoir mis au lit ses quatre jeunes enfants, j'étais descendue et m'étais installée près de la table pour copier une partition à la lueur de la chandelle, lorsqu'il s'approcha tout doucement et posa devant moi un petit cahier de forme allongée, relié en vert, avec le dos et les coins en cuir, qui portait l'inscription suivante :

Clavier Büchlein
vor
Anna Magdalena Bachin
Anno 1722

[...] il avait écrit dans ce petit cahier des morceaux faciles pour le clavecin [...] Il avait composé ces morceaux mélodieux pour me faire plaisir, pour m'encourager et pour m'amener d'une manière agréable à un degré de technique supérieur [...] La première année de notre vie commune, il me donna des leçons de clavecin, m'apprit à jouer sur la basse chiffrée [...] Lorsque je lui fis part de mon désir d'apprendre l'orgue, il se moqua un peu de moi [...] Les trois claviers ne m'embrouillaient pas beaucoup, mais lorsque je dus employer les pieds pour jouer du pédalier, je fus perdue. Je parvenais à peine à exécuter avec mes deux mains des chants et des lieder à quatre voix, quand il voulut me faire prendre la basse avec le pied. Alors, je confondis tout et jouai tout à l'envers [...]

Il m'avait dès le début interdit de regarder mes pieds. «Ce serait du beau, disait-il, si tu n'étais pas capable de frapper une note avant d'avoir regardé si c'est bien la bonne! Seuls les très mauvais organistes regardent leurs pédales, et je ne te permettrai pas de faire comme eux. Tu n'iras peut-être pas très loin dans l'art de jouer de l'orgue, mais au moins, tu iras droit.»[...] Il commença à écrire dans mon petit cahier une fantaisie pour orgue, mais il n'eut jamais le temps de l'achever.

Pour son fils aîné, Friedmann, qui fut toujours son élève préféré, il composa un «Petit Cahier» à l'occasion de ses dix ans [...] il prit la peine d'expliquer à la première page les clefs, les ornements et les embellissements principaux. Il avait très soigneusement marqué les doigtés dans le premier morceau appelé «Applicato», en tête duquel il avait écrit les mots : «In nomine Jesu». Il composa toute sa musique en ce nom, ses grandes comme ses petites œuvres.

Nous eûmes en tout treize enfants. Dieu nous bénit abondamment [...] Lorsqu'un bébé qui pleurait nous réveillait au milieu de la nuit, il ne s'impatiait jamais. Il me demandait seulement de lui chanter un chant spirituel afin que «nous prissions tous plaisir à la berceuse». Il composa dans ce but une nouvelle mélodie sur l'adorable chanson de Luther qui parle du petit Jésus bercé dans la paille. Quand je la sus par cœur, il déchira le manuscrit, en disant qu'il l'avait écrite pour moi seule et que, chantée par une autre voix, elle ne posséderait aucune vie.

«Tu vas faire de moi un musicien mal tempéré, si tu ne me laisses pas en paix avec ce clavecin bien tempéré!» me dit-il un jour pour me taquiner, en entourant ma taille de son bras gauche. Je me tenais debout à côté de lui. Il commença à jouer une fugue avec sa main droite.

Le lundi 31 mai 1723, à neuf heures du matin, il fut investi de ses fonctions de Cantor à l'école Saint-Thomas et commença ainsi sa vie de travail à Leipzig. Ses charges, considérables, n'étaient pas toujours de son goût. Il avait, par exemple, l'obligation d'enseigner le latin, mais il ne pensait alors qu'au bel et puissant orgue dont il disposait.

Nous n'étions pas dans notre maison depuis une heure, et tout était encore à faire pour que nous puissions seulement y dormir le soir même, qu'il m'appelait déjà : «Viens, Magdalena, je veux te montrer l'orgue...»

Nous possédions une série de beaux sièges en cuir noir, une paire de grands chandeliers en argent, une paire de petits et six autres en métal jaune mat, fort jolis de forme. Mes parents m'avaient donné pour notre mariage une vieille armoire de chêne richement sculptée, dans laquelle je conservais ma robe de mariée. Mais à

tout ce que je possédais, je préférais naturellement le portrait que Sébastien, cédant à mes prières, avait fait faire de lui à l'époque de notre mariage [...] Ce portrait était l'honneur de ma grande salle. Un jour que je nettoyait le cadre, Sébastien s'approcha et me dit en plaisantant : «Ne crois-tu pas que nous pourrions mettre quelque chose de plus joli à sa place?» «Mais c'est impossible!» répondis-je précipitamment, sans penser à ce que je disais. Cela mettait toujours Sébastien en joie lorsque je me laissais prendre à ses plaisanteries, ce qui, malheureusement, arrivait souvent. «Je ne me suis jamais considéré comme un bel homme, ajouta-t-il en riant et en me pinçant l'oreille, mais je connais quelqu'un qui est beaucoup mieux et j'ai l'intention de faire faire son portrait, afin d'avoir moi aussi un tableau à regarder, lorsque tu contemples ton beau Cantor.»

«Va chercher ton petit cahier vert, Magdalena, je crains qu'il ne contienne plus que de la vieille musique ennuyeuse à jouer. Je veux écrire un nouveau morceau que tu pourras exercer.» [...] Comme j'aimais ces longues soirées d'automne et d'hiver, lorsque les enfants, bordés dans leurs lits, dormaient et que Sébastien et moi, assis l'un à côté de l'autre, nous copiions de la musique. Le travail ne manquait jamais, car il fallait transcrire les parties des cantates du dimanche. Deux chandelles entre nous (je faisais toujours bien attention de les moucher, afin que la fleur de lumière ne soit pas gâtée par une petite épine d'obscurité), nous travaillions en silence.

Les élèves pouvaient-ils conserver de belles voix en parcourant les rues la nuit, hurlant, des torches à la main? Je ne parle pas des processions chantantes, des mariages et des funérailles, où la présence de leur Cantor, impuissant à protéger leurs voix contre la neige et le mauvais temps, les obligeait, malgré tout, à garder une certaine tenue. Quand on pense à ses cantates et à ses motets, on imagine aisément combien ce devait être cruel pour lui, qui devait les diriger si souvent, de n'avoir à sa disposition que des voix assez médiocres. Il ne partageait évidemment pas l'opinion du Conseil de l'école qui estimait qu'après la glorification de Dieu, le but principal des classes de chant devait être de faciliter la digestion des élèves.

Avec le temps, notre maison se remplit d'instruments de toutes sortes [...] Jusque dans notre chambre à coucher, il y avait un clavicorde. Il arrivait que Sébastien se levât au milieu de la nuit et, un vieux manteau jeté sur ses épaules, en jouât pendant une heure ou davantage. Il le faisait si doucement qu'il ne troublait jamais nos enfants endormis, mais rendait seulement leurs rêves plus beaux. Quant à moi, j'aimais, étendue dans notre lit, l'entendre jouer dans la maison sombre et tranquille [...] Je confesse toutefois à ma honte que, bercée par les douces mélodies [...] il m'arriva de m'endormir avant qu'il revînt au lit.

Quelques-uns de ses jeunes élèves passaient avec nous plusieurs années [...] Pour moi, c'était une joie de voir tous ces jeunes gens l'entourer [...] travaillant très dur, copiant partitions sur partitions des œuvres de leur maître [...] apprenant les règles du contrepoint, composant eux-mêmes sous sa direction [...] jouant de nombreux instruments [...] étudiant tout avec acharnement et mangeant... «La musique nous met en appétit, Madame Bach, disaient-ils en me suivant dans la cuisine pour mendier un bol de brouet noir ou une tasse de lait d'amande et un morceau de pain; lorsque le Cantor est content de nous, nous sommes si joyeux que nous devons manger, et, lorsqu'il ne l'est pas, il faut que nous soutenions nos esprits accablés.»

Johann Ludwig Krebs était un admirable musicien. Il fut neuf ans l'élève de Sébastien qui lui disait en plaisantant «qu'il était la seule écrevisse (Krebs) dans son ruisseau (Bach)».

Tous les élèves en composition devaient travailler leurs idées avant de les coucher sur le papier, car Sébastien ne leur permettait aucun travail au clavier. S'ils ne possédaient pas la faculté de composer mentalement, il les décourageait complètement en leur disant qu'ils étaient évidemment faits pour un autre métier que celui de compositeur [...] Mais il ne prononça jamais ces mots que dans des moments d'amertume et les quelques règles qu'il donnait à ses élèves témoignent mieux de son attitude habituelle. «La basse chiffrée est le fondement le plus parfait de la musique. On joue les notes écrites avec la main gauche pendant que la droite y ajoute des consonances et des dissonances produisant une harmonie agréable en l'honneur de Dieu et pour la réjouissance légitime de l'âme. Comme toute musique, la basse chiffrée n'a pas d'autre fin ni d'autre but que la gloire de Dieu et la récréation de l'esprit; autrement, ce n'est plus une véritable musique, mais un bavardage et un rabâchage diabolique.»

Il ne cessa de réviser sa musique, il était engagé dans ce travail au moment de sa mort, et j'ai toujours eu le sentiment que les mots de l'Ecclésiaste : «... les songes naissent dans la multitude des occupations», lui appartenaient.

Il avait la musique dans le sang et les mathématiques ne lui étaient pas nécessaires.

Par nécessité, aussi bien que par hérédité, il était soigneux et économe. Je me souviens cependant d'une occasion où il gaspilla quelques grosden pour s'amuser. Il rencontrait alors fréquemment un groupe de mendiants; ceux-ci s'approchaient toujours de lui avec les mêmes prières. Elles montaient en un crescendo de supplications dans lesquelles Sébastien prétendait discerner certains intervalles musicaux. Il fit semblant de vouloir leur donner quelque chose, puis, se ravisant, prétendit qu'il ne pouvait trouver l'argent sur lui. Sur ce, les cris des mendiants devinrent perçants; il leur donna alors une petite aumône, ce qui calma un peu leurs plaintes. «Mais, ajouta-t-il en nous racontant cette histoire, je me demandais si une aumône plus généreuse ne provoquerait pas une complète résolution de ces plaintes et ne les amènerait pas à conclure sur la tonique.» Lorsqu'il rencontra de nouveau les vagabonds, le «quatuor mendiant», comme il les appelait, il se montra si libéral qu'à son grand amusement, la dissonance fut résolue de la façon souhaitée.

Tandis que Sébastien prenait un livre et me faisait la lecture de sa voix profonde, assise à côté de lui, j'occupais mes mains à des travaux d'aiguilles. Il me lut ainsi la plus grande partie des «Propos de table» de Luther, auxquels il prenait un plaisir extrême; entre autres, ces paroles : «Quand la musique naturelle est élevée et spiritualisée par l'Art, l'homme peut, avec émerveillement, reconnaître jusqu'à un certain degré (car totalement c'est impossible), la grande et parfaite sagesse de Dieu dans sa merveilleuse création musicale.» Il lisait cela ou quelque autre pensée, puis, posant le livre, me regardait et disait : «N'est-ce pas merveilleux, Magdalena, que toi et moi, au moyen de ce livre que je tiens dans ma main, nous puissions converser avec Luther, lui demander son opinion et obtenir sa réponse?»

Sébastien avait fait la curieuse découverte que les lettres du nom de Bach, jouées comme des notes, formaient une mélodie, ce que nous aurions d'ailleurs tous dû deviner si nous avions seulement réalisé ce que ce nom signifiait pour la musique. Il employa cette suite de notes dans le dernier des trois thèmes de la fugue, mais le temps ne lui fut pas donné d'achever cette œuvre splendide.

Bientôt, il devint évident que la fin approchait. «Faites-moi un peu de musique, dit-il, alors que nous nous agenouillions autour de son lit, chantez-moi quelque chose de beau sur la mort, car mon heure est venue.» Un moment, angoissée, je me demandai ce que nous choisirions [...] Mais Dieu m'inspira et j'entonnai le choral : «Tous les hommes doivent mourir», sur lequel il avait composé un prélude si émouvant pour le «Petit Livre d'Orgue». Les autres se joignirent à moi jusqu'à ce que les quatre parties fussent complètes.

A VU

Le Jardin de Sergiu Celibidache

Extraits du dialogue original du film de Serge Ioan
 Celebidachi
 (K.films production)

Extraits choisis par Armelle Cloarec

Répétition. Quatuor. Haydn, Op.76.1.

Celibidache s'adressant à un élève :

«Dirige! Pas comme ça! Qu'est-ce que ça veut dire ça ? Comme c'est gentil que tu lui indiques, autrement il serait perdu! Mais c'est dans le geste que je veux voir ça! [...] Encore une fois... c'est gris, c'est gris!»

Répétition. Haydn, Symphonie n°92.

«Hé! qu'est-ce que tu fais! Ça brûle quelque part ou quoi ? Tu n'entends pas qu'ils ne font pas une note de musique! Ils n'entendent rien, ni le voisin, ni l'un ni l'autre! [...] Mais tu diriges mal! Tu ne diriges pas l'impact rythmique! Où est le changement de tempo ? Résoudre, résoudre...»

Master class.

«[...] Il n'y a pas quelque chose qui puisse correspondre à "c'est ça la musique". Nous n'avons pas de définition [...] L'erreur, c'est de chosifier, vouloir faire de la musique un objet de la pensée.»

Répétition. Quatuor. Mozart, K.421.

«Comment est le tempo ? Trop adagio! C'est trop lent, Bertrand! Trop lent! Vas-y! (L'élève, en dirigeant, penche la tête en avant.) La tête encore ? Comment tu commences ? Où étais-tu avant ? La partie de poker s'est terminée et on commence à diriger, n'est-ce pas ? Pourquoi ce point ? Quelle proportion tu dois leur transmettre ? Bertrand : un à un! Un à un, oui!... Comment est le tempo ?[...]

«Qu'est-ce que tu vois dans cette expérience interminable avec le tempo ? Qu'est-ce qu'elle réalise ? Elle nous force à établir un lien entre une sonorité et un espace! Elle ne fait que délimiter le tempo! Elle te fait voir, sentir comment il ne doit pas être, en se définissant lui-même.»

Cours.

«Dans le monde de l'orchestre, il y a des instruments, comme les contrebasses, qui nécessitent jusqu'à une seconde pour la formation des derniers épiphénomènes. (Celibidache inscrit deux points à la craie sur un tableau noir.) Qu'est-ce qui se passe maintenant si entre cette source de sonorité et la prochaine il n'y a pas cette distance ? [...] Je perçois ça et je perçois ça. Mais si ce point se trouve ici... Combien d'épiphénomènes j'ai perçus ? Une partie! Donc, si les points sont trop près, si le tempo est trop vite, je ne suis plus en situation de percevoir toute la complexité. Donc, ce son est beaucoup moins riche que ce son et ce son ensemble, qui sont éloignés. Dans la lenteur, il y a la richesse. Chaque tempo est

défini par une richesse d'expression. Il n'est pas défini par la vitesse. Compris ? Donc, plus je vais vite, plus ces deux points sont rapprochés, moins d'éléments individuels je capte. Naturellement, si le tempo est trop lent, s'ils sont trop espacés, les deux mondes, il y a encore une fois pénurie d'expression. Le *tempo giusto*, c'est quoi ? Il faut les porter l'un près de l'autre... les porter de manière si proche qu'il fassent une unité ensemble.»

Répétition.

S'adressant à un élève qui dirige avec des mouvements trop amples :

«Très bien mais tu prends un espace énorme. Tu pourrais réduire à un quart de ça. Regarde, ça me suffit. C'est dans ce carré que cela se produit, essaie [...] Ce que [le chef] entend, il se concentre à le transformer en une activité qui se déroule sur un rectangle, environ dimensionné comme les deux bras, qui est le centre de la vie émotive de l'homme, c'est le centre où nous parlons, c'est le centre euphonique. C'est une réalité, chacun de nous a un centre ; si vous me séparez de mon centre euphonique, je ne peux pas faire de la musique.»

Répétition.

«Cette relation univoque entre le geste et le son, est-elle de nature interprétable ? Non. Elle est de quelle nature ? Vivable, elle peut être vécue... C'est dans la main! Et si je fais... j'ai tout détruit. [...] Cela vient du bras, la battue dépend du poids du bras.»

Répétition.

(Traduit de l'allemand)

«Que transmet le chef ? Des impulsions et leurs résolutions. Pas le tempo, comme pensent ces pauvres critiques! Mais plutôt combien d'impulsions et combien de résolutions. C'est ça qu'on transmet, qui tient les musiciens ensemble! [...] Il unifie les archets, les colonnes d'air qui se mettent en mouvement à travers cette relation impulsion-résolution dans le bras. Ceci est possible si on laisse fonctionner quelque chose de fondamental... C'est-à-dire ? Le propre poids du bras. Aussi simple que ça! Et personne ne le sait, et ils se permettent encore d'écrire des critiques! Ils décident qui est chef et qui ne l'est pas! Mon Dieu!»

Master class.

«L'harmonie entre basson et cor, ça doit être joué comme par quatre bassons ou quatre cors, on ne doit pas noter la différence. [...] Alors, encore une fois, cors et bassons seuls. C'est très difficile pour les cors de s'adapter à la douceur des bassons. [...] Est-ce que le fait qu'ils ne se mélangent pas est dû au fait que les sonorités sont disparates ou que la longueur des sons n'est pas pareille ? Alors... plus *tenuto*... Et dans le *tenuto*, quels sont les instruments qui persistent ? Tous les cuivres tiennent plus longtemps... pour le souffle... donc, on mise sur le *tenuto* des bassons! Encore une fois! [...]»

S'adressant à un élève qui vient de diriger :

«Comment t'es-tu comporté, toi ? Très bien, tu es une nature vraiment très riche et très musicale. Seulement tu as une timidité naturelle. Tu ne te jettes pas! Quand il y a un *fortissimo*, tu gardes une certaine distance. Ce n'est pas dans le sens de la spontanéité! Il faut que tu développes le sens du non-sens! Ils se jettent, je me jette! Et peut-être que ça ne va pas sortir comme je l'imagine, c'est toujours le cas ; mais, de toutes façons, tu ne peux pas rester cloué à ta personnalité.»

Répétition.

(Traduit de l'allemand)

«Pourquoi pas un peu plus fort ? Et de combien ? Si plus fort, de combien ? Aussi fort que les premiers violons le permettent! Ne jouez pas simplement mais dirigez avec les premiers violons, sinon nous avons une succession d'entrées! Encore une fois! [...] Nous manquons d'archet. Il faut beaucoup d'archet pour peu de musique. [...]»

Master class.

S'adressant à un élève :

«Tu es très impatient de [diriger]! [...] Déjà, tu es là ? Où ça se trouve cette zone ? Là. Ensuite tu te penches encore une fois sur elle! Quel est le résultat ? Superposition d'erreurs. Tu leur transmets une réalité dont ils ne veulent pas car il y a chez eux, sans qu'ils jouissent d'une explication, le sentiment naturel du phrasé! Il est là! Seulement nous, avec notre ignorance totale, on l'abîme! Trop en avant! Regarde! C'est chez moi! Je n'ai pas à le chercher dehors.[...]»

«Quand je pense à moi quand j'avais vingt ans et que je pensais tout savoir ; toute théorie, je la possédais... Je n'avais aucune idée de musique! Et puis, Tiessen qui disait : "C'est pas comme ça!" Je me disais : "Comme il est vieux, il ne comprend pas... Je suis jeune, d'une autre génération..." Je lui disais : "Maître, c'est peut-être..." Et lui : "Non, es ist Falsch!" [...] Et si aujourd'hui, j'ai une conception qui n'est pas intellectuelle, ça, c'est dû à Bante, mon premier maître. [...] Il m'a marqué, enlevé d'un courant où je me trouvais, et je me suis rendu compte, au fond, que le seul bien dont je devais jouir sans aucune limitation, c'était la liberté. D'être libre de faire ce qu'on fait. De pouvoir se dédier à une chose dans laquelle on croyait.[...]»

«Ce qu'on appelle interprétation, c'est de l'ignorance. Il suffit que tu aies une idée de comment c'est fait pour n'avoir besoin de rien d'autre.»

Répétition.

(Traduit de l'allemand)

«Résoudre! [...] Les deuxièmes violons ont réagi merveilleusement. Une chose est fautive : de croire qu'on sait comment vont jouer les premiers violons. Je ne le sais pas, bien que je l'aie joué plus de cent fois! Je ne sais toujours pas. Ce que je sais : je réagis à leur façon de jouer. Et vous aussi! Pas d'autre solution... Encore une fois!»

Interview.

«Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui encore lire les lignes qu'il [Bruckner] nous a laissées, heureux comme je ne pourrais pas l'expliquer! Et comme je considère qu'il n'y a rien de pire que l'imitation de soi-même, qui est le fruit de la routine, je m'efforce de créer la relation spontanée à l'œuvre en lisant une partition de Bruckner que je connais par cœur! Que je peux écrire par cœur! Donc, je la lis, et je me dis : "Ah!... les cors maintenant... Et pourquoi les cors ?" Je me demande comme un enfant de dix ans! Et je réussis très souvent à éliminer cette stratification de l'expérience. Et j'arrive très souvent à créer une relation, un intérêt spontané à ce grand inconnu.»

Cours.

«[...] Le *vibrato*, c'est tout ce qu'il y a de plus vivant. Aujourd'hui, il est mort, il est au service d'une idée : que n'importe comment, ça doit être *espressivo*. Aujourd'hui, "*espressivo*", c'est beaucoup d'intensité! Imagine-toi comme le *non espressivo* peut-être expressif : "Laisse-moi tranquille." "Laisse-moi tranquille." "Laisse-moi tranquille." Tu sais maintenant qu'il va frapper! Non ? Tu vois! [...] Mais si il y a une chose qui ne doit pas devenir mécanique, c'est ta spontanéité! Mais si tu te laisses inspirer par le son, tu ne sors jamais.

«Au moment où l'attrait principal est devenu la virtuosité, la richesse a disparu. Tous les orchestres américains, tous les solistes, toutes les écoles, tous les professeurs, ils vibrent tous électriquement, aussi vite que possible, mais qu'est ce que c'est le *vibrato* finalement ? C'est la manière la plus personnelle de donner la vie, une vie, adaptée à toi qui tiens l'instrument, qui es inimitable. [...] Le *vibrato*, c'est devenu un but et c'était une dimension de l'expression.»

Répétition. Requiem de Mozart.

(Traduit de l'allemand)

«[...] Pas sur le "é"... La musique se trouve entre les deux. "Entre"! Savez-vous où ça se trouve "entre" ? Un... Grand souci! Dans l'espace... Ici deux clarinettes et deux bassons apparaissent mais la continuité dépend de nous. Ces instruments interviennent mais la position de la quinte est fixée par votre première entrée. Encore! [...] Nous faisons ça à la perfection, n'est-ce pas ? Mais trouver dans un espace la place réelle des sons, c'est un problème musical. Le principe de Bach, "continuer à partir de ce qui est", s'applique également ici. Qu'est-ce qui continue ? La hauteur du son. A partir d'une certaine hauteur il n'y a rien à interpréter. On ne peut que continuer. D'où ? Du point où nous nous sommes arrêtés.»

Master class.

S'adressant à un élève :

«Ferme la bouche! Oui, très convaincant, la première partie! Mais ici pourquoi bats-tu si grand ? Je n'entend pas ça ici! J'entends : libre, enjoué, préparé à tout!»

Répétition.

(Traduit de l'allemand)

«Large! Rapprochez-vous, rapprochez-vous! Etonné... Seconds violons, vous hésitez! Sur le "1"! Sans le "1" je n'ai pas le reste! Très clairement! Sinon, d'où ça vient ? Comment est-ce articulé, sinon sur le "1" dans les seconds violons ? Changement d'harmonie très précis! Guidez... Les seconds violons guident! Ne changez pas sur "1"! Encore! Explosion! Pas sur le "1", efforcez-vous de ne pas l'articuler!»

Master class.

«[...]Au fond, qu'est-ce que je corrige ici tout le temps, sans exception : la manière fautive de penser là-dessus! Celui qui dirige trop en avant comme ça, il ne sait pas qu'est-ce qu'il s'abîme... de quelle possibilité extraordinaire de l'expression il se prive! [...]

«Si tu fais ça avec la tête, avec les bras, si tu contredis l'évolution naturelle du son, par un geste qui se met entre le son et la musique, voilà! Mon rôle, c'est d'éliminer ça ou au moins de minimaliser l'effet de ça.»

Répétition.

(Traduit de l'allemand)

«[...] Je pense que c'est un cadeau du destin d'avoir vécu dans une époque où l'on a pu découvrir Bruckner.»

Cours.

«Cette expérience... de faire l'expérience de l'omniprésence de la fin dans tout ce que vous faites, de la même manière que l'omniprésence du commencement... A quel moment d'un certain devenir sonore, le moment X n'est pas en relation avec le commencement, ne vient pas du commencement ? A aucun. Et à quel moment la fin n'est pas en relation avec ce qui se passe maintenant ? A quel moment ? Donc, les deux pôles intouchables sont le commencement et la fin. Donc, la seule chose qui manque dans l'expérience directe du son, c'est de comprendre – on peut le comprendre mais c'est difficile de l'accepter – que la fin est simultanée au commencement. Avant ce concert de Venise, j'ai très souvent fait l'expérience de sept ou dix mesures qui aboutissaient sur une autre qui était le devenir normal inévitable d'une certaine évolution. Mais l'expérience directe de la simultanéité des deux, je l'ai faite quand j'avais quarante-quatre ans, à Venise. Et j'étais vraiment fou de joie! Je ne pouvais exporter ma joie!

«Personne ne pouvait me comprendre! [...] Et c'est avec désespoir que j'ai essayé le lendemain ou quelques jours plus tard, quand j'ai dirigé dans une autre ville, de faire la même expérience. Pas réussi! [...]»

Entretien.

Question : Dès l'époque de Furtwängler, vous aviez refusé d'enregistrer ?

«Comme le micro ne peut pas enregistrer la richesse et crée une richesse fictive, qui par sa masse métallique crée des apparitions acoustiques, ça sera 40% des choses authentiques qui ont lieu dans l'espace sonore vrai qui manqueront sur le disque.

«Quand on lui faisait entendre l'enregistrement... Ah! [Furtwängler] disait : "Ils ont tourné ça! Ils ont fait beaucoup plus lent..." La lenteur venait d'où ? Comme ce n'était plus riche, c'était trop lent! Par quoi le tempo lent est-il justifié ? Par la richesse de l'expérience, parce qu'on entend des choses que l'on n'entend pas dans un autre tempo. On donne à celui qui écoute la possibilité de saisir des nuances, des couleurs intermédiaires, qui n'existent nulle part dans un autre tempo.»

Entretien.

(Traduit de l'allemand)

«Les disques ont tout nivelé et rendu tout médiocre. Ils ont tout dégradé au stade de la photographie. Il y a de belles photos, certes, mais imagine, au lieu de passer une semaine dans les Alpes, de rester à la maison à regarder un album de photos, en essayant de sentir la douceur de l'eau dans les environs de Bâle! Certains n'ont pas le choix et s'en contentent mais le disque ne peut remplacer la musique. C'est une copie de sa propre tombe. Pour une personne sensible, ce sont des funérailles. Qu'enterre-t-on ? La possibilité de vivre le son vrai, ce qui est irremplaçable et indescriptible.»

Entretien.

«Mais d'abord, l'identification du point culminant, cela présume quoi ? D'avoir vécu quoi ? D'avoir vécu les contrastes! Comme ils étaient pensés par le compositeur! Le point culminant, c'est quoi ? C'est le résultat des affrontements entre deux directions contraires, entre une opposition. [...]»

Entretien

«Quand Edwin Fischer m'a dit : "Moi, je ne joue pas Scarlatti." Pourquoi ? Parce que c'est tellement difficile! Il ne pensait pas à la difficulté technique, parce que c'est très facile de point de vue pianistique. A quoi pensait il ? A calibrer les tensions, les contrastes. Et là, c'est un exemple extraordinaire de la simultanéité... Qu'est ce qui se passe dans la reprise si maintenant ça se passe ici ? Parce que ça ne se passe pas seulement ici : si je change quelque chose ici, je dois changer aussi là bas!»

Répétition.

(Traduit de l'allemand)

«[...] Jouez généreusement! Encore la même chose! Avez-vous entendu qu'elle fait cela à merveille ? Pensez à danser... danser avec la musique! Personne ne peut entrer de dehors! Peter, les huit dernières mesures, plus dominant! Vous êtes celui qui ferme la phrase.»

Cours.

«[...] Il faut regarder comme l'orchestre joue, avec quelle joie ils jouent quand le chef bat quelque chose de lié à la musique. C'est incroyable comme ça se manifeste, cette espèce de contagion entre lui et eux. [...] Encore une fois! et beaucoup moins de guide avec la gauche! Oui, la meilleure version jusqu'à maintenant, c'était ça. Qu'est ce que tu as fait ? Dans tes bras, il y avait la cadence! Donc, pour eux, il n'y avait pas la possibilité de ne pas suivre! Compris ?

«C'est difficile ? Non, c'est très facile! Pas seulement que c'est très facile, ce n'est pas possible d'une autre manière. Si on insiste pour maintenir vivante cette relation au son, il n'y a pas deux possibilités! Manque total d'alternative! C'est comme ça!»

Cours.

«[...] Qu'est ce qu'il y a de nature logique dans de la musique ? Rien. Qu'est ce qu'il y a de logique dans la perception de la couleur rouge ? Qu'est-ce qu'il y a de logique dans l'équilibre d'un do majeur ? Et il faut voir les théories qui s'appuient sur la stabilité d'un do majeur, sur l'instabilité de la septième, sur l'instabilité des dissonances, qui doivent être préparées, résolues... Tu vois jusqu'où l'intellect a altéré notre contact direct, spontané, avec ce fait qui est de nature absolument humaine ? Compris ?»

Entretien.

Question : On a parlé tout au début de cette relation entre le son et le monde affectif. Je crois que c'est une de vos découvertes les plus importantes ?

«Ce n'est pas la mienne! C'est connu depuis que l'homme existe. Il a toujours accompagné son monde sentimental avec des expressions sonores. Oui, que ça soit pour la mort, pour la naissance, pour les noces... c'est dans la nature de l'homme.»

Mais je ne sais pas si il y a eu des gens avant vous qui ont dit pourquoi la musique agit-elle sur nous, pourquoi est-elle possible, à cause de cette relation...

«Si tu la mets comme ça, c'est comme si la musique existait en dehors de toi. Elle agit sur nous. Pas vrai ? C'est faux. Pourquoi la musique est-elle possible ? Musique, c'est toi.

«J'ai évolué sous la protection de cette idée : ce que je fais est pour les autres. Dieu, s'il y a erreur dans ça, fais-le moi savoir, fais-moi vivre mon erreur. Jusqu'à maintenant, il m'a laissé faire et, au contraire, à la fin de ma vie, je vois que beaucoup de mes idées ont déjà pris racine et donné des fruits.»

Donc tu as confirmation de ta conduite, de tes idées ?

«Pour moi, je ne manque pas de confirmation mais il y a des gens qui doutent encore sur Celibidache, sur tout ce qu'il a fait. Pour beaucoup de gens, je suis un fou ; pour d'autres, je suis un dictateur, un mégalomane, quelqu'un qui fait des démonstrations...»

Et qu'est-ce que tu leur réponds ?

«Je ne répond pas.»

Est-ce qu'il y a de l'espoir ?

«Bien sûr. Le jardin de Dieu, il est immense et il est toujours fertile, il y aura toujours de la musique.»

A l'occasion de la parution des *Leçons de philosophie* de Jean Beaufret, un des amis de Saxifrage a reçu cette lettre, que nous publions telle quelle.

Cher François,

Petite anecdote à l'occasion de la sortie des *Leçons de philosophie* de Beaufret. Mardi dernier je me rends dans une grande librairie près de chez moi pour me les procurer. Au rayon philosophie, impossible de les trouver. Je suis déçu et un peu énervé de ne pas les voir en pile bien en évidence. Je m'adresse à une vendeuse qui consulte son ordinateur.

- Beaufret, vous écrivez ça comment ?
- A peu près comme ça se prononce.
- Beau et frais comme le temps ?
- Non... beau et fret, comme le fret d'un navire.
- Ah!

Après un court instant deuxième ah!

- En effet Beaufret, ça existe!
- Oui en effet ça existe.

Je regarde l'écran avec elle. Une liste défile. Enfin les *Leçons* apparaissent.

- Voilà, c'est ce titre, tomes 1 et 2.
- S'ils sont là, c'est qu'on les a.
- Ah!

Et la jeune femme de quitter son pupitre pour le rayon philo. Je la suis. Elle me met d'abord sous le nez un *Manuel de philosophie* fraîchement paru.

- Non, ce n'est pas ça.
- Mince alors, où on les a mis ?!

Ne les trouvant pas sur une table, elle farfouille sous une autre. Enfin elle trouve le tome 1.

- Ah merci, pouvez-vous m'en donner deux ?

Me regardant d'un coup un peu surprise :

- Vous en voulez deux ?
- Oui.
- Ah bon!

Elle me tend un second exemplaire.

- Et le tome 2 ?
- Faut que je demande à ma collègue. Attendez un moment.

J'attends. Je patiente. Elle revient au bout d'un moment :

– On l'a reçu, mais apparemment on n'en a plus. On en aura probablement en fin de semaine.

Tandis qu'elle me parle, on est revenu à son bureau-pupitre :

– Vous voulez que je vous mette deux exemplaires du tome 2 de côté ?

– Oui, merci. Vous êtes sûrs que vous les aurez en fin de semaine ?

– Vous savez, le mieux c'est que vous appeliez avant de passer.

Et de me tendre un papier avec le numéro de la librairie et celui du rayon. Je la remercie et vais pour partir. Elle me demande alors :

– Mais dites, c'est si bien que ça ce Beaufret pour que vous en preniez deux ?

Et moi sans m'y attendre le moins du monde, moi qui n'ai jamais trop le sens de la répartie, je lui réponds du tac au tac :

– Vous voyez, on peut peut-être dire que Beaufret est à Comte-Sponville et à Luc Ferry (dont les ouvrages envahissent les tables que j'ai eu le temps de parcourir en l'attendant) ce qu'un trois étoiles Michelin est à un fast-food.

– Ah ?!

Et sous les yeux circonspects et quelque peu interrogateurs de sa collègue, d'un client et d'elle-même, je m'en vais, pas mécontent de ma formule. Mais l'histoire ne se termine pas là. Comme je repassais dans le même quartier deux jours plus tard, j'entre à nouveau dans la librairie, monte au rayon philo au cas où... Je me dirige là où j'avais vu la jeune femme prendre les exemplaires du tome 1. Déception, si ceux-ci sont toujours là, toujours pas de tome 2. Je me rends au bureau où je retrouve ma vendeuse.

– Comme je repassais...

– Oui, oui, les Beaufret, on les a reçus!

– Ah ?

Et de la suivre illico vers le rayon. J'avais été sous la seconde table, mais il faut croire que les trois étoiles ont encore de l'avenir dans notre fast-food de société et que les vendeuses ont encore du goût. Le tome 2 trône en pile sur la première table. J'ai failli lui dire, militaire : «Et que la prochaine fois que je passe par là, le tome 1 s'y trouve aussi!» Mais j'ai opté bien sûr pour la méthode douce, l'ai félicitée d'avoir créé une pile et encouragée à poursuivre son œuvre de réhabilitation de la grande cuisine française.

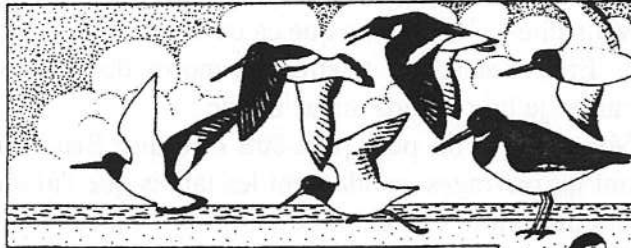
Bravo donc à l'éditeur et au responsable de ce travail pour la parution des *Leçons*. Quel bonheur que ces textes soient publiés! Bien à toi. A bientôt,

E. A.

ENVOI DE : Alain Livory

TITRE : LES NOMS DES OISEAUX DANS LA LANGUE FRANÇAISE

L'ornithologie est une science récente. Oh! certes, les merveilleux animaux volants avaient fasciné les Anciens et, dans leur sillage, les humanistes de la Renaissance, les Encyclopédistes du XVIII^{ème} siècle, les voyageurs du XIX^{ème}. Mais précisément, leur faculté de voler rendait malaisée l'observation intime des oiseaux et longtemps les descriptions ont dû s'appliquer à des cadavres. D'où la rigidité des représentations, la fantaisie des relations biologiques.



Il faut ajouter que l'ornithologie véhiculait depuis des siècles une accumulation de préjugés, de légendes ressassées d'après Aristote, un bestiaire improbable, un fatras irrationnel qui rendent les appellations d'autrefois difficilement identifiables. Il a fallu attendre non seulement l'émergence d'une rigueur cartésienne, l'affirmation de la notion d'espèce mais surtout les progrès décisifs des instruments optiques, jumelles et télescope, pour que se dessine une démarche scientifique.

L'ornithonymie est le reflet de ces étapes de l'aventure intellectuelle : distinction ancienne des grands types, ce qui en gros correspond aux noms génériques, naissance d'une multitude de noms populaires régionaux, confus sans doute mais colorés, délicieux ou triviaux, issus de l'observation quotidienne et de l'imagination féconde des paysans, des marins, des chasseurs, des fauconniers, des aventuriers, enfin fabrication artificielle de noms nouveaux pour les espèces récemment décrites, lourdement calqués sur le binôme scientifique ou banalement traduits. Pour ne pas alourdir cet article, nous n'y aborderons que l'histoire des noms génériques.



Hutriers pies et Grands gravelots

Petite chronologie

Issus presque tous du vieux fonds indo-européen, ils entrent dans la langue française dès les origines et prennent au fil des textes leur forme définitive. HIBOU est attesté dès le X^{ème} siècle, ÉPERVIER, AUTOUR, FAUCON apparaissent dans la Chanson de Roland vers 1080, TOURTERELLE à la même époque dans le poème de St Alexis. C'est ainsi que le Moyen-Âge, à travers ses épopées, ses chroniques, ses chansons de geste, va fixer par écrit les noms encore en usage aujourd'hui : les lais de Marie de

France nous livrent COUCOU, CORBEAU, MÉSANGE, PINSON. Chrétien de Troyes offre à la langue française ROSSIGNOL, PIE et CHOUETTE. LINOTTE surgit dans Rutebeuf, PLUVIER et HÉRON dans le Roman de Thèbes, CYGNE et GEAI dans Raoul de Cambrai, geste anonyme, CAILLE dans la Chronique d'Antioche, GRUE dans le Voyage de Charlemagne, GUÉPIER et AIGRETTE dans les Livres du Roi Modus.

Médiévaux également les premiers emplois de BUTOR, CIGOGNE, AIGLE, PERDRIX, BECASSE, HUPPE, PÉLICAN, SARCELLE, ALOUETTE, FAUVETTE, CORNEILLE, LORIOT, CHARDONNET, COCHEVIS, TARIN, GOÉLAND.

Si la fin du Moyen-Âge, temps des pestes et des guerres, est pauvre en apports lexicaux, le XVI^{ème} siècle en revanche est celui du renouveau sous toutes ses formes : c'est l'époque des premiers voyages au long cours - le mot PINGOUIN appliqué aux manchots de l'hémisphère Sud apparaît alors -, des humanistes aux préoccupations universelles - et parmi le prodigieux glossaire rabelaisien, FLAMANT et BÉCASSEAU voient le jour -, des premiers livres de raison tel le célèbre Journal de Gouberville (BÉCASSINE), c'est surtout l'émergence d'une zoologie moderne qui commence à se libérer du poids écrasant des intouchables Anciens, Aristote et Pline. Le naturaliste Pierre Belon peut être considéré comme le père de l'ornithologie française. C'est dans son œuvre que sont cités les vocables de TADORNE, GRÈBE, BONDRÉE, BARGE, GUILLEMOT, PIE-GRIÈCHE, GRIMPEREAU.

De la Renaissance datent également GÉLINOTTE, PIC, BERNACHE et MARTINET sous la plume des poètes (Marot) ou des humanistes (Ch. Estienne, J. Palsgrave...).

Quant aux noms génériques apparus à l'époque classique et au XIX^{ème} siècle, ce sont soit des composés secondaires (ENGOULEVENT, ROUGEQUEUE, BOUVREUIL, FOU, HUÎTRIER, POUILLOT), soit des noms exotiques introduits tardivement dans la langue, en particulier ceux d'oiseaux marins (FULMAR, MACAREUX, PUFFIN, PÉTREL) ou ceux d'oiseaux rares ou peu connus (ROLLIER, BALBUZARD, AVOCETTE, GANGA, CINCLE, SIZERIN).

Les origines géographiques

D'où nous vient ce corpus lexical ? Pour autant qu'on puisse en juger, son histoire est très similaire à celle de l'ensemble de la langue française. Trois noms gaulois ont traversé les siècles, absorbés par le latin et livrés presque intacts : ALOUETTE, PINSON et, probablement, BARGE encore que le gaulois *bardala* ait eu, selon Dauzat, le sens de *mauvis*.

Aux langues celtiques, se rattachent également trois vocables bretons d'introduction beaucoup plus récente : GOÉLAND qui à la fin du Moyen-Âge est venu concurrencer le normand MAUVE / MOUETTE [mais le français, hospitalier, leur a conservé à chacun un créneau sémantique qui leur est propre puisque, à l'image du latin *Larus*, les autres peuples n'utilisent qu'un seul mot : *gull* (angl.), *Möwe* (all.), *Meenw* (holl.), *mås* (suédois), *gabbiano* (it.), *gaviota* (esp.)], BERNACHE et PINGOUIN qui méritent l'un et l'autre un commentaire. L'irlandais *bairneach* est à rapprocher en effet du breton *bernic* qui désigne la patelle ou l'anatife (= qui porte le canard !). Il faut

savoir que l'on a cru jusqu'au XIX^{ème} siècle à la génération spontanée et que certains artistes ont été jusqu'à représenter les arbres porteurs d'anatifes d'où devaient naître les petites oies. Belon fut d'ailleurs l'un des premiers à mettre en doute ces poétiques mais absurdes légendes. Celtique également le mot PINGOUIN que les marins bretons donnèrent d'abord aux manchots et qui plus tard a désigné à cause d'une certaine ressemblance les Alcidés dont l'un, le Grand Pingouin est tristement célèbre puisqu'il appartient aux espèces exterminées par l'homme à l'époque historique.

Apportés par les vagues successives d'invasions saxonnes, franques, normandes ou fournis ultérieurement par les naturalistes britanniques, les noms génériques d'origine germanique, au nombre d'une vingtaine, concernent pour la moitié des oiseaux marins,

qu'ils soient issus des langues scandinaves (EIDER, HARELDE et peut-être HARLE, STERNE, FULMAR), du francique (MOUETTE), du vieil anglais (PÉTREL, PUFFIN) ou du néerlandais (MACREUSE). Mais l'on trouve aussi des oiseaux d'eau (le francique *haigiro* a donné à la fois HÉRON et AIGRETTE), la CAILLE, des rapaces tels que l'ÉPERVIER, le BALBUZARD ou la CHOUETTE, des passereaux enfin : MÉSANGE, SIZERIN, ROLLIER.

Le rameau grec est bien représenté : parfois connus de langues orientales plus anciennes, les mots ont presque toujours transité par le latin - ainsi en est-il de CYGNE, AUTOUR, TÉTRAS, PÉLICAN, CANARD, SARCELLE, PYGARGUE, PERDRIX, FAISAN, TROGLODYTE... D'autres mots sont probablement des constructions savantes récentes, tels OEDICNÈME, PHALAROPE, LAGOPÈDE ou PERCNOPTÈRE.

Mais une bonne proportion de noms d'oiseaux paraît avoir pris

naissance dans la langue latine. Au moins ne leur connaît-on pas avec certitude d'origine plus lointaine. Tantôt, les noms sont des éléments primaires, tantôt ils sont dérivés d'un autre mot latin. Au premier groupe, appartiennent *tadorna* (TADORNE), *vultur* (VAUTOUR), *aquila* (aigle), *buteo* (BUSE), *grus* (GRUE), *fulica* (FOULQUE), *picus* (PIC), *merula* (MERLE), *hirundo* (HIRONDELLE), *corvus* (CORBEAU), *cornix* (CORNEILLE), *pica* (PIE), *gallus* (GAIL), *sturnus* (ÉTOURNEAU). Du deuxième, on pourrait citer *plumbio* / PLONGEON (de *plumbum*), *avis* / OIE (de *avis*), *falco* / FAUCON (de *falx*), *luscinius* / ROSSIGNOL (de *luscus* ?), *oriolus* / LORIOT (de *aureus*) , *pipio* / PIGEON (de *pipere*),





plovarius / PLUVIER (de *plover*), *ciconia* / CIGOGNE (de *canere* ?) etc.

Il faudrait aussi évoquer les noms génériques apparus à diverses époques du français, composés analogiques, surnoms familiers d'après des caractères évidents ou supposés : MOINEAU, BOUVREUIL, LINOTTE, CHARDONNET, VERDIER, GRIMPEREAU, GOBEMOUCHE, ROITELET, CASSENOIX, JASEUR, BERGERONNETTE, TORCOL, GUËPIER, MARTIN-PÊCHEUR, MARTINET, ENGOULEVENT, GUILLEMOT, ÉCHASSE, FAUVETTE, ROUGEQUEUE, ROUGE-GORGE, CHEVALIER, GRAVELOT, HUITRIER, FLAMANT, FOU, CORMORAN et beaucoup d'autres dont le sens est devenu moins clair à nos oreilles contemporaines.

Combien de noms enfin d'origine incertaine et donc de sens obscur ! Ainsi, GRÈBE, BLONGIOS, GARROT, MILAN, BONDRÉE, AVOCETTE, LABBE, GUIFETTE, MACAREUX, BRUANT, TARIN, VENTURON, SERIN, CRAVE laissent perplexes les philologues. En connaîtra-t-on jamais les secrets ?

Un peu d'étymologie

Le rêve de tout étymologiste serait de remonter jusqu'aux origines des langues, aux premiers balbutiements de l'humanité. Comme le généalogiste, il reconstitue générations et descendances, familles proches et lointaines parentés, et comme lui il se heurte aux mêmes incertitudes, bâtards supposés, croisements probables, cherche en vain l'ancêtre commun, Adam ou quelque clan indo-européen parlant une sorte d'espéranto antique, père de tous les idiomes. Car, au fond, de même qu'il m'importe peu que mon lointain aïeul s'appelât Paul ou Mathurin, peu me chaut que "sizerin" remonte au vieux tchèque "čiz" si le mot ne me livre tout son mystère. Qui était Mathurin et quel est le sens de "sizerin" ? Voilà les vraies questions.

Or, si l'on considère les quelque 164 noms génériques actuels correspondant aux oiseaux d'Europe, on s'aperçoit qu'un sur trois est de sens inconnu. Encore convient-il d'ajouter à ces 54 vocables 14 autres dont la signification n'est qu'une hypothèse. Les 96 restants se répartissent ainsi :

- oiseaux nommés par rapport à leur voix ou les sons qu'ils émettent : 23
- oiseaux nommés selon des critères visuels ou d'après leur aspect général : 39
- oiseaux nommés par rapport à leur comportement, leur milieu, leur régime alimentaire... : 34

Au sein du premier groupe, il faut distinguer des autres les noms directement imitatifs du cri ou du chant : TÉTRAS, CAILLE, TURNIX, COURLIS, TOURTERELLE, HIBOU, ROLLIER, SIRLI, PIPIT, TRAQUET, CHOCARD, CHOUCAS, COUCOU, HUPPE et GRUE. Pour ces deux derniers, il est fâcheux que le français ait transcrit le son OU du latin par un U tout à fait infidèle aux émissions sonores de ces deux espèces. Il nous a heureusement épargné...cucu !

D'autres noms évoquent indirectement la voix des oiseaux : celui qui chante comme une sauterelle (LOCUSTELLE), celui qui babille (JASEUR), celui qui piaule (PIGEON), celui qui gémit (GOÉLAND), l'oiseau qui râle (RÂLE), qui mugit (BUTOR), qui pète (PERDRIX).

A cette série, je serais tenté d'ajouter MOUETTE, tant les miaulements plaintifs de certains Laridés rappellent l'étymon germanique *maew / mauwe*, GANGA, PIC (que l'on pense aux cris secs et sonores de notre pic épeiche), ROSSIGNOL (l'oiseau qui chante si bien qu'on le croirait éborgné ?) et, avec vraisemblance, PINSON à cause de la similitude entre le latin / gaulois *pincio* (c dur et accent sur la première syllabe) et le fameux *pink* du pinson des arbres.

Au deuxième ensemble, se rattachent des oiseaux comparés pour leur aspect général à d'autres espèces, OIE (l'oiseau), GYPAÈTE (le vautour-aigle), CIRCAÈTE (l'aigle-faucon), GÉLINOTTE (la petite poule), MÉSANGÉAI, COCHEVIS (l'alouette coq). D'autres tiennent leur nom de la teinte ou du caractère particulier de leur plumage, qu'il soit plutôt sombre ou terne (FULIGULE, FAUVETTE, MILAN ?) ou plutôt éclatant, blanc comme le CYGNE, jaune d'or comme le LORIOT, rouge tels le mâle de ROSELIN ou partiellement (bec et pattes) ou tacheté comme celui de la GRIVE.

Parfois c'est la forme, la corpulence qui ont inspiré les baptiseurs : le petit oiseau (POUILLOT), l'oiseau puissant comme le boeuf (BOUVREUIL), aux ailes arquées comme la lame d'une faux (FAUCON).

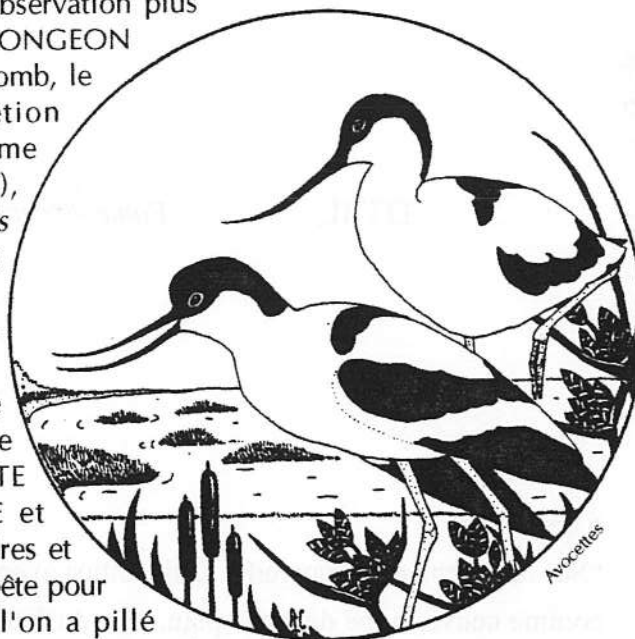
Quelquefois, une seule partie du corps suffit à décrire l'espèce, les ailes (PERCNOPTÈRE, VANNEAU), la queue blanche (PYGARGUE) ou rouge (ROUGEQUEUE), la poitrine (ROUGE-GORGE), la tête blanche (mais en l'occurrence PINGOUIN / *pen gouin* s'applique aux manchots), couronnée (ROITELET) ou "chauve" (BALBUZARD), le bec remarquable (BÉCASSE, BÉCASSEAU, BÉCASSINE), vigoureux (DURBEC, GROS-BEC) ou d'une forme étrange (PÉLICAN, SPATULE, BEC-CROISÉ), le cou (GARROT ?), les pattes enfin, longues ou démesurées (ÉCHASSE, CHEVALIER), semi-palmées comme celles d'une foulque (PHALAROPE), enflées (CEDICNÈME) ou emplumées (LAGOPÈDE).

L'ensemble des noms génériques de type écologique est sans doute le plus intéressant dans la mesure où il dénote une observation assez fine de l'oiseau, une connaissance de son milieu, de ses mœurs, de son alimentation. Ainsi plusieurs espèces sont nommées par évocation de leur biotope préféré, les marais (MAROQUETTE ?), la mer (CORMORAN), les rivages (GRAVELOT), les grèves caillouteuses (GLARÉOLE), les pâturages (BERGERONNETTE), les roselières (PHRAGMITE), les jonchaies (ROUSSEROLE ?), les buissons (BOUSCARLE), les montagnes (NIVEROLLE).

Dans d'autres cas, c'est le régime alimentaire qui apparaît avec évidence : GOBEMOUCHE, HUITRIER, CASSENOIX, GUËPIER, CHARDONNET, LINOTTE.

Les noms relatifs au comportement sont parfois plus fantaisistes, relèvent de croyances ou de préjugés : ainsi l'ENGOULEVENT ne vole pas le bec ouvert comme on le supposait, la PIE-GRIÈCHE n'est pas plus agressive que les Grecs ne sont querelleurs et, bien entendu, la BERNACHE n'est pas engendrée des anatifes !

D'autres noms trahissent une observation plus pertinente : le MERGULE plonge, le PLONGEON (*plumbio*) se laisse couler comme du plomb, le PUFFIN éjecte en effet une sécrétion nauséabonde (*to puff* : souffler) de même que le FULMAR (= mouette puante), l'OUTARDE se meut avec lenteur (*avis tarda*), le TOURNEPIERRE soulève cailloux et coquillages pour chercher sa nourriture, le TORCOL tourne continuellement la tête, les mâles du COMBATTANT s'affrontent à l'époque des amours, le TICHODROME escalade les parois rocheuses, le TROGLODYTE niche dans des cavités, COURVITE et GRIMPEREAU se passent de commentaires et FOU désigne sans doute l'oiseau assez bête pour se laisser prendre. Il faut savoir que l'on a pillé pendant des siècles les colonies d'oiseaux marins qui dans plusieurs langues ont reçu des noms péjoratifs évoquant leur désarroi jugé stupide.



Certaines étymologies sont complexes parce que plusieurs mots se sont croisés au cours du temps : ainsi en est-il de MOINEAU sans doute porteur d'une double image moine / mouche et d'AUTOUR issu d'un mariage entre *accipiter* -dont la racine évoquerait l'idée de rapidité- et *auceptor* : oiseleur.

Quelques noms enfin fournissent de séduisantes mais conjecturales interprétations : PÉTREL pourrait évoquer Saint Pierre marchant sur les eaux, la CIGOGNE serait un hypothétique annonciateur du printemps (lat. *canere*), ÉLANION signifierait "chasseur", VAUTOUR se rattacherait à *vellere* : arracher (à cause de ses habitudes charognardes), CISTICOLE à un mot grec *cista* : panier -allusion aux nids délicats qu'elle confectonne.

Mais à côté de ces étymologies plus ou moins avérées, combien de mystères, combien d'origines perdues à jamais dans la nuit des temps ! Pourquoi LABBE, pourquoi STERNE, pourquoi BRUANT, AVOCETTE ? Pourquoi les surnoms de Guillaume ou de Martin donnés à certains oiseaux ? Les mots n'en conservent pas moins leur charme, leur musique, leur poésie. Le mystère qui les entoure stimule même notre imagination. Encore me suis-je limité aux noms génériques qui sont parvenus jusqu'à nous. L'étude des noms d'espèces, des appellations secondaires, vernaculaires nous ferait pénétrer dans le monde fascinant des dialectes, évoquer l'histoire des hommes à travers celle des mots. Car l'ornithonymie retrace les rapports de l'homme à la nature, ses peurs, ses préjugés, sa malveillance destructrice aussi, son ignorance, son admiration parfois, mais ceci est une autre histoire que je vous conterai peut-être si vous m'avez fait le plaisir de me lire jusqu'au bout.

Illustrations de Roselyne Coulomb

ENVOI DE : Pierre-Antoine Fabre

TITRE : *Rome, décembre 1997*

6 décembre

“Sur la gauche de l’appareil”, Ostia antica avec une netteté, une précision qui la rendent comme neuve, ruine devenue plan, près du Tibre *encore* sauvage.

La très grande douceur du soleil d’hiver réveille les souvenirs lointains de la ville froide, d’avoir toujours été surpris ici par la tombée de l’hiver, chaque soir, très tôt, nuit noire vers cinq heures après le printemps du milieu du jour; ville froide de ne pas s’installer dans l’hiver, courants d’air partout, pas de calfeutrage, pas d’emmitouflage, le froid préservé dans sa dureté. Souvenir revenu d’avoir eu très froid à Rome, et resté sur mes gardes.

Place Navone très vite, non sans percevoir, par un autre tour, Rome comme ville antique, centre étroit, courte banlieue, les champs – un troupeau à vingt minutes du Capitole. En pensée de Sao Paulo, où j’affirmais pourtant quelques semaines plus tôt que, contrairement à cette ville-là, où la pauvreté occupait le cœur et où la richesse devait se terrorer, les grandes villes d’Europe cachaient leur misère et affichaient leur luxe... Mais quelle misère? Catherine B. me disait hier: “Les grandes villes d’Amérique latine sont ce qu’était Naples au XVIIe siècle...”

Place Navone envahie par une armée de ballons et de jouets de plastique, tirs, mangeailles... Je me fais confirmer le lendemain que les étals de santons et les vendeurs de marrons dont j’avais le souvenir (lors de mon dernier séjour à Rome un mois de décembre, en 1984) ne sont pas un mirage du souvenir. Depuis quatre ou cinq ans maintenant, l’aménagement antérieur a été submergé. Ce jour et le lendemain, un vacarme constant, avec quelque chose d’approximatif, de confus, de distrayant, en un mot, dans cette foire, qui provoque un sérieux dégoût; en contre-partie la flatterie intime d’être dégoûté – le mot n’est pas juste, consterné, plutôt – par le peuple de Rome – et non, comme c’est d’habitude le cas, par les grands dépendeurs d’andouilles à peau

trop blanche et à cheveux trop blonds qui errent çà et là en buvant des *sodas*; de ceux-là, je pense, le voyage est-il une bonne chose pour eux? N'est-ce pas un effet purement mécanique, sans ressort interne, de l'augmentation des liquidités pour les jeunes tranches d'âge, une sorte de débordement? Les gens du Sud, eux, savent pourquoi ils doivent partir, savent aussi qu'au fond, on les y encourage: tout s'obscurcit là... La migration la plus respectable est aussi la plus malheureuse, ceux qu'il faut le plus accueillir sont aussi ceux dont le départ pèse le plus lourd. Il faut imaginer un monde dans lequel le voyage ne soit ni le signe de la vacuité, ni celui de la précarité. Qui voyage vraiment, librement et nécessairement? Qui n'est pas déplacé, comme un mot déplacé dans la phrase? Contrepartie aussi à l'angoisse du chahut dans cette Rome de l'avent, de (re?)découvrir la clôture des crèches dans les grandes églises, masquées d'immenses voiles tombant du haut des voûtes – retour d'une joie enfantine, en Italie avant Pâques, quand tous les tableaux d'autels étaient drapés d'une épaisse tenture violette: contentement d'éviter les longues stations paternelles devant chaque peinture, ou, aussi, une certaine satisfaction logique à ce qu'il nous soit interdit de jouir des églises sans en acquitter le prix dévotionnel, et à ce qu'au contraire on nous oblige à prendre la mesure du lieu, nu violet, aveugle, arpenté sans secours? Les crèches closes protègent des santons livrés, de la foire aux santons.

Passage vers la fin de l'après-midi à Saint-Louis des Français, tout au charme de l'église familière, sans me rendre directement, comme je l'ai fait si souvent autrefois, vers la chapelle Contarelli et les Caravage – au point de plonger dans la nostalgie de ces découvertes, de la première vision des tableaux du Caravage comme de fenêtres ouvertes sur la peinture, et de me demander à quel état de concentration, c'est-à-dire d'innocence active, il faudrait que je revienne pour les voir à nouveau, pour comprendre à nouveau ce que j'avais ressenti, pour être à nouveau ce que j'avais été – et que j'éprouve (rétrospectivement?) comme une contemporanéité absolue avec le surgissement de cette peinture. Mais, dans cette nostalgie, au franchissement de la dernière chapelle de droite, saisi par les grotesques de Perino del Vaga, jamais vus jusque-là, et qui viennent d'être restaurés. Dans l'émerveillement (de ces variations profanes sur le motif des bras en croix, retourné en figures de dos – mais ces figures font corps avec la chaîne ornementale qui les rattache (qui les lie) à l'encadrement de la chapelle: ces figures tourment le dos à leur exposition (mais, en cela même, exposent leur nudité douce) et renvoient le regard à ce qu'elles bordent. Elles déclinent – affirment et relèguent – leur identité profane) – dans l'émerveillement, et dans le trouble: je ne les avais jamais vues, trop sombres sans doute, effacées, une fois de plus, la restauration opère ses sortilèges, de faire apparaître le lieu de la chapelle en en

retracant l'imagerie enfouie. Retour pressant de devoir tirer au clair pourquoi, dans les discussions nombreuses avec F. sur le sujet de la restauration, je pardonne souvent beaucoup aux restaurateurs pour redonner à voir les lieux. Mais ils ne les redonnent à voir que parce qu'ils les rendent aux images: il faut ici que je demande beaucoup plus d'aide à la composition de lieu selon Ignace de Loyola et à l'irréductibilité du lieu à toute image qui voudrait le faire voir, c'est-à-dire le perdre de vue comme tel – comme tel et en tant qu'il survit aux images qu'il a fait naître, comme c'est précisément le cas de ces églises romaines rendues aux images (le même sentiment éprouvé, quelques mois plus tôt, en franchissant à nouveau le porche de San Lorenzo in Lucina, et là encore, l'émerveillement de toutes ces images peintes, partout visibles jusqu'à faire corps avec le lieu de l'église). Revenir à la composition de lieu pour éprouver le lieu dans l'épreuve du temps.

Dîner au *San Eustachio*. Rituel du premier dîner romain – *penne all'arrabiata* et *trippa a la romana*, Montalcino. En face de moi, une table familiale réunie autour d'un ecclésiastique, qui prend les rênes de la carte, et ses lunettes: quand son visage se penche sur le menu, il examine de toute évidence un texte. Vive émotion de cela, comme si je découvrais dans ma propre attention extrême – et que je juge souvent excessive, déplacée – à la lettre d'un menu, la justification de devoir affronter *de près* un texte, de devoir lire ce texte entre les lignes. Apaisement, non sans une certaine (fugace) inquiétude de celui – un prêtre mondain gras et satisfait, mais d'une tenue, d'un style, d'une assurance de sa nature, de ses natures, toute romaine – qui l'inspire. A côté de moi, deux hommes parlent anglais, qui ne parlent l'anglais ni l'un ni l'autre. Lenteur, soin, hésitation, reprises – se comprennent-ils? Le monde peut-il se comprendre, fait de tous ces hommes qui, à cette heure précise, parlent entre eux une langue qui n'est pas la leur? Le brouillard du malentendu s'épaissit au fur et à mesure que l'échange s'évertue, et que la grâce aussi du repas partagé aide à croire que l'on s'entend.

7 décembre

Journée de travail au Palais Farnese, dans l'aiguïsement toujours retrouvé du plus grand avec le plus petit, de creuser une veine, de suivre un filon, dans la grande mine à ciel ouvert de la bibliothèque offerte – avec toujours le souvenir (immodeste) de Pierre-Jean L. me disant: Michel de Certeau est toujours resté un historien des courants mystiques du premier XVIIIe siècle; le souvenir aussi (tout aussi immodeste) de l'épithète du tombeau d'Ignace: "il a su être dans le plus grand comme dans le plus petit". La modestie est de porter cela – me dis-je aussi, dans la paix souveraine et lourde, légère et lourde, du palais dominical.

Errance du soir à la recherche d'un endroit où dîner, non sans l'agacement de cette difficulté, de ne jamais pouvoir m'attabler n'importe où. Mais on ne s'attable pas n'importe où. Peut-être le travers est-il de vouloir s'attabler, c'est-à-dire pas se nourrir – vieille difficulté de se nourrir –, mais habiter en un certain endroit où je songe, où je lis, où j'écris, où il se trouve aussi que je bois et je mange, mais alors, justement, qu'on ne me fasse pas manger n'importe quoi ni n'importe comment sous le seul prétexte que je lis et que j'écris, que je pense à autre chose. Le corps ici doit être d'autant moins oublié que je m'efforce, à chaque fois que je mange, de l'oublier: mais c'est mon affaire. Passent les restaurants, celui-ci trop ceci, celui-là trop cela, observation de la salle, consultation du menu, je passe; je rentre et je ressors d'une petite *trattoria*, dans laquelle, parce que je suis seul, on me laisse moisir au milieu des tables avant de m'en désigner une tout au fond de l'endroit, entre la cuisine et la porte des *Toilettes*. Reprise de l'errance. Finalement au *Replay Caffè*, derrière le Panthéon, inconnu jusqu'ici, où tout convient: table large, plats simples, vins accessibles, calme relatif. Je m'attarde; je suis bien. Je conclus, après avoir cherché pendant deux heures un endroit où dîner, que je sais me contenter de peu.

8 décembre, Immaculée conception

Lever tôt, voix de F. au téléphone, ensommeillée, intime. Vers huit heures à l'église *San Ignazio* (temps très clair, silence d'un jour férié, cloches), presque déserte. Souvenir des rencontres passées, ici, au petit matin, l'homme au rire diabolique, celui qui pissa sans dissimulation au coin d'une chapelle de la partie droite (ou bien était-ce au *Gesù?*), créatures abandonnées par la raison humaine. Vers la sacristie, trouvé le P. Zaccharia Carlucci, parchemin délicat, sourire affable. Il me dit: "Cette église n'aurait jamais dû exister. On en avait déjà une. C'était inutile. La seule volonté des Ludovisi... Mais que faut-il faire maintenant?" Un geste large décrit la vaste sacristie (vaste autant que la première église, *della Annunziata*, détruite pour cette autre): "démolir?" Il rit... J'explique le but de ma visite: l'autorisation de photographier, sur un escabeau, la grande croix reliquaire de la troisième chapelle de gauche... Accordé, l'après-midi plutôt, pour tirer partie, conseille-t-il, de la lumière du soleil, la "lumière naturelle, la meilleure, *in somma...*"

Au Palais Farnese vers 9 heures – salles désertes, grand calme. Engagement des recherches sur le reliquaire de *San Ignazio*, dans l'allégresse du lieu et de la découverte romaine, et du surgissement de l'église détruite de l'*Annunziata*, première construction jésuite à l'emplacement de *San Ignazio*, dans la *Via San Ignazio* parcourue le matin, avec le sentiment, si précieux ici, qui fait l'attraction puissante et croissante des séjours

romains (au-delà de – mais non pas contre – la stratification des moments et des états de ma propre existence dans cette ville, Rome psychique), de pouvoir à tout moment me déplacer dans l'espace et dans le temps. Toute la journée dans le bon travail, avec, vers la fin de l'après-midi, une trouée du temps, passage de 7 à 9 heures, signe de l'enquête forte, preuve que ça mord, émotion de renouer, à la recherche des artisans romains employés à l'ameublement de l'église, avec le projet conçu pour l'Ecole Française en 1990 sur la fabrication des confessionnaux et tabernacles des premières églises jésuites d'Italie. Vers 6 heures, au fichier près du *bancone*, surprise renouvelée du très beau soleil de l'après-midi sur les murs de livres et le bois des tables, par les grandes fenêtres du palais.

Dîner au *Grappolo d'Oro*, cœurs d'agneaux, salade, Grignolino. Puis Place Navone, reprise et fin de la lettre de François Angot à François Fédier, dans le souci heureux de vouloir y faire écho, avec le même sérieux et la même exigence.

9 décembre

Aux archives du *Borgo Santo Spirito*. Liasses remuées, à la recherche de repères sur le grand reliquaire de *San Ignazio*. Epreuve des archives: on pourrait mentir en toute impunité, l'affabulation d'une source (d'un indice – je n'en trouve guère sur ce reliquaire) ne serait peut-être jamais démasquée; il faudrait qu'un autre repasse par le chemin, reprenne la même enquête, alors qu'elle aura, justement, été faite sur la base des sources; dans des dizaines d'années, des centaines peut-être – ou moi-même, à nouveau, selon l'éternel retour, qui perpétuerait l'affabulation. Aussi une tension, jusqu'à la sueur, devant chaque tracé, chaque déchiffrement: une responsabilité terrible soudain pèse, d'introduire ou non de l'erreur dans le monde, un souci impérieux de vérité, une exigence radicale, surprenante presque, trop lourde presque.

L'après-midi à la bibliothèque du Farnese. Avec l'émotion de découvrir, dans une livraison récente de *Storia dell'Arte*, un article sur l'église *San Spirito in Sassia*, souvent visitée (toute proche des Archives du *Borgo*); l'article s'attarde, en particulier, sur le tableau de la première chapelle de droite, une Assomption de la Vierge de Livio Agresti, l'auteur de la première série de dessins préparatoires aux *Evangelicae historiae imagines* de Nadal. Dans ce tableau, un nuage, un suaire, une trace, un lieu de pure peinture sur le bord du tombeau et sous les pieds de la Vierge, lieu contemplé avec bouleversement – selon le mot de S.: quand quelque chose s'impose et vous expose, vous change parce que rien n'y doit être changé. Lieu désormais reconnu: première Contre-Réforme, etc. Sans amertume, mais avec le sentiment que j'aurais pu être un historien de l'art, si – si une autre ambition, non pas plus grande, mais autre... Laquelle? Cette question-là reste ouverte.

Joie de l'accueil de F., le soir Place Navone. Dîner italien "à la maison". Sentiment d'habiter cette ville, d'y être en travail – d'y être comme seul peut m'être heureux d'être dans une ville étrangère – et d'elle, dans sa liberté, renouvelant le lieu de travail comme espace de découverte, de traversée. Bonheur, à ce moment.

10 décembre

Matinée aux Archives. Rigueur de l'horaire, synthèse propre à la fréquentation des Archives de la règle et de l'excès, de la discipline et du risque.

Retrouvé F. à une heure de l'après-midi devant le Bar *Bianca Nieve*. Au Pincio, pour la Galerie Borghese réouverte. Longue station devant l'*Apollon et Daphné* du Bernin, avec la découverte de la végétalisation/pétrification de Daphné comme figure de la sculpture même, entre l'émergence détaillée du bloc et l'ensevelissement, entre le retrait et l'ajout, entre le taillé et le modelé, non sans le souvenir des conversations avec Sylvie A.. Et, à partir de là, la compréhension du double geste de Daphné, qui de ses bras humains se dégage d'Apollon, et de ses branches vient provoquer l'aine du Dieu, désir naissant au contact de la pierre brute où il se révèle, puissance délivrée dans la masse où son humanité s'anéantit. Daphné se naturalise pour échapper au Dieu, mais c'est dans ce mouvement qu'elle se livre naturellement à lui – et qu'on ne sait plus, d'Apollon et de Daphné, qui rejette l'autre: les bras humains échappent à l'emprise du Dieu, mais le Dieu redoute l'assaut des branchages. Du détournement des deux visages, lequel précède l'autre? Et qu'est-ce qui, dans la globalité du bloc, domine, du sursaut de la forme humaine découpée ou de l'aspiration à la confusion des figures dans la masse? Qu'est-ce qui domine, de l'effroi de la forme humaine ou de l'inquiétude de la forme divine devant le libre jeu du sculpteur, qui atteste d'une nature à laquelle le Dieu même se trouve exposé? A trop chercher la nature humaine, on découvre la nature même, et elle fait face. Elle fait face dans un défi matériel auquel le sculpteur lui-même se trouve dangereusement exposé – exposé à l'exposition d'une pierre brute qui le réduirait à néant. Daphné entre Apollon et le sculpteur. Une scène – une scène bavarde, pense F., qui supporte mal l'enroulement du discours autour de la sculpture. Elle pense que le Bernin provoque cette surenchère – ce que son interlocuteur ne dément pas. Mais pour lui, l'épreuve de vérité de ce discours reste son retour, répété dans la scène (la scène de la contemplation), au trouble de la pierre – de la pierre brute à laquelle se confondent et dont émergent, dans le même temps (dans le temps de la contemplation), les figures du sculpteur de formes – l'écorce de l'arbre se révélant, dans un nouveau tour, comme une information indestructible du matériau initial, par laquelle le sculpteur reprend ses marques, dans le doute maintenu sur l'autre combat. Passe le souvenir du massif de

Pierre, grossièrement équarri, qui supporte l'incertain rapport de Thérèse et de l'ange à Sainte-Marie des Victoires, quelques centaines de mètres plus loin en redescendant vers la ville.

A la sortie des jardins du Pincio, joueurs de grosses boules en bois colorées très semblables à celles recueillies par Laurence P. en Charente. Le diamètre est celui des boules de "longue lyonnaise", mais le son de leur choc est très certainement un bruit de bois, un bruit de quilles, lointain, comme assourdi par la distance du temps; jeu ancien, boules antiques du panier de Charente soudain rejouées, relancées.

A l'église *San Ignazio*, selon le rendez-vous fixé à quatre heures avec les autorités du lieu. On attend sur la place l'ouverture des portes, dans l'euphorie d'attendre l'ouverture d'un lieu de travail; l'euphorie aussi d'un sentiment rare, celui d'être attendu dans une église. Retrouvé le P. Zaccharia Carlucci, et deux sacristains qui serviront d'aides. Installation d'un grand escabeau devant le reliquaire, non sans perturber plusieurs dévots là (puisque cette chapelle, comme on le remarque, est l'une des plus peuplées de l'église, à l'heure pourtant creuse qui m'avait été recommandée). Je monte jusqu'au sommet de l'escabeau et amorce la prise d'une longue série de clichés de l'ensemble et des détails du reliquaire, non sans un vertige tenace, et la découverte d'une multitude de petites paperolles à la base de chacun des reliquaires particuliers, dont seuls quelques-unes peuvent être déchiffrées. La limite du visible est seulement reculée, et je ne parviens pas à faire toute la lumière: je vois les ossements, jusqu'au plus haut, mais quels sont-ils? Les jumelles échouent. Le secret des noms résiste au dénichement des corps. La violence de l'assaut photographique se révèle dans cet échec, et augmente le vertige, dans l'effort – jusqu'à une certaine douleur dans les yeux – de franchir l'obstacle et de vouloir aller si loin dans l'ombre où les châsses poussiéreuses, noircies, demeurent obstinément tapies, que je manque à plusieurs reprises de tomber. On essaye une autre série en plaçant l'escabeau parallèlement à la balustrade de la chapelle. Quelques noms nouveaux se laissent saisir. Les deux sacristains craignent qu'emporté, je ne cherche à passer l'escabeau dans la chapelle. Ils veillent. On en reste là. La scène a duré longtemps, me semble-t-il. L'église est devenue incroyablement familière. On observe avec sympathie une autre travailleuse, montée tout en haut d'un échafaudage, dans une chapelle de la partie droite, qui redore des bois.

En fin de journée au Palais Farnese, en travail pour le texte à donner après le Colloque romain du mois de septembre, sur les *conversos* dans la Compagnie de Jésus au XVI^e siècle. Avec beaucoup de facilité dans les passages d'un chantier à l'autre et le

sentiment que le lieu commun romain et la grande concentration sont également là pour rendre possibles ces passages, que la rencontre croisée accélérée des mêmes hommes, dans le même lieu, aide à concevoir – à éprouver concrètement – l’entreprise fondatrice; comme si j’étais comme eux au four et au moulin, non pas dans la dispersion, mais dans l’ambition.

Dîner avec F. et Aliocha M., près du *Palazzo de la Cancelleria* (dans le souvenir, toujours, de la soirée avec B. – en 1984? –, où nous avons vu, dans un carré de fenêtre vivement éclairé de l’étage supérieur du palais – mais sans qu’apparaisse la source lumineuse – passer et repasser un profil rouge, dans l’un de ces effets de temps dont Rome a le secret ostentatoire). Non sans l’émotion, partagée, d’une belle personne, adulte mais jeune, qui nous fait apparaître à nous-mêmes comme adultes, mais pas vieux.

S. au téléphone en fin de soirée, cœurs ouverts, cœurs serrés de la distance, des voyages, des séjours qui n’ont pas eu lieu, de la sévérité avec laquelle nous avons traité la vie, et qui nous l’a rendu.

11 décembre

Pluie douce sur la nuit. La ville brille dans l’ombre. Il y a cette eau qui tombe sans mouiller comme cela, je crois, ne m’arrive qu’à Rome, comme si l’eau, ici, ne pouvait pas mouiller, parce que rien, sinon, n’aurait résisté. L’eau s’infiltré – tout est suffisamment poreux, pierres disjointes, pavés irréguliers, fleuve libre courant, trouées de la ville même.

Mariage au Palais de la *Piazza Lancellotti*. Torches, caissons hauts, les fourrures arrivent, à pieds dans les ruelles.

Dîner près de la *Via dei Coronari*, en retour sur la conversation devant Apollon et Daphné – en parvenant bien à mieux expliquer le prix de la parole dans le spectacle des œuvres, pour que ne puisse pas se dissimuler, au creux de ce qui excède toute parole, ce que peut présupposer l’entendement tacite, et ce qui, en tant que présupposé, peut fossiliser la pensée vive (comme devant Apollon et Daphné, les rapides, trop rapides enchaînements et inversions du rejet dans le désir, de la répulsion dans l’attraction). Avec la certitude intime que, devant l’œuvre d’art, quelque chose peut, dans le conflit, se dissiper des malentendus attachés aux réactions immédiates – si le temps leur en est laissé. Et que l’œuvre d’art, parce qu’elle reste là, muette, obstinée, propose quelque chose, à ceux qui savent patienter devant elle, que d’autres événements ne font pas saisir, à force d’agitation incessante.

12 décembre

Avec F. au *Borgo*. Franchi pour la première fois le seuil de l'*Ospedale Santo Spirito*, par l'accès du *Borgo*. Traversé les grandes cours; la vieille brique laisse place aux bâtiments modernes de l'hôpital, avant une sortie du côté de la *Via dei Penitenzieri*, au-delà du clocher roman de l'église *San Spirito in Sassia*. Deux mondes – le préau sombre du *Borgo*, le porche par lequel passent les ambulances – qui m'étaient toujours apparus tout à fait discontinus, et que la promenade raccorde.

Aux Archives. On m'adresse une jeune étudiante milanaise, qui amorce des recherches sur l'exploitation des gravures des *Evangelicae Historiae imagines* pour la décoration des confessionnaux des églises jésuites de Milan à la fin du XVI^e siècle. Non sans fierté et émotion, malgré l'effet d'âge, qu'elle ait été conduite vers moi. Je lui propose de lui faire parvenir une copie de la documentation rassemblée pour le projet fait à l'intention de l'Ecole Française, avec une joie profonde qu'il puisse devenir utile (je gardais comme une écharde ce gros travail inaccompli, et que je ne trouverai plus le temps, la liberté, ni le désir sans doute de conduire moi-même à son terme, avec le sentiment, serein mais étrange, que certaines entreprises doivent désormais, et dès maintenant, être confiées à d'autres).

Je parle longuement, et très en détail, à la fin de l'après-midi (en m'attardant au-delà de la fermeture des Archives, éclairage réduit, intimité, confiance), avec le P. Zanardi du travail en cours sur le grand reliquaire de *San Ignazio*. Nous recherchons le moyen de retrouver les *Memorie storiche* inédites du P. Chiavarelli conservées (jusqu'à une date récente au moins) par la famille Galassi Paluzzi. Je suis progressivement habité par ce grand amoncellement d'os et de chiffon, de bois et de fer, en quelque sorte enterré là; ignoré non, mais oublié: depuis quand est-il là, depuis quand étaient là les reliquaires de toutes tailles, de toutes formes, montés en pièce? Et cela surtout: qu'est-ce qui est d'avant, qu'est-ce qui est d'après la "suppression" de l'Ordre? Qu'est-ce qui est ancien, qu'est-ce qui est moderne? Ou, plus précisément, qu'est-ce qui est moderne, qu'est-ce qui est – contemporain? Jusqu'où cette histoire vient-elle nous chercher? Quelle secret chemin continu de traces conservées, de sanctuaires muets est-il au travail dans ce tas de vieille ferraille, dans ce reliquat sans âge? L'inquiétude d'un pont trop bien suspendu, séduisant, fragile – élégant, épuré – entre ce que les historiens appellent l'"histoire moderne" et notre temps, et que je parcours trop allègrement, sinon en toute clarté, depuis des années, est certainement à l'œuvre dans l'attrait pénible de ce tas.

13 décembre

F. en visite au Vatican, me rapporte la conversation de deux prêtres attendant un troisième, qui est en retard. Le premier dit au second: "Soyons patients, cela nous sera

compté pour notre canonisation!” F. n’est pas sûre, à l’expression du second, que le premier plaisantait tout à fait.

Retour à *San Ignazio* pour une visite des *cappellette* de Louis de Gonzague. On n’emprunte pas le long escalier décrit dans les guides de l’église (et que je croyais encore en vigueur), mais, accompagné par l’un des sacristains du 10 décembre, un ascenseur dissimulé entre le chœur et la sacristie. On parvient sur la terrasse qui domine la cour intérieure du Collège romain (dans l’expérience vive de la contiguïté des lieux, qui réfléchit et relance le cours des pensées, venues des Archives, sur le conflit constant du collège et de l’église, sur la plaie ouverte par la destruction de la première église de l’*Annunziata* – plaie (à peine) visible, du côté de la *Via San Ignazio*, dans la suture des deux corps de bâtiment et leur raccord sur le lieu de l’ancien édifice). La terrasse donne aussi à voir les appartements supérieurs, et jardins attenants, des constructions environnantes, dans leur luxe réservé (le sacristain fait observer l’ascenseur privé qui conduit – directement, insiste-t-il – jusqu’à la résidence d’une “actrice”). On longe la cour du collège pour parvenir aux *cappellette*: une enfilade de pièces minuscules et immenses (anciens logis des élèves du collège, dans lesquels la résidence de Louis de Gonzague a été reconstituée – mais il avait séjourné là aussi – après la destruction, lors de la construction de *San Ignazio*, de ses “chambres” primitives), minuscules par rapport aux espaces publics, spécialement à l’espace de l’église voisine, immenses par rapport à nos propres logis – comme une juste mesure, une privauté ouverte, un repli respirable. Passe le souvenir des *stanze* d’Ignace au *Gesù* et de celles de Philippe Néri à la *Chiesa Nuova* – entre le plus grand et le plus petit, avec une nostalgie considérable d’autrefois, mais sans m’y arrêter outre mesure. Gonzague voisine ici avec Giovanni Berchmans, autre jeune jésuite mort dans la fleur de l’âge, et avec un troisième, Stanislas Kostka, dont la résidence principale est à *San Andrea del Quirinale*, mais qui rejoint les deux autres sous la forme de trois statuettes de plâtre, dont une esquisse du monument mortuaire de Le Gros au *Quirinale*, posées sur la cheminée de la première des *cappellette*. Non sans une très forte impression de ces trois jeunes saints – et de ne jamais, jusqu’à cette juxtaposition intime, avoir conçu la force de leur figure dans l’histoire de la Compagnie de Jésus vieillissante des premières décennies du XVIIe siècle, comme si, après les saints trop vieux – toujours trop vieux, nécessairement trop vieux d’avoir donné naissance au nouvel Ordre – venaient se substituer, dans l’ordre devenu vieux, ces jeunes personnes. Avec une émotion inattendue. Passent les pièces – et la saisie photographique d’une multitude de reliques, d’une profusion de fioles, d’une véritable pharmacie de morceaux d’os et de bribes de tissus, mais aussi de plusieurs portes, seuils fermés des demeures disparues. Je comprends très sensiblement la place

de ces reliques comme tenant lieu de l'ancien édifice, et le destin d'une partie d'entre elles, celles qui furent attribuées à la nouvelle église, dans la légitimation de celle-ci – dont le P. Carlucci disait, quelques jours plus tôt (quelques siècles plus tôt?), l'incertaine vocation. On reste là longtemps, il fait nuit quand on sort, il fait froid, le froid romain, j'ai laissé mon manteau au Farnese au début de l'après-midi.

14 décembre

Par l'église Saint-Augustin, la *Via delle Coppelle*, vers Sainte-Madeleine, inconnue jusqu'alors. On entre, à la rencontre de tout ce que peut *contenir* une église, de tout ce qui peut s'y être déposé, corps morts, marbres de tombes, plaques, écrits de toutes sortes scellés au sol, aux parois (prières, appels, souvenirs oubliés, placés, restés, pièces d'un tissu de pierre hétérogène, mêlé), chaises, tables, de bois, de marbre, de fer, fleurs vraies et fausses, corps saints, bois sculpté, bois doré, bois peint, toiles, verres – et dans les coins araignées et poussières, balais, brocs; au mur une série de grandes figures de femmes, la séquence dramatique des moments et des états de la confession, l'église entière devenant alors (corps morts, prières, souvenirs, araignées et poussières) le lieu du déploiement, en et sur toutes choses, de certains états; l'église comme une espèce de lieu pour l'accueil de certains états – et soudain un respect pour les silhouettes que l'on voit entrer là, s'asseoir, repartir, sans que le lieu donne plus qu'un certain état des choses – un certain état des choses qui y sont, demi-pénombre, désordre relatif, temps, piles de temps à un certain moment.

Retour à Paris avec F. A l'arrivée au-dessus de la ville, grand cercle de lumière. Le temps est très clair. Il y a peu de monde dans l'avion et l'on se déplace d'un côté et de l'autre, dans la joie enfantine de la lecture d'une ville-carte. Tour parfait des boulevards, trait ondulé de la Seine – souvenir de l'atterrissage récent à Sao Paulo et du débordement, de toutes parts, d'une fuite sans limites, enchevêtrée, hagarde, de cubes et de débris.

DES LISTES ET DES LISTES

Patricia Vandam

FLEURS ODORANTES

- Abobra à fleurs verdâtres
 Abronie à fleurs en ombelle
 Adénophore à feuilles de Lis
 Ail odorant
 Alysse odorant
 Amaryllis Belladone
 Apios tubéreux
 Aponogéton à deux épis
 Asclépiade à la ouate et incarnate
 Aspérule odorante
 Belle-de-nuit odorante
 Centaurée odorante
 Chlidanthe odorant
 Crinole à longues fleurs
 Cyclamen d'Europe, de Naples, d'Afrique,
 d'Alep ou de Perse et variétés
 Datura d'Egypte
 Dracocéphale Moldavique
 Erysimum gracieux
 Freesia
 Giroflée annuelle ou Quarantaine
 Hélénie noir-pourpre
 Hélotrope du Pérou
 Hémérocalle jaune ou du Japon
 Iris germanique ou à fleurs pâles ou à odeur
 de Sureau
 Iris de Sibérie, Iris à feuilles de Graminée,
 Iris Xiphion, de Perse ou réticulé
 Jacinthes de Hollande ou Parisiennes
 Juliennes des jardins
 Lis à feuilles lancéolées. Lis blanc. Lis à
 longues fleurs. Lis de Harris. Lis à bandes
 dorées. Lis gigantesque
 Lupin jaune odorant
 Madia élégant
 Martynia odorant
 Muguet à fleurs odorantes
 Muscari à grappe et odorant
 Narcisse incomparable et variétés. Narcisse
 des poètes. Narcisse odorant Narcisse
 jonquille...
 Nélombo élégant
 Nénuphar odorant et autres espèces
 Nyctérinie à feuilles de Sélagine
 Œillet des fleuristes et variétés...
 Pancratium maritime
 Petunia à fleurs odorantes
 Phalangère Faux-Lis
 Phlox pyramidal ou vivace hybride
 Pivoine de la Chine
 Pois de senteur ou Gesse odorante
 Primevère des jardins et variétés
 Réséda odorant
 Richardie d'Afrique
 Romneya de Coulter
 Sainfoin d'Espagne
 Saponaire officinale
 Schizopétalon de Walker
 Thlaspi odorant
 Tritelia uniflore
 Tubéreuse des jardins
 Tulipe Duc de Thol
 Tussilage odorant
 Valériane des jardins
 Verveine des jardins ou hybride
 Violette odorante et de Parme

DES LISTES ET DES LISTES

Françoise Posselle

Eglises romanes charentaises

Courcôme
 Verdille
 Raix
 Bresdon
 Haimps
 Saint-Hérie
 Marestay
 Blanzac-lès-Matha
 Varaize
 Nuaillé
 Echillais
 Saint-Hippolyte
 Saint-Clément
 La Vallée
 Geay
 Fenioux
 Ecoyeux
 Saint-Ouen
 Ruffec
 Lichères
 Sainte-Colombe
 Nanclars
 Lanville
 Vindelle
 Linars
 Saint-Simon
 Châteauneuf
 Bourg-Charente
 Châtre
 Chaniers
 Rétaud
 Thézac
 Corme-Ecluse

DES LISTES ET DES LISTES

LIEUX-DITS

Titou Berenghier

Le Baou Roux	Cambasson
Bois de Peyneblie	Saint-Jaume
Roc-Rousse	La Fumade
La Font d'Augier	La Grangue d'Espitalier
Le Peyron de Bouquet	Collet de la Seraillère
Belle Vue	L'Adret de Méaux
Aille	Bastide de la Pigne
Tête de Saint-Loup	Le Haut Méaulx
Plaine des Rasteliers	L'Etang
L'Auzière de Caille	Le Bas Etang
Ubac de Béluègne	Truous
Les Combes Longues	La Lioure
La Callade	Aven de la Lioure
La Jonquière	Le Vieux Saint-Ferréol
Château Meaunier	Les Serras Belon
Notre-Dame de l'Ormeau	Bastide d'Aragon
Vallon du Coustat	La Font du Saule
Le Coustat	Bergerie du Duech
La Collette	La Tavanière
Engaspaty	Col du Bel Homme
Les Négrins	
Les Selves	
Le Pré Claux	
Bastide des Saurins	
Le Haut Empéros	
Les Basses Selves	
Bois de l'Estoc	
L'Eouvière	

Ni tous aussi graves, ni tous aussi légers, inégalement beaux, dans une liste passagère sans les confondre parce qu'ils ne nous sont pas tous aussi chers, mais parce qu'ils nous ont à un moment souri, ils esquissent un visage.

Gosses de Tokyo	La structure du cristal
Le pays natal	Silence et cri
La lettre écarlate	Train de nuit
L'homme de Rio	Une fille a parlé
Bande à part	Vive la république
La mort aux trousses	Ombres en plein jour
Ordet	Les trois âges
Au service secret de Sa Majesté	La nuit fantastique
La grande illusion	Pendez-moi haut et court
High Sierra	Soupçons
Intolérance	Les maudits
Le million	Torrents d'amour
Aelita	Husbands
L'impératrice Yang Kwei Fei	Stromboli
Et demain ?	Riz amer
La complainte du sentier	L'homme qui voulut être roi
L'enfant sauvage	L'éclipse
L'énigme de Kaspar Hauser	Femmes entre elles
L'Atalante	Entrée des artistes
Identification d'une femme	Darling
Lola	L'évangile selon Saint Matthieu
La clepsydre	Entr'acte
Bataille d'été à Osaka	Fanfan la Tulipe
La honte	Les gens de la pluie
Le jugement des flèches	Pulp Fiction
Les damnés de l'Océan	Le héron blanc
Le mépris	L'ibis rouge
A nous la liberté	Kiku et Isamu
La patrouille perdue	Le voyage dans la Lune
Corbeaux et moineaux	Cœur captif
Chantons sous la pluie	Alphaville
La charrette fantôme	Le port de l'angoisse
C'est arrivé demain	La chute de la maison Usher
Blonde Vénus	Il était une fois en Amérique
Le bois de bouleaux	La nuit du chasseur
Ce merveilleux automne	La petite marchande d'allumettes
Allemagne année zéro	Le signe de Zorro
Le cabinet du docteur Caligari	Un jour comme un autre
Charulata	Bons baisers de Russie
Macadam cowboy	
O lucky Man	<i>Ewa Straszna</i>
Ma vache et moi	
Quelque chose d'autre	

DES LISTES ET DES LISTES : FILMS

Ni tous aussi graves, ni tous aussi légers, inégalement beaux, dans une liste passagère sans les confondre parce qu'ils ne nous sont pas tous aussi chers, mais parce qu'ils nous ont à un moment souri, ils esquissent un visage.

Tous les James Bond (avec Sean Connery, George Lazenby, Roger Moore, Timothy Dalton, mais pas ceux avec Pierce Brosnan, qui n'en sont pas)

La cité de l'indicible peur
 La bourse et la vie
 Solo
 L'ibis rouge
 Litan
 La machine à découdre
 Y a-t-il un Français dans la salle ?
 Vivre sa vie
 Masculin-Féminin
 Le mépris
 Les deux Anglaises et le Continent
 Les quatre cents coups
 Baisers volés
 Domicile conjugal
 Faust
 Nosferatu (Murnau)
 Nosferatu (Herzog)
 Cœur de verre
 Mabuse 1, 2, 3
 Alice dans les villes
 Paris, Texas
 Jusqu'au bout du monde
 Gloria
 Husbands
 Stranger than Paradise
 Down by law
 Héros malgré lui
 My beautiful Laundrette
 Prick up your ears
 Les affranchis
 Les vacances de Monsieur Hulot
 Le dernier des Mohicans
 Macadam cow-boy
 Blade Runner
 Cocoon 1
 Soleil vert
 Les trois jours du Condor
 L'affaire Thomas Crown
 La flûte enchantée
 Pain et chocolat
 Monty Python Sacré Graal
 Les Temps modernes
 Les «Charlot»
 Une nuit à l'Opéra

Duck Soup
 Steamboat Bill Junior
 Le mécano de la générale
 Le docteur Jivago
 Voyage au bout de l'enfer
 Voyage au centre de la Terre
 Robin des Bois
 L'aigle des mers
 Gentleman Jim
 Young Mister Lincoln
 Miracle sur la 64e Rue
 L'âme sœur
 Rocco et ses frères
 Raging Bull
 Back Track
 L'Atalante
 La mort aux trousses
 Vertigo
 L'homme qui en savait trop
 Le rideau déchiré
 L'étai
 Ma femme est une sorcière
 Le silence est d'or
 Le goût du saké
 Fleur d'équinoxe
 Les sept samouraïs
 Casanova, un adolescent à Venise
 Mademoiselle de Maupin
 Il Bidone
 Le fanfaron
 L'éclipse
 Le mystère de la chambre jaune
 Ordet
 Accatone
 L'Evangile selon saint Matthieu
 Los Olvidados
 Attache-moi
 Suzy et les Baker Boys
 Dolores Clairbonne
 American gigolo
 Les demoiselles de Rochefort
 L'assassin habite au 21
 Dark Passage
 To have or to have not
 Drôle de drame
 Pendez-moi haut et court
 Le bagnard évadé

Jean Le Floch

QUESTIONS DE LISTES

Le questionnaire de SAXIFRAGE se propose d'établir une liste de listes. Il peut être posé par écrit ou de vive voix. Ce questionnaire, partiel et partial, ne cherche pas à obtenir des réponses longuement mûries : elles sont fonction surtout de l'heure à laquelle les questions sont posées, ce qui revient à dire qu'elles ne prétendent à aucune exhaustivité. Il s'agit, pour la personne interrogée, de rentrer dans le jeu, et de le jouer au rythme de ce qui lui vient immédiatement à l'esprit comme première réponse. Le joueur qui se prête à la rapidité de ce questionnaire a cependant tout loisir de ne pas répondre à certaines questions, en s'en justifiant ou non, ou encore de répondre en mettant en question la question. Au lecteur d'entendre, au-delà de ce qui peut apparaître comme des réponses arrêtées, quelque chose de la personnalité de leur auteur dans son caractère insaisissable.

1. Des livres auxquels vous revenez régulièrement.
2. Des œuvres d'art qui vous ont accompagné ou vous accompagnent aujourd'hui.
3. Des hommes avec lesquels la poignée de main échangée a marqué votre existence.
4. Des musiques que vous écoutez en travaillant.
5. Quels sons gardez-vous de la journée d'hier?
6. Des phrases ou des airs qui vous soutiennent en ce moment.
7. Des parfums et des goûts qui vous sont chers depuis l'enfance.
8. Avez-vous des animaux préférés? Pourquoi?
9. Quels endroits, là où vous habitez, vous font particulièrement respirer, vous rendent joyeux ou vous fortifient?
10. Les dix villes étapes de votre tour de France.
11. Quelques noms d'artistes contemporains connus que vous admirez.
12. Quelques noms d'artistes contemporains méconnus que vous admirez.
13. Un ou deux ouvrages publiés dernièrement à lire.
14. Des films récents que vous conseilleriez d'aller voir.
15. Le dernier événement ou geste politique que vous avez apprécié, en France ou dans le monde.
16. La dernière décision politique qui vous a choqué.
17. La dernière chose vue à la télévision, au cinéma ou ailleurs qui vous a impressionné.
18. Trois actrices qui vous font rêver ; dans quelles scènes de films?
19. Votre Cinq majeur dans un ou différents sports.
20. Vous avez de l'insomnie. A trois heures du matin, que choisissez-vous de regarder sur votre magnéto (pouvez-vous donner trois réponses par ordre de préférence) :
 —Ma sorcière bien-aimée
 —Les envahisseurs
 —Chapeau melon et bottes de cuir
 —Les saintes chéries
 —Enquêtes à l'italienne
 —Star Trek
 —Max la Menace
 —Amicalement vôtre
 —Belphégor
 —Miami Vice
 ou Histoires naturelles ou autres...
21. Dans la même situation d'insomnie, y a-t-il un clip que vous auriez envie de voir? Pourquoi?
22. Sinon, que faites-vous en pareil cas?
23. Sur quel air voulez-vous danser?

QUESTION DE LISTES

REPONSE DE : Béatrice Fontaine

1) La Correspondance de Kafka. L'Iliade et l'Odyssée d'Homère. Les Fables de La Fontaine. Le Voyage en Orient de Nerval.

2) Les mosaïques de San Vitale à Ravenne. Portrait d'Inconnue de Andrea Della Robbia. Le Trésor de la Basilique Saint-Marc à Venise. Les anges de Fra Angelico.

3) Des poètes, des artistes avec lesquels la poignée de mains a été spirituelle.

4) Bach.

5) Le chant du coucou.

6) La fin d'un poème de William Blake, intitulé : "Laughing Song"
 "When the painted birds laugh in the shade
 Where our table with cherries and nuts is spread,
 Come live and be merry and join with me,
 To sing the chorus of "Ha, Ha, He!"

7) L'odeur des ajoncs et des genêts. La cannelle. Le goût des premiers fruits d'été.

8) Le kangourou (pour le saut et la poche), l'éléphant (pour la douceur et la puissance), tous les animaux sauvages (pour la manière dont ils prennent la fuite, sitôt qu'on les approche).

9) Les grands jardins dans les villes. Le cours de danse. La télévision, parfois.

10) Nice. La pointe du Raz. Paris. Yvoire. Chantilly. Belle-Ile-en-Mer. Roussillon. Saint-Malo. Toulouse. Saint-Rémy-de-Provence.

11) 12) Impossible de répondre.

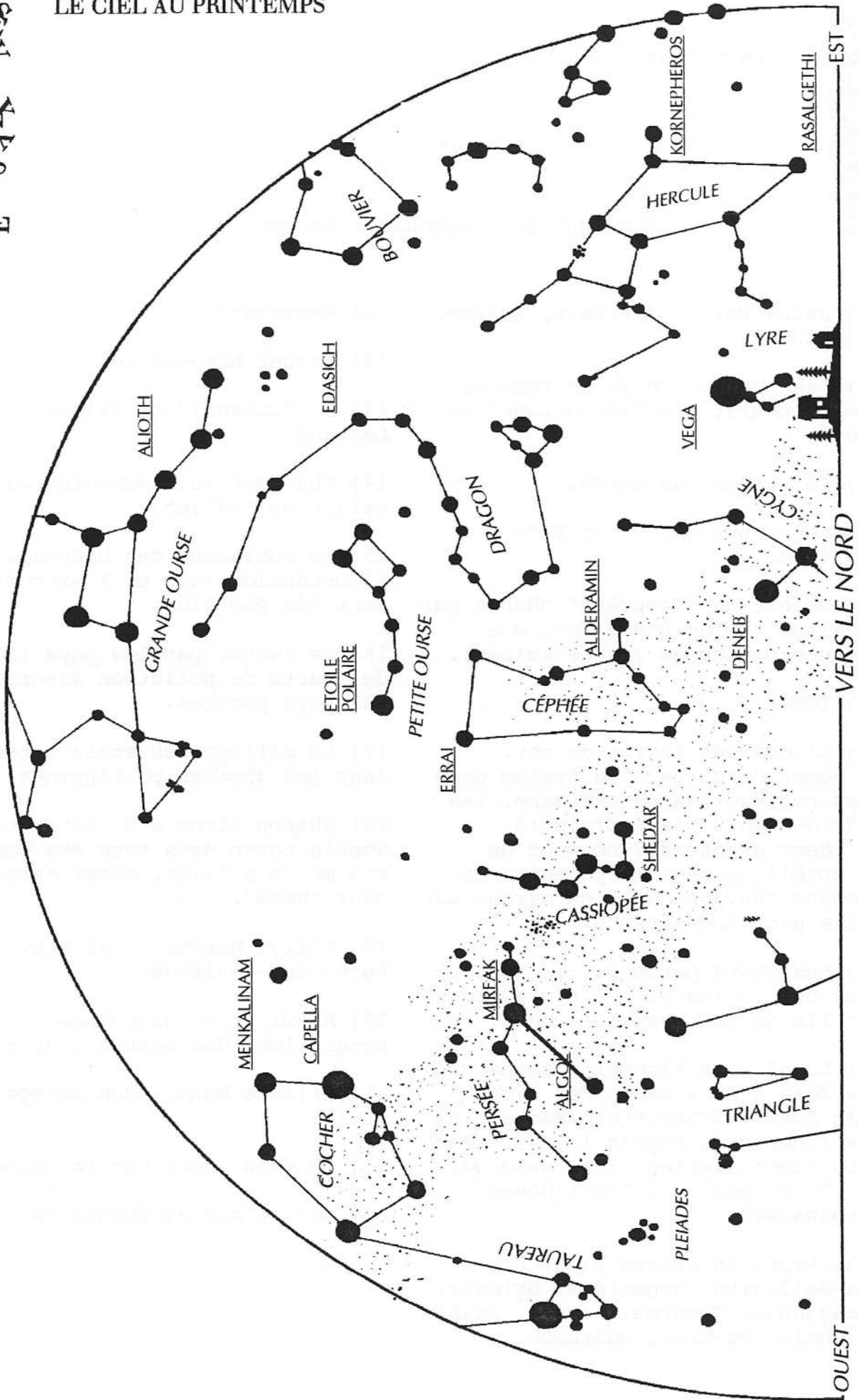
13) Le tome IV de la Correspondance de Flaubert.

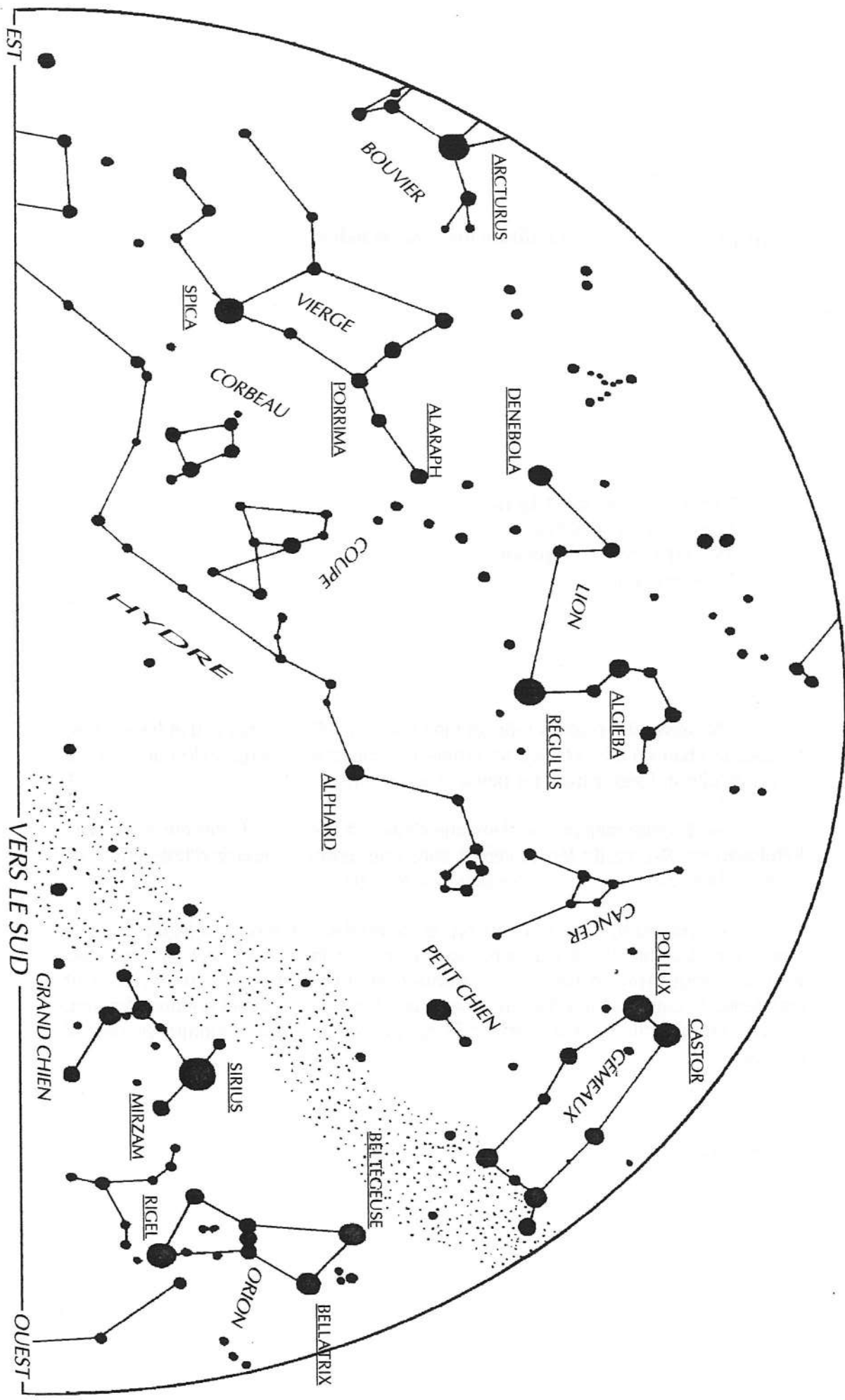
- 14) Je ne suis pas l'actualité cinématographique.
- 15) Le mouvement des chômeurs de l'hiver dernier.
- 16) L'absence de décision politique donnée en réponse à ce mouvement.
- 17) Au pied d'une colline en Corse, descente en trombe d'une troupe de marçassins. Surprise et fou rire : en un clin d'oeil, ils dévorent notre pique-nique sous notre nez.
Images de fouille, recherche d'armes à l'entrée d'écoles américaines.
- 18) Nastassja Kinski dans la scène de "Paris, Texas" derrière la vitre du peep-show.
Audrey Hepburn dans "Charade" de Stanley Donen.
Marilyn Monroe dans la piscine (scène de son dernier film, resté inachevé).
- 19) Magic Jonshon. Raï. Socrates. Fausto Coppi. Ayrton Senna.
- 20) Histoires naturelles. Miami Vice. Chapeau melon et bottes de cuir.
- 21) Aucun.
- 22) Je prends un petit déjeuner. J'ouvre la fenêtre. J'attends que la nuit m'apaise.
- 23) Twist and Twist.

QUESTION DE LISTES

REPONSE DE : Dominique Cochet

- | | |
|--|---|
| <p>1) Jules Verne, Perrault, Goethe, Rimbaud.</p> <p>2) Lascaux, La "Mise au Tombeau" de Verteuil, les "Inventions" de Bach.</p> <p>3) Les hommes du monde.</p> <p>4) Les "Inventions" de Bach, Coltrane.</p> <p>5) Un air du "Trouvère" chanté par Callas. "Abbey Road" (qui m'a beaucoup aidé en fin de soirée).</p> <p>6) Idem.</p> <p>7) L'iode des fruits de mer. L'odeur de glace à la fraise dans les pâtisseries de campagne. Les livres neufs d'autrefois (à l'odeur d'ananas). Le goût de l'angélique dans le potager. La menthe sauvage quand on marche sur elle par inadvertence.</p> <p>8) Les chats parce qu'ils ne sont pas des tigres et les tigres parce qu'ils ne sont pas des chats.</p> <p>9) La place Bellecourt. Le parc de la Tête d'Or à cause des lions. Les ponts: Saône-Rhône-Saône. La raffinerie de Feyzin la nuit avec son "installation" lumineuse qui n'en est pas une. Les alcôves lyonnaises.</p> <p>10) Lyon, La Chaise-Dieu, Brive-la-Gaillarde, Angoulême, Orléans, Beaugency, Vendôme, Angers, Saint-Michel-Chef-Chef, Guérande.</p> | <p>11) Rembrandt.</p> <p>12) Esther Marguerite.</p> <p>13) Le "Journal" de Valéry Larbaud.</p> <p>14) "Du jour au lendemain" de Straub et Huillet.</p> <p>15) Le mouvement des chômeurs. L'abstentionnisme et l'extrémisme dans les élections.</p> <p>16) Le rachat par les pays riches de "parts de pollution autorisée" aux pays pauvres.</p> <p>17) Le pillage des stalactites dans les grottes philippines.</p> <p>18) Sharon Stone à sa maturité, Sophia Loren dans tous ses bons et ses mauvais films, Mimsy Farmer dans "More".</p> <p>19) Killy. Merckx. Karl Lewis. Pelé. Guy Boniface.</p> <p>20) Miami Vice. Histoires naturelles. Une nuit à l'Opéra</p> <p>21) Etienne Daho, "Mon manège à moi".</p> <p>22) Je vais fumer sur le balcon.</p> <p>23) Sur un air de farandole.</p> |
|--|---|





2 kg de melons, soit 1 kg net
1 kg de sucre cristallisé
350 g d'amandes en poudre
1 jus de citron

Choisissez des melons mûrs et bien parfumés. Retirez la peau et les graines. Coupez la chair en dés. Dans une terrine, mélangez les dés de melon au sucre et au jus de citron. Laissez macérer pendant une heure.

Versez cette préparation dans une bassine à confiture. Faites cuire jusqu'au frémissement. Retirez du feu et versez dans une terrine. Couvrez d'une feuille de papier sulfurisé et réservez au frais pendant une nuit.

Le lendemain, passez la cuisson de melon dans un moulin à légumes (grille fine). Dans une bassine à confiture, versez la cuisson de melon et les amandes. Portez à ébullition en remuant continuellement. Ecumez soigneusement et maintenez la cuisson à feu doux pendant dix minutes en remuant continuellement. Ecumez encore s'il y a lieu. Vérifiez la nappe. Mettez votre confiture en pots et couvrez.

Lise Ménille

POUR VOS ENVOIS:

Dactylographiez votre texte comme vous le désirez, en employant exclusivement le format A4 (21 x 29,7).

* Pour la première page, utilisez le modèle à en-tête ci-joint, en n'oubliant pas de mentionner, en haut de la page, aux emplacements prévus, le titre du texte et votre nom.

* Pour toutes les pages, veillez à respecter les marges minimales suivantes:

— première page : huit centimètres pour la marge du haut, deux centimètres pour les marges du bas et des côtés.

— pour les pages suivantes, toutes les marges (haut, bas, côtés) sont au minimum de deux centimètres.

* N'utilisez que le recto de chaque feuille.

* Pagez votre texte au verso et au crayon.

L'auteur est seul responsable de la mise en page et des corrections.
Adressez votre envoi à :

SAXIFRAGE
L'Agria
83630 Baudinard sur Verdon

Pour nous faire parvenir vos textes sur disquette, par fax ou modem, veuillez d'abord prendre contact avec la revue.

ENVOI DE :

TITRE :

POUR VOUS ABONNER

Abonnement simple pour quatre numéros : 400F.

Abonnement de soutien pour quatre numéros : 600F.

Abonnement bienfaiteur pour une somme que nous vous laissons déterminer.

Les règlements doivent être libellés à l'ordre de **Saxifrage** et envoyés à l'adresse suivante :

SAXIFRAGE
L'Agria
83630 Baudinard sur Verdon

Comité de rédaction : François Angot, Patrice Balter,
Sylvie Bourrust, Armelle Cloarec, Martine Cohen,
Jean Courteuge, Catherine Gaud, Pascale Magni,
Françoise Posselle, Philip Rigg, Daniel Roche,
Daniela Straessle, Florent Thibout, Michel Thouard.
Revue trimestrielle disponible en librairie, par
abonnement ou sur commande.
Vente par correspondance, anciens numéros,
abonnements, réception des textes proposés à la
publication :

SAXIFRAGE
«L'Agria»

83630 BAUDINARD-SUR-VERDON

Société éditrice : OYAT N° I.S.S.N. : 1165 - 449X
Imprimé par Repro-Systèmes, Draguignan

Directeur de la publication: François Angot



SAXIFRAGE